61E ANNÉE AOUT 1954

★

LA REVUE DE PARIS

ROBERT D'HARCOURT : Positions allemandes devant la France
KATHERINE MANSFIELD : Lettres d'Ospedaletti
J. PAUL-BONCOUR : La Préparation de l'Entente cordiale
BÉATRIX BECK : Des Accommodements avec le Ciel (II)
LOUIS KOELTZ : La Leçon de Dien Bien Phu
ALDOUS HUXLEY : Après les Lis
PIERRE-HENRI SIMON : Le Cas Gurdjieff
PIERRE FRÉDÉRIX : Les Cordillères du Pérou
JEAN PIVETEAU : L'Age de l'Homme
MARCEL BRION : Les Bronzes antiques de Sardaigne
DENISE BOURDET : Images et Visages de Paris
THIERRY MAULNIER : Un Festival d'Art dramatique
MARCEL THIÉBAUT : Agneaux, Crocodiles et Anémones

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, JEAN MISTLER, PIERRE MICHAUT, GEORGES PILLEMENT, ANDRÉ VARAGNAC, Ed. GISCARD D'ESTAING, MARCEL GABILLY.

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	Positions allemandes devant la France	3
KATHERINE MANSFIELD	Lettres d'Ospedaletti	15
J. PAUL-BONCOUR	La Préparation de l'Entente cordiale	31
BEATRIX BECK	Des Accommodements avec le Ciel (II)	35
LOUIS KOELTZ	La Leçon de Dien Bien Phu	58
ALDOUS HUXLEY	Après les Lis	69
PIERRE-HENRI SIMON	Le Cas Gurdjieff	97
PIERRE FRÉDÉRIX	Les Cordillères du Pérou	104
JEAN PIVETEAU	L'Age de l'Homme	116
MARCEL BRION	Les Bronzes antiques de Sardaigne	129
DENISE BOURDET	Images et Visages de Paris	135
THIERRY MAULNIER	Un Festival d'Art dramatique	143
MARCEL THIÉBAUT	Agneaux, Crocodiles et Anémones	147
Le Mois à Paris	162	Chronique bibliographique 175

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

GEORGE ELIOT
par **André MAUROIS**
de l'Académie française

L'ITALIENNE AUX YEUX PROPHÉTIQUES
par **André CHAMSON**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros).. .. Fr.	1.900	**Étranger** : Un an (12 numéros) .. Fr.	2.300
— : Six mois (6 numéros).	950	— : Six mois (6 numéros)	1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$ 7	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B. 328
Canada	$ canadiens 7,30	En cas de paiement par chèque bancaire.	Fr.B. 340
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève.	Fr.S. 28,70	**Italie**	Lires 4.360
Par chèque bancaire	Fr.S. 30	**Angleterre**.	£ 2/9
Espagne..	310 pesetas	**Égypte**.	Piastres. 290
		Hollande	Florins. 26
		Portugal	Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs — Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1954.

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr. Cliché FERET Paris

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km. retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS (3 mois du 30 mai au 30 septembre).
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km. retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. — Coupon aller non valable du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINÉ FER - AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer. *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer ; Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

LES ANNALES

Sommaire d'août

CHARLES BRAIBANT
Directeur des Archives de France
Julie de Lespinasse

GERMAINE BEAUMONT
Middlemarch, de George Eliot

GASTON PICARD
Charles Peguy et Alain-Fournier

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
Aspects du XXe siècle
VI. — La géographie et les transformations récentes du Monde

RENÉ LALOU
Sacrifices humains

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

CRÉDIT NATIONAL

L'Assemblée annuelle, tenue le 29 juin sous la présidence de M. J. Brunet, a approuvé à l'unanimité les comptes de 1953 ainsi que les résolutions. Elle a fixé à 400 francs net le dividence de l'exercice qui sera payable sur décision du Conseil. MM. Ed. Lebée et L. Martin ont été réélus administrateurs.

En 1953, l'augmentation du solde des engagements à moyen terme a été de 26 milliards 411 002 915 francs contre 56 368 135 375 francs pour 1952 et 26 052 911 733 francs pour 1951. Par rapport à 1952, les engagements pris en 1953 marquent une diminution de 21 p. 100, mais ils sont encore supérieurs de 43 p. 100 à ceux de 1951.

L'exercice écoulé a été marqué par une sensible augmentation des opérations de prêts directs. Le montant des réalisations a atteint 32 189 047 897 francs, contre 24 471 043 352 francs en 1952, 29 353 255 234 francs en 1951 et 23 520 736 258 francs en 1950.

EN VENTE CHEZ TOUS LES SPÉCIALISTES

POSITIONS ALLEMANDES DEVANT LA FRANCE

par Robert d'Harcourt

Un journal d'une petite ville allemande a récemment posé quelques questions. Elles répondaient si exactement à celles que se posent aujourd'hui beaucoup d'Allemands qu'une grande feuille de Stuttgart les a reprises à son compte. Parviendra-t-on jamais à obtenir la coopération de la France à une politique européenne ? Les « interminables hésitations », les « tergiversations indéfinies » de son Parlement et de ses dirigeants permettent-elles vraiment de le croire ? Et si vraiment on ne parvient pas à la décider, si elle s'obstine à rester dans son attitude « d'éternelle boudeuse devant les nécessités de l'heure », ne faut-il pas renoncer au dogme jusqu'ici incontesté de l'indispensable réconciliation franco-allemande comme postulat de la construction européenne ? D'un mot, peut-on se passer de la France ?

AIGREURS ALLEMANDES A NOTRE ÉGARD

Ces points d'interrogation allemands, le ton qui les accompagne, nous ont déjà permis de prévoir dans quel sens va s'orienter la réponse. Elle est brutale. Notre témoin tient les rêves pour dangereux. Tout spéciale-

ment en politique. Il va tout de suite leur couper les ailes. La collaboration de la France à la « maison de demain » est un mirage et doit, dès maintenant, être envisagée comme telle, si on veut vraiment une Europe qui ne soit pas « une caricature » (le mot *Karikatur* est là en toutes lettres).

Il nous donne les raisons de son scepticisme : la répugnance de la France à se lier à un système européen a sa racine dans son attachement à une « idée d'hégémonie qui, en dépit des faits, n'a subi aucun déclin » et demeure en elle aussi vivace qu'au temps où elle était le « leadership » du continent. Il s'étonne, non sans acrimonie, de cette persistance dans la revendication de la primauté, fondée sur les droits d'une victoire qui n'est pas *sa* victoire, d'une « victoire-fantôme ». Mais la France est ainsi, et il faut la prendre non comme on la désire, mais comme elle est. Ce pays se refuse à accepter le plan où le met l'heure présente. Il vit sur son Passé et dans son Passé, se nourrit de ses titres défunts. La France reste insatiable de « gloire » (le mot est imprimé en français et mis entre les guillemets de l'ironie). Nous connaissons cet usage sans bienveillance de termes empruntés à notre langue pour caractériser le complexe de vanité chez le Français : « gloire », « die grande Nation ».

Le concept européen de la France, poursuit-on, diverge profondément du concept européen d'un Adenauer ou d'un Alcide de Gasperi. Le mot « Europe » fait bien dans le paysage des conférences. Au vrai, il n'est pour la France qu'un masque. Ce qu'elle veut, c'est garder les leviers de commande. « La Communauté ? c'est bon pour les autres. Pour elle, la seule place à laquelle elle consente est celle qu'elle juge devoir lui revenir entre les puissances mondiales qui mènent le jeu. »

Cette France ambitieuse, nous dit-on, est en même temps une France craintive. Orgueil et peur — deux substantifs qui semblent se contredire, mais que la France réussit la gageure de concilier. Même une Allemagne mutilée lui paraît encore redoutable. Si elle tient tant au détachement de la Sarre, c'est pour rétablir l'équilibre économique en face d'une République Fédérale jugée encore trop puissante.

La même pusillanimité, ajoute-t-on, lui dicte son attitude devant la réunification allemande qu'elle ne manque pas de présenter sur le papier comme son objectif dans les projets de pacte, mais qu'elle craint, en fait, tout autant que Moscou. Il n'y a que les utopistes, les songe-creux (*Phantasten*) pour ne pas voir ce qui crève les yeux. Du côté de l'Allemagne on aura à tirer les conséquences, quelque amères qu'elles puissent paraître. La réconciliation, le « soi-disant aplanissement des divergences » (*die sogenannte Ueberbrückung der deutsch-französischen Gegensätze*), ces rêves longtemps caressés s'estompent dans le lointain des chimères.

Notre témoin voit dans certains optimismes un « manque de conscience ». Pour sa part, il est décidé à dire la vérité à ses compatriotes. Ses conclusions vont nous permettre de mesurer la vigueur avec laquelle

il porte la hache dans des espérances trompeuses. Nous lui laissons la parole :

« *Nous avons le devoir de nous élever contre le dogme selon lequel l'unification de l'Europe n'est point pensable sans une préalable entente franco-allemande. Entente suppose concessions réciproques. Imaginer Paris se prêtant à une entente de ce genre (à moins que n'intervienne la pression de circonstances impératives) est plus difficile que d'imaginer un chameau passant par le trou d'une aiguille... La vérité est que nous ne pouvons essayer de bâtir l'Europe qu'en nous passant de la France. La France d'aujourd'hui n'est mûre ni pour l'Europe ni pour une entente avec l'Allemagne. Voilà sans doute des conceptions hérétiques* (ketzerische Gedanken). *Mais commencer par la France pour construire l'Europe, c'est donner de la tête contre un mur, et à l'endroit précis où le mur est le plus épais. Ce genre de tentatives ne peut mener qu'à une mutilation de l'Europe, en aucune manière à un renforcement du continent comme boulevard contre la menace de l'Est.* »

Nous retrouverons à notre endroit la même aigreur (c'est le moins qu'on puisse dire !) dans un autre article du même journal. L'auteur met en relief la situation paradoxale à laquelle, d'un côté les exigences françaises, de l'autre les exigences russes acculent un pays qui a perdu sa souveraineté et qu'exploitent ses vainqueurs. Que dit la France à l'Allemagne ? « Tu n'auras pas tes soldats avant que tu nous aies donné la Sarre. »

Premier paradoxe : ainsi l'Allemagne doit *payer* pour servir, « payer pour recevoir la permission de renforcer la défense européenne ». Mais même ce dur tribut une fois acquitté, même la Sarre une fois arrachée de sa chair, que la malheureuse Allemagne ne pense pas être arrivée au bout de ses peines ! C'est maintenant en face du second paradoxe qu'elle va se trouver placée. Elle n'a pas plutôt « obtenu ses soldats » qu'elle va se voir obligée d'y renoncer. Car, maintenant, c'est la Russie qui se dresse devant elle et exige d'elle, comme condition absolue à une réunification, l'abandon de l'intégration armée qu'elle vient d'acheter au prix fort. « *En vérité,* conclut, non sans une apparence de logique, notre témoin, devant ces revendications conjuguées et contradictoires, *on ne saurait imaginer, pour un peuple et pour un État, situation d'une plus frappante absurdité que celle à laquelle nous nous voyons aujourd'hui acculés.* »

APRÈS LA HARGNE, LE DÉSENCHANTEMENT

Nous venons d'entendre le témoignange de la mauvaise humeur. Un son de cloche différent va nous être donné par Rudolf Pechel, directeur de la *Neue Rundschau* et auteur d'un excellent livre sur l'histoire de la Résistance allemande au nazisme. Ce n'est plus ici la hargne que nous

trouvons, mais bien plutôt le désenchantement. R. Pechel, à la différence des témoins que nous avons cités, persiste à penser qu'aucune Europe viable ne peut être imaginée sans l'entente entre la France et l'Allemagne, une entente qu'il veut « vraie, étroite, faite de réciproque confiance ».

Il a derrière lui une longue expérience. Berlinois de vieille roche, il a connu une époque où, « des deux côtés de la frontière et en dépit des aboyeurs du nationalisme, il existait vraiment un Occident de l'esprit ». Cette époque heureuse se plaçait avant le premier coup de couteau donné à l'idée européenne, avant 1914. « *Berlin, mon Berlin, capitale de l'Allemagne impériale, s'était depuis longtemps libéré de l'esprit nationaliste-prussien. Berlin était une grande ville cosmopolite où tout événement intellectuel ou artistique d'Europe trouvait aussitôt son écho, où un public enthousiaste accueillait les grands artistes du monde entier.* » Les manisfestations de la vie française, notamment, rencontraient dans ce Berlin-là un sûr accueil, y compris celles de la mode. Un demi-siècle a passé et Pechel se souvient encore des applaudissements qui saluèrent les mannequins de Poiret.

Il quitte ce beau passé, et arrive à Hitler. Le IIIe Reich scelle d'une dalle définitive tout espoir d'une Allemagne ouverte à l'Europe. Et cependant, même sous Hitler, cette Europe existe. Elle existe dans la douleur et dans l'humiliation. Dans les camps de concentration nazis se retrouvent Résistants de France et d'Allemagne et se tendent fraternellement la main. Le refus commun de l'oppression est le plus solide des ponts. Cette entente dans la souffrance partagée, au service de la même cause, entre combattants de la Liberté, durera-t-elle ? Survivra-t-elle à l'usure de la politique du jour ? Pechel pose une question dans laquelle nous sentons la mélancolie du doute.

Le dialogue pourtant se poursuit. Les deux pays subissent la loi magnétique d'attraction et de répulsion des corps que nous apprennent nos manuels de physique. Ils s'étreignent ou se repoussent : il leur reste interdit de s'ignorer. Que la formule du moment soit celle de « l'ennemi héréditaire » (*Erbfeind-These*), ou celle de la « fraternisation sans réserve » (*schrankenlose Verbrüderung*). L'heure de Robert Schuman a été une heure-sommet dans l'histoire du dialogue France-Allemagne. Ecoutons un Allemand nous dire les ferveurs qui, du côté de son pays, y furent attachées : « *Une pierre, une lourde pierre se détachait de nos cœurs allemands sur lesquels elle avait si longtemps pesé : plus jamais la guerre avec la France ! Pour la jeunesse d'Allemagne, comme pour la majeure partie des générations plus âgées, l'Europe devenait l'idéal nouveau, joyeusement salué, qui détrônait l'ancien nationalisme. Non seulement on était prêt à accepter, mais on espérait ardemment que la France, après avoir dans son passé donné au monde tant de grandes idées, ferait maintenant à l'humanité son plus beau cadeau en prenant la direction spirituelle* (geistige Führung) *d'une Europe enfin unie.* »

Les plus belles heures connaissent l'amertume des lendemains. Rudolf Pechel nous dit la chaîne de déceptions qu'ont été pour son pays les années qui ont suivi. Il voit la France s'éloigner après avoir tendu la main, retomber dans la méfiance qu'un moment elle avait surmontée.

A cette impuissance française à rejeter l'hypothèque accablante du Passé il aperçoit il est vrai des raisons, ou, pour rendre plus exactement sa pensée, des excuses dans les épreuves par lesquelles notre pays a passé. Il veut bien accorder à une France incapable de s'associer à la construction de l'Europe des « circonstances atténuantes ». Il n'y a pas trace de haine dans les lignes qui suivent, dans l'effort pour nous comprendre qui s'y lit, mais cette « indulgence » nous blesse peut-être plus que ne ferait l'irritation : « *La méfiance de la France nous a apporté désenchantement sur désenchantement. Notre amour pour elle est resté un amour douloureux* (eine schmerzliche Liebe). *Ne jugeons toutefois pas trop vite. La France d'aujourd'hui est une France lasse, épuisée, qui a beaucoup souffert de l'occupation, qui a perdu, avec la confiance dans des gouvernements sans durée, la foi en sa propre force. En une force qui pourtant est toujours là, immanente à elle-même* (die immanent vorhanden ist), *Une France à laquelle, sur le plan d'une coopération avec l'Allemagne pour une Europe unie, nous n'avons peut-être pas le droit de demander des gestes désintéressés.* »

Ce genre d'accent nous touche, et en même temps nous froisse. Les amitiés compatissantes nous brûlent comme un cautère. Ajoutons que, très vite, notre témoin se reprend. Il ne peut se résigner à désespérer d'une France indispensable dans l'œuvre de sauvetage de « *l'héritage commun : l'Europe* ». Ces Français si méfiants, il les juge aussi assez clairvoyants pour apercevoir enfin cette vérité : qu'il existe en Allemagne une « *majorité d'esprits raisonnables aussi pénétrés qu'eux-mêmes du danger d'une renaissance nationaliste dans leur peuple et aussi décidés à le combattre* ». Il se refuse à désespérer du bon sens français, et conclut sur le crédit à l'avenir : « *La France est plus lucide qu'elle ne paraît aujourd'hui. L'heure viendra où nos voisins de l'Ouest jetteront leur cœur par-dessus le fossé qui nous sépare.* »

LETTRE D'UN GÉNÉRAL : IL FAUT ÉTEINDRE ENTRE NOUS LA MÉFIANCE

« *La neige est tombée sur les fleurs* », m'écrit poétiquement un général A. D. (à la retraite). Les « *fleurs* », ce sont les espérances qu'avait fait naître l'idée d'une coopération cordiale des deux pays à la construction de la maison d'Europe. La « *neige* », c'est la méfiance du Français à l'égard de son voisin de l'Est, la vieille, l'indestructible méfiance fran-

çaise que l'on avait « *eu la folie de croire disparue* », volatilisée, et qui, à mesure que s'éternisent les discussions du Parlement et de la presse sur la Communauté Européenne de Défense, montre toujours plus son mauvais visage.

Qu'on nous permette de remonter un peu plus haut et de citer plus copieusement notre général. Sa lettre pourrait s'appeler « *l'histoire d'une déception* ». Si nous la traduisons aussi largement, c'est qu'elle reflète l'état d'esprit de beaucoup d'Allemands, en éclairant notamment les indéniables progrès du scepticisme, depuis deux années, dans l'opinion publique d'outre-Rhin, sur les possibilités concrètes d'accord avec la France.

Notre témoin commence par évoquer les années de la guerre. Il s'interroge sur l'état d'esprit des soldats de son peuple pendant leur temps d'occupation sur le sol de France, et il lui semble qu'il peut, en toute franchise, répondre par le mot de « *sympathie* ». Laissons-lui la parole. Le mélange spécifique de cordialité et de brutalité, l'espèce de candeur épaisse qui se traduit ici jusque dans l'expression de la sympathie ont vraiment une valeur documentaire :

« *A très peu d'exceptions près, nos officiers et nos soldats subissaient le charme enjôleur de votre pays béni des dieux* (nous pensons à Gott in Frankreich !), *le charme naturel* (natürlicher « charme », *le mot est là en français*) *émanant de ce peuple aimable, ami de la vie, la magie de cette culture séculaire dont le raffinement offre un frappant contraste avec la simplicité de vie, la frugalité de ses heureuses populations. A mesure que le temps coulait, ils sentaient grandir en eux l'attirance née du fluide humain de ce peuple resté près de la nature* (das menschliche Fluidum dieses naturnahen Volkes), *attirance à laquelle donnait toute sa force le contraste avec le pesant sérieux, avec le sang lourd de notre race germaine. Et voilà que, parmi nos troupes stationnées en France, se formait lentement et sûrement, à travers tous les grades, le front silencieux de l'opposition à la doctrine nazie d'hostilité à la France, ainsi qu'aux ordres de dureté donnés par Hitler à la Gestapo.*

» *Le mouvement de sympathie qui nous portait vers la France ne se dessinait pas seulement sur le front. Il se manifestait également à l'arrière, en Allemagne même, dans l'attitude de notre population civile à l'endroit des prisonniers de guerre et des astreints au travail, ainsi que dans le courage avec lequel étaient bravées par elle les consignes de dureté de la Gestapo. A l'heure où, avec une grandissante clarté, se dessinait à l'horizon l'effondrement de nos armes, la nouvelle transmise par la radio de la reddition militaire laissant Paris intact fut reçue par l'Allemagne tout entière avec un soupir de soulagement.* »

Après nous avoir dit toute la peine qu'il éprouve à voir son peuple « diffamé collectivement et traité en criminel à cause des crimes de son régime » alors que « nul ne songe à rendre la France responsable des massacres de septembre ou des noyades de Nantes sous la grande Révolution », notre témoin nous dépeint l'état moral de l'Allemagne après l'effondrement militaire.

« Odieusement trompé dans sa foi à Hitler, notre peuple retrouvait, après d'inimaginables souffrances, un pays ravagé par la guerre, morcelé par l'occupant. Et voilà que, dans la nuit de son désespoir et de son nihilisme, brusquement jaillissait un éclair : il se rappelait qu'il n'avait conquis l'unité à laquelle il devait la prospérité qu'au prix de longs efforts. Pourquoi donc le même fait ne se reproduirait-il plus aujourd'hui, à une nouvelle échelle ? Pourquoi donc les peuples, après s'être affrontés dans tant de guerres internationales, devraient-ils renoncer à créer entre eux une unité répondant à leur commune culture ? En 1945, le fossé séparant l'Allemagne de la France n'apparaissait pas plus profond que celui qui en 1866 avait séparé la Bavière de la Prusse. A ces rêves d'avenir se mêlaient les souvenirs rapportés de l'occupation en France. Nos deux pays apparaissaient comme prédestinés par la nature même de leurs dons respectifs à se compléter et à se féconder mutuellement. Un brusque éclair de lucidité illuminait l'erreur tragique qu'avait été la lutte séculaire pour s'arracher l'un à l'autre l'hégémonie.

» Vint l'année 1953, vinrent les discussions sur la C.E.D. en France, avec l'intérêt toujours plus vif pris à ces discussions par le peuple français. Nous pensions, en Allemagne, que la défense de l'Europe ne comportait pas de solution unilatérale, qu'elle devait être considérée comme la résultante d'une sincère communauté internationale. Tout autre nous apparaissait, jugé d'Allemagne, le point de vue des Français adversaires de la C.E.D. Abandonnant l'idée de communauté, ils revenaient à la vieille conception des alliances qui, dans l'Histoire, a fait couler tant de sang.

» Une méfiance nouvelle venant aujourd'hui à s'élever entre nos deux peuples pourrait avoir des conséquences tragiques. La grande Révolution chez vous, le vertige nazi chez nous, attestent le caractère de phénomènes élémentaires (Naturgewalten), *irrationnels, que peuvent prendre les mouvements émotionnels de l'âme populaire. Une idée politique ayant le caractère d'une ferveur religieuse* (religiöse Inbrunst) *peut, si elle ne rencontre devant elle que froideur et calcul, déclencher des réactions comparables à celles qui s'élèvent dans le cœur d'un amoureux ardent* (feuriger Liebhaber) *qui se voit repoussé. Notre sang germanique, plus lourd que celui du Français, nous expose ici à des dangers plus grands. Chez nous grandit aujourd'hui l'impression que les Français adversaires de la C.E.D., sous le couvert d'un comportement destiné à endormir les soupçons du monde, visent et poursuivent un but : le retour à la politique de Richelieu. L'objectif final serait une Allemagne réduite — pour toujours si possible — à la condition de protectorat africain. De telles visées ne tiennent pas compte d'une loi de l'Histoire : à savoir que l'injustice politique se retourne toujours contre son auteur. S'il est hors de doute qu'une alliance franco-russe aurait les moyens de maintenir pendant longtemps l'Allemagne dans un état de servage économique et politique, il est tout aussi certain que, dans le cas d'un conflit mettant aux prises l'Est et l'Ouest, nos deux peuples, broyés entre deux meules, seraient effacés de la carte. Etre, ou ne pas être — c'est le dilemme qui aujourd'hui se pose à vous comme à nous. Il faut éteindre entre nous la méfiance. Qu'elle porte, cette méfiance séculaire, chez nous, les noms de Blücher, Bismarck ou Hitler ; chez vous, ceux de Richelieu, Bonaparte ou Poincaré... Tel est le vœu sincère d'un Allemand admirateur de votre pays. »*

Nous relisons cette longue lettre d'un Allemand qui a tenu une place dans les destinées de son pays, cette lettre dont le prix — ainsi que nous l'avons déjà dit — est surtout fait à nos yeux de sa fidélité de miroir et dans laquelle nous retrouvons, à côté d'excellentes intentions, tous les

vieux slogans éculés. L'allusion inévitable à Poincaré, le diptyque des deux politiques : celle du cœur, celle du calcul. La comparaison entre l'Allemand fervent, à l'âme européenne, qui se heurte à la froideur du réalisme français, et l'amoureux brûlant et déçu. Oui, vraiment, tous les traits sont là. La « diffamation collective de l'Allemagne » traitée en « criminelle ». Le « retour à la politique de Richelieu ». L'Allemagne réduite en servitude par des vainqueurs impitoyables, traitée en « protectorat africain ». On aura remarqué qu'est très ouvertement envisagé le renversement des alliances de la part d'une France incapable de faire taire en elle la voix de la méfiance et se jetant dans les bras de la Russie pour échapper à « l'ennemi héréditaire ».

Ne nous dissimulons pas que ces thèmes gardent de la force chez beaucoup d'Allemands et que sur bien des points, les réactions de cet officier supérieur devant la France sont celles de l'Allemand moyen. En la personne de ce général, nous avons devant nous l'Allemand de la rue.

***

Nous tenons sous notre regard un assez large éventail de réactions allemandes à notre égard. Nous ne devrons pas nous dissimuler la force du désenchantement à l'endroit de la France qui, depuis une année surtout, gagne beaucoup d'Allemands primitivement confiants dans les possibilités d'une entente. Peut-on encore mettre un espoir, pensent et disent aujourd'hui ces Allemands-là, dans cette France ondoyante et décevante qui lance une grande idée dans le monde, et puis la torpille, qui tend la main, puis la retire ? Nous avons entendu un général allemand comparer son pays à « l'amoureux éconduit ». L'image nous fait sourire, et nous ne pouvons nous empêcher de penser que le prétendant aurait eu dans l'Histoire plus de chances de voir agréer ses avances s'il avait bien voulu se présenter dans un appareil moins guerrier et consenti, pour faire sa cour, à retirer son casque et déchausser ses bottes. L'image est assez comique, et elle est cependant vraie : on peut dire que l'histoire de l'Allemagne, dans ses rapports avec la France, a été dans une large mesure (et malgré l'apparence de paradoxe que donnent aux mots trois guerres déchaînées en soixante-dix ans), l'histoire d'un amour malheureux. Elle n'a jamais peut-être eu autant de vérité qu'aujourd'hui.

RÉACTIONS FRANÇAISES EN FACE DE L'ALLEMAGNE

Nous avons analysé la réaction allemande. Essayons de regarder maintenant de notre côté. Quelle est la réaction française en face de l'Allemagne ? Nos voisins ne se trompent pas beaucoup en la voyant dominée par la méfiance. Et c'est cette méfiance fondamentale, primaire, enfoncée dans l'âme d'un peuple, que nous devrons noter à l'origine des ter-

giversations et des hésitations indéfinies de notre politique officielle allemande. Il peut certes exister des divergences entre un pays et ses dirigeants. Il reste qu'une politique officielle est toujours, plus ou moins, une réponse aux mouvements de sensibilité profonds d'un peuple.

Pour beaucoup de Français de la rue, l'Allemand reste l'ogre. Non pas le « bon » ogre chaussé des bottes de sept lieues de nos contes, mais celui dont, pendant quatre ans, ils ont entendu les trop réelles bottes cloutées sonner sur le trottoir de ses villes. Ils ont une invincible tendance à ne voir leur voisin qu'en feldgrau, des grenades à la main, quand ils ne le voient pas éclairé par les flammes d'Oradour. Les adversaires de la Communauté européenne de défense savaient qu'ils faisaient jouer chez le passant un réflexe profond quand ils placardaient sur les murs de Paris une affiche représentant un monstrueux Teuton casqué et botté, roulant des yeux féroces, la mitraillette dans les mains. Avec cette légende : « Voulez-vous revoir cela ? »

Nous avons un effort à faire pour essayer de faire comprendre à notre Français moyen que de telles vues sont tout de même trop simplistes, que son correspondant, son homologue de l'autre côté du Rhin, l'Allemand de la rue, a perdu le goût de la guerre « fraîche et joyeuse », qu'a porté, chez lui, la leçon de choses de ses villes éventrées et calcinées, décor de sa vie quotidienne. Et d'abord nous avons à montrer à notre Français moyen que la perspective fort actuelle de réendosser l'uniforme et rechausser des bottes est bien loin d'emplir son voisin de la frémissante allégresse qu'il est enclin à lui prêter.

***

Beaucoup de Français se disent et disent : « Ils n'ont pas changé, ils sont toujours les mêmes. Ils ne regrettent pas la guerre ; il regrettent de l'avoir perdue. Demain, ils recommenceront si nous commettons la folie de leur en laisser les moyens. Leur République ? Voyez Weimar ! Voyez l'Histoire ! En Allemagne c'est toujours le sabre qui l'emporte sur la constitution, et le militaire sur le civil. Nous prêter à un réarmement allemand sous quelque forme qu'il se présente, et aussi bien sous celle d'une C.E.D. qui portera l'étiquette européenne mais se traduira dans le concret par une hégémonie militaire allemande, c'est accepter notre radiation. Si ce réarmement (voulu par d'autres) se fait, au moins nous n'y aurons pas prêté la main. Nous refusons le rôle du suicidé de bonne volonté. »

« Leur armée, poursuivent les mêmes Français, leur armée de demain animée d'un esprit nouveau, d'où le nationalisme sera banni ? Une farce ! On nous parle des bons, des authentiques civils, que les soldats du nouveau style resteront sous l'uniforme ! Les loups touchés de la

grâce et se convertissant en agneaux ? Des militaires prussiens sans militarisme ? Laissez-nous rire ! »

Les Français qui parlent de la sorte pensent trouver une justification dans les incartades oratoires, hélas trop souvent renouvelées, de généraux allemands. Nous avions à peine oublié le fameux général de parachutistes Ramcke, que voilà un autre général « abusif », le général Andrae, qui couvre Ramcke, prend son parti et s'écrie qu'on ne fera jamais qu'une armée caricaturale avec des « professeurs en uniforme », qu'il faut des « hommes d'action » comme les Ramcke et les Rudel, qu'il faut se nettoyer l'esprit des « slogans idiots » comme le « citoyen-soldat » et revenir au « vieil esprit de la Prusse, seul garant d'une armée valable ».

Ces martiales paroles étaient prononcées, il y a tout juste quelques semaines, à Mulheim, au Congrès du parti d'extrême-droite, la *deutsche Reichspartei*.

Elles rentrent très exactement dans le cadre des manifestations qui font le désespoir de Bonn où l'on mesure les dégâts à l'étranger. Nous accordons qu'elles sont un symptôme et qu'elles se reproduisent fâcheusement. Il reste à voir quelle *place* elles tiennent sur la carte psychologique d'Allemagne. Cette place, la place que tient la *deutsche Reichspartei* dans l'opinion publique allemande est minime.

***

Nous voyons, pour notre part, le danger ailleurs que dans les Ramcke et les Rudel (que l'Allemand de la rue envoie à tous les diables). Nous ne le voyons pas dans un quarteron d'excités, nous le voyons dans tout le contraire : dans la passivité de la masse allemande.

Que nous dit là-dessus un Allemand aujourd'hui naturalisé Américain qui revoit son pays au bout de quinze ans avec le regard neuf que font les longues absences ? C'est un bon témoin, et son nom ne nous est pas inconnu. Il s'appelle Hermann Rauschning, l'auteur de la *Révolution du Nihilisme* et de *Hitler m'a dit*. Il pense trouver un pays remué, enfiévré par les débats où son sort se joue. Il trouve un pays qui dort. Un pays sans réflexes. Il parle de la « léthargie allemande ».

Or, cet état-là est justement un état dangereux, auquel peuvent succéder les raz-de-marée. Notre général de tout à l'heure n'a pas tout à fait tort, et il se montre bon connaisseur de son peuple, quand il nous met en garde contre les mouvements « élémentaires et irrationnels » montant des profondeurs de l'âme populaire. L'hitlérisme a été un vertige collectif.

Hitler est d'abord un point insignifiant à l'horizon. L'homme est médiocre, aussi insignifiant, aussi banal que son faciès. Mais sa force

est justement l'anonymat. Il n'a presque pas de visage. Il est la foule. Sa force est d'être le rassembleur des rancunes d'un peuple. Et la vague de fond déferle derrière lui. La masse allemande a besoin du chef dans lequel elle se reconnaît et auquel elle se donne aveuglément. Le succès d'Adolf Hitler a été moins fait de son fluide personnel que de l'immense docilité de son peuple à des mots d'ordre.

VOLONTÉ DE PAIX DE PART ET D'AUTRE

Des Français lucides, dégagés du complexe passionnel anti-allemand, parfaitement conscients de la nécessité de la réconciliation franco-allemande, postulat d'une Europe viable, n'arrivent point cependant à faire taire entièrement au fond d'eux-mêmes les voix de l'inquiétude. Ils font pleine confiance à l'*actuel* chancelier, mais ils pensent qu'il a soixante-dix-huit ans. Et ce chiffre d'années, avec ce qu'il contient d'incertitude humaine, les fait d'autant plus réfléchir qu'ils ne voient pas à Konrad Adenauer, dans le paysage politique de l'Allemagne actuelle, de successeur qui vraiment s'impose. Ils accordent que les dernières élections allemandes de septembre 1953 ont montré au monde l'Allemagne de la sagesse. Mais ils songent aussi au renversement rapide des courants populaires dans un pays plus mené qu'un autre par l'instinct de masse. Ils se rappellent avec quelle rapidité l'hitlérisme a fait boule de neige, avec quelle vitesse le Républicain d'hier se vit acculé dans les cordes par l'Allemand « national ».

Ils pensent à tout cela et les voilà repris par le doute. A ce doute il semble qu'il y a une réponse assez naturelle à faire. Les appréhensions que peut faire naître l'Allemagne de *demain* ne sont-elles pas une raison de plus de profiter des dispositions de sagesse de l'Allemagne d'*aujourd'hui* ? D'en profiter en les faisant durer, en les solidifiant sous la forme de pactes qui insèreraient toujours plus étroitement l'Allemagne dans le système occidental, la fixeraient, lui interdiraient de faire cavalier seul et lui interdiraient, en même temps, toute éventuelle tentation en direction de l'Est.

Ce que nous ferons peut-être demain, nous eussions été mieux inspirés de le faire hier. Nous aurions, il y a deux ans, traité avec une Allemagne à la nuque moins raide que celle d'aujourd'hui. Nous avons trop attendu, trop hésité, trop discuté. Le terrain a été trop longtemps piétiné. Il y a un pourrissement des idées.

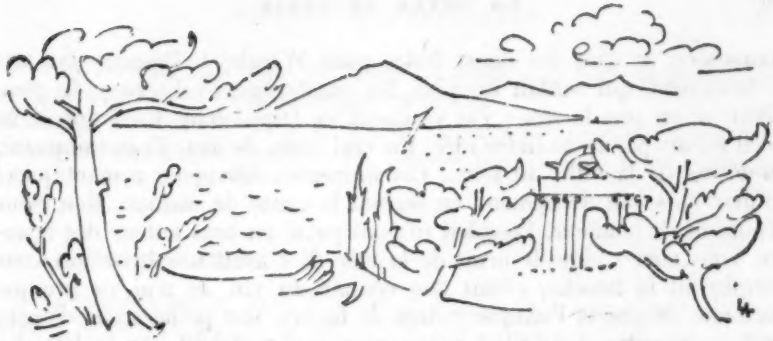
Est-ce à dire qu'il faut laisser tomber les bras, renoncer à mettre un terme à cette longue querelle mortelle pour les deux nations ? Ce serait là une singulière conclusion, en flagrante opposition avec les vœux des deux peuples. L'Allemagne, presque unanime, désire la paix avec la France. La France, presque unanime, désire la paix avec sa voisine. Ce

serait un navrant paradoxe que de telles dispositions des cœurs ne se traduisent pas par des mains qui se joignent.

Jamais Adenauer n'a été plus sûr de traduire le sentiment le plus profond de son peuple que le jour où il a dit : « Nous en avons vraiment assez de la guerre » (*wir haben wahrlich genug vom Krieg*). Croire l'Allemand actuel toujours au temps de la « guerre fraîche et joyeuse » est un prodigieux anachronisme. Mais il y a des erreurs qui durent et que fait durer la Presse unilatérale qui fausse les proportions en accordant deux colonnes à une manifestation d'anciens S.S. et quelques lignes à une manifestation de paix. On éclaire avec des projecteurs l'Allemagne des braillards, on laisse dans l'ombre l'Allemagne de la Sagesse.

Le Français moyen, après tant d'épreuves, tant de blessures, veut la sécurité — et c'est l'imprescriptible droit acquis par le sang versé. Il veut la sécurité *absolue* — et c'est là un rêve, la sécurité absolue n'étant pas de ce monde. Il a le devoir de peser ses chances et de voir de quel côté de l'horizon elles apparaissent les meilleures. Il a, en tout cas, le devoir de bien réaliser le caractère intenable d'une position de défiance *à la fois* du côté de l'Allemagne et du côté de la Russie. De bien réaliser l'option devant laquelle le place la conjoncture mondiale, la nécessité de prendre parti. L'immobilisme est une satisfaction du moment et un danger du lendemain. La ligne Maginot coûte aussi cher en politique que dans la guerre.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.



LETTRES D'OSPEDALETTI

par KATHERINE MANSFIELD

En septembre 1919 Katherine Mansfield, son mari Middleton Murrry et une amie, L. M..., quittèrent l'Angleterre pour se rendre à San Remo. Katherine Mansfield était malade et l'on pensait que pour se rétablir elle devrait rester deux ans sur la Riviera. Pendant une quinzaine de jours les Murry cherchèrent une maison à San Remo et se décidèrent enfin pour une villa située à Ospedaletti, la Casetta Deerholm. A ce moment Middleton Murry dut regagner l'Angleterre où l'appelait son travail ; il comptait pendant les week-ends chercher une maison de campagne où Katherine Mansfield et lui pourraient vivre par la suite. Ils l'appelaient d'avance « Le Héron » et souvent Katherine Mansfield songeait à cette propriété comme au symbole d'une vie heureuse à venir. Après avoir désiré vivement quitter l'Angleterre, elle souhaitait en effet non moins vivement y retourner. A l'égard de L. M... qui resta avec elle à Ospedaletti ses sentiments étaient variables : parfois elle ressentait pour elle une vive amitié, parfois, comme on le verra, une haine passionnée[1].

Samedi (11 octobre 1919).

Mon petit trésor,
Mon petit chéri,

La première chose que j'ai faite, ce matin, en me levant, c'est de mettre mon chapeau, et, aussitôt que la question de nourriture a été réglée, je suis allée faire un petit tour. Il faisait un temps tellement — comment dire ? il n'y a pas de mots, parfait, ce n'est pas suffisant. Enfin il fallait que je parte. La première chose que j'ai vue, c'est, au pied de notre escalier, une grande marguerite en tablier — vous les

1. *La Revue de Paris* a publié en 1929 (1er avril), *Sur la Baie* de K. M., des fragments de son journal en novembre 1931, *La Femme à la Cantine* (1er janvier 1933), et plusieurs études sur K. M.

connaissez, ce sont des fleurs faites pour Wingley[1]. Ensuite, j'ai pris le *boulevard*, qui sentait les pins, les eucalyptus, l'héliotrope, le géranium, et un peu la mer ; j'ai vraiment vu Ospedaletti. C'est que je ne m'en faisais pas la moindre idée. Un vrai conte de fées. Et la campagne, au-dessus de la ville, au loin... Ces immenses échappées romantiques ! Je marchais tout doucement, en serrant la canne de maman. Mon cœur débordait de bonheur. Le soleil m'avait passé un bras autour des épaules. Vous auriez aimé le bruit de la mer. Il y avait une brise qui vous remplissait la bouche, c'était bon comme du vin. Je n'ai vu presque personne dehors. A l'unique station de fiacres, une petite scène d'opéra s'est jouée entre deux filles ravissantes, qui portaient sur la tête des corbeilles pleines de linge à frange, un garçon en gilet de dessous bleu, qui mangeait un quignon de pain, et le cocher de fiacre en blanc. Voilà tout.

Ensuite, j'arrive à ces points de vue sur la vieille ville, qu'on aperçoit entre les arbres ; puis ce sont les pins, envahis jusqu'au haut par des géraniums rose vif. On ne travaillait qu'à une chose, aux jardins. On entendait, on sentait les gens jardiner, et rien d'autre. Au moment où je suis arrivée à la poste, j'ai eu la certitude qu'il allait arriver quelque chose de très heureux, et voilà qu'on me tend trois lettres. Vous connaissez cette rangée de délicieux petits lauriers-roses. Je me suis assise près de là, sur un banc, j'ai lu mes lettres, puis je suis repartie en les serrant bien fort ; de temps en temps, je m'arrêtais pour dire à une plante, à un buisson : « Que je t'aime ! » — tout doucement.

Vraiment, en mai, quand vous viendrez, je crains presque de penser à ce que nous ferons. Quand cela sera le printemps, ici, en plus de tout le reste. Le matin, nous filerons, armés de votre *filet*, et, comme moi tout à l'heure, nous reviendrons affamés, nous apercevrons, perchée sur la colline, la petite maison, dont une moitié est au soleil, et l'autre, balayée par l'ombre dansante des oliviers. Partout, il y aura des fleurs.

Je ne me sentais pas du tout fatiguée. Je me suis arrêtée à la pharmacie et j'ai acheté quatre bouteilles de Saint-Galmier : ce n'est pas un luxe. On a besoin de boire, ici, je trouve, surtout avec des moustiques aussi piquants. Il y avait dans la boutique une femme très jolie, très gentille, et, sur le comptoir, des boules de gomme délicieuses. Tout était merveilleux. Les brosses à dents scintillaient. La pharmacienne dit qu'il fait chaud comme cela tout l'hiver, sauf un jour de pluie ou de vent de temps à autre ; les gens qui viennent ici *pour se reposer* ont des ailes en repartant. Au *jardin public* d'Ospedaletti, il pousse des poudings à la cerise sur les arbres. Avez-vous vu ce lieu de délices, un vrai parc, avec toutes ses fleurs ? Lawrence y travaillait, un mouchoir noué autour du cou.

1. Elle-même. K. M.

Moi, je ne sais pas, mais on dirait vraiment que nous avons trouvé le séjour idéal. Je siffle de nouveau, mais oui...
Dites donc ! est-ce que le mois de mai ne sera pas parfait ? Rappelez-vous mai. Serrez tendrement cette pensée, qui va être notre nouvelle vie.

Dimanche (12 octobre 1919).

Mon petit Bogey,

Je vous écris assise dans le fauteuil d'osier, ma couverture sur les jambes, parce que, malgré le soleil, l'air est très frais. (Il est à peu près cinq heures moins le quart.) La journée a été admirable ; je n'ai bougé d'ici que pour prendre les repas. J'ai lu, écrit, et, après le déjeuner, j'ai fait un somme, assoupie par l'atmosphère de traversée. A propos de bateaux, il y a un petit bijou de barque à voile qui a passé devant la maison, si près qu'on distinguait les marins à bord. Il y avait deux petites voiles à l'avant, une grande à la poupe, et, au grand mât, une autre, de taille moyenne, des plus maniables. C'est la mer que je préfère, une mer d'un bleu vif, avec un reflet blanc qu'on voit jusqu'à l'horizon. Cet éclat blanc qu'on retrouve à perte de vue a le don de m'émouvoir terriblement. C'est tout à fait ce que je voudrais exprimer dans mes nouvelles, c'est exactement cette « qualité ». Voici qu'arrive un petit bateau à vapeur du plus haut intérêt, ç'a l'air d'un petit caboteur, tout noir et rouge ; la cheminée souffle une volute de fumée disproportionnée (*dessin d'un bateau à vapeur*). Non, je n'arrive pas à le dessiner.

De mon fauteuil, je ne vois pas un pouce de terre, au-dessous de la balustrade, c'est la mer, à travers les barreaux... On croirait vraiment que, d'ici, on dégringole directement dans la mer... Quel pays, hein, Bogey ?

13 octobre 1919.

Mon trésor,

Hier soir, une visite, une charmante visite. Tandis que j'attendais les haricots, j'aperçois deux yeux qui me regardaient dans le hall (la porte d'entrée était ouverte). Quand ils m'ont vue, ils ont filé comme l'éclair, mais j'ai tout de suite dit tous les mots de langage Wing que je connaissais, et j'ai gagné la porte, tout doucement, avec mon assiette de soupe. Est entré un délicieux tout petit chat doré, blanc et doré, au corps de lapin. Il a expédié les pasta égarées, puis je lui ai donné du lait, qu'il a expédié encore plus vite. Après quoi, il s'est mis à ronronner plus fort que je n'ai jamais entendu aucun chat ronronner. Il avait dû tenir son ressort à ronron remonté jusqu'à cet instant précis. Il est resté assis sous une chaise à chanter comme cela un moment, puis il s'est sauvé dans la nuit. En moi-même, je l'ai appelé « *Genêt* ».

Je viens de relever les yeux — le brouillard s'est dissipé, il ne pleut plus. L'air sent les géraniums. Demain, le jardinier vient en journée : le sol sera juste à point pour semer. Il y a des charrettes qui passent : les charretiers disent yip-y-y-ip-yip, et les grelots tring-tring-tring. Au bruit que fait la mer, on a l'impression qu'elle a été délicieusement rafraîchie par la brume ; toutes les herbes s'inclinent sous le faix d'un diamant. Oh ! que je suis heureuse ! Ç'a été vraiment merveilleux d'être étendue là, dans la pluie. Moi aussi, je me sens toute renouvelée, chargée d'un diamant. Je vous aime. Je vous aime. Est-ce que je vais avoir une lettre, au dernier courrier ? Oh ! Bogey, regardez donc les feuilles nouvelles qu'ont les rosiers — rouge vif. Étaient-elles là hier ? Il y a une grenouille qui se cache par ici ; elle coasse tous les soirs. Il faudra l'inviter à la festa, en mai.

Est-ce que ce papier n'est pas infect ? Il est gras par places, et on ne peut pas écrire des deux côtés.

En fin de compte, j'ai reçu un cadeau d'anniversaire de N. et de N. C'est une banale petite boîte à allumettes à un penny, recouverte d'émail jaune, avec un affreux petit Chinois peint dessus. Se trouve dans les grands magasins, rayons des objets d'Orient, 1 shilling 11 pence trois quarts. « A notre chère Katie avec notre affection et nos bons vœux à tous deux. » Ils n'auraient pas pu en mettre davantage s'il s'était agi d'un tapis. Je garderai toute ma vie cette boîte d'allumettes, qui me donnera la mesure de leur cœur.

Hier, après la pluie, il fallait voir de petits vieillards en chapeaux pointus surgir de nulle part et ramper sur la colline, à la chasse aux escargots. Ils portaient des mouchoirs de couleur qui bavaient. Partout, sur la colline, il pousse des fleurs. Tout à l'heure, je suis allée y jeter un coup d'œil — j'ai monté cinq pas, pas davantage, et j'ai trouvé huit fleurs d'espèce différente.

Caterina est venue hier (c'est cette belle créature de la blanchisserie). Elle m'a apporté un cadeau : des œillets rose vif et deux œufs dans de l'ouate. Mais elle pouvait bien faire cela, je trouve. Tout de même, elle s'est montrée charmante — toujours rieuse, gaie, belle et pleine de santé. Elle dit que le mois de mai est magnifique ici, il n'y a rien de plus beau. Tout est couvert de fleurs, il y en a de toute espèce *pour la distillation*, jacinthes minuscules, violettes, petites roses.

Bon, à présent je vais vous parler de moi. Je me sens mieux, c'est prodigieux. Tout ce qui reste, c'est la toux. Il y a encore de mauvais moments, mais pour ce qui est de cette affreuse sensation de brûlure, quand la toux persiste, eh bien ! je ne l'ai pas éprouvée un fois depuis votre départ. Pas une fois non plus, je n'ai eu de fièvre. Quand je tousse, je m'essouffle, mais mes poumons ne me font pas mal du tout. Quant aux douleurs dans les articulations... en apparence cela ne va pas mieux,

mais pourtant je suis sûre que si. Donc, bien évidemment, tout cela est en voie de guérison. Rappelez-vous le 14 octobre de l'année dernière. Sydney Beauchamp était venu [1], et la nuit, dans la chambre du nord, j'ai eu de la fièvre, et j'ai cru que j'allais mourir.

Voilà Ida qui vient prendre ma lettre. Elle va au ravitaillement à San Remo. Le tram attend.

A vous pour toujours.

Wig.

Samedi après-midi (18 octobre 1919.)

Mon cher petit Bogey,

D'abord, que je réponde à votre délicieuse lettre, reçue au courrier de midi. Je pensais que Londres était une *ville morte* parce que Papa m'avait annoncé en substance qu'il y avait des canons sur Langham Place, toute la vie en suspens, et la famine à envisager à bref délai !

Je vous en prie, dites-moi toujours, et tout de suite, si je commets des erreurs dans mes articles. Passez-moi aux charbons ardents. C'est un service que vous me rendrez. Je compte sur vous pour le faire. J'ai du respect pour votre avis, j'en ai besoin. Ce qui est bien, laissez-le ; dans le cas contraire, battez-moi. Élisabeth Stanley [2] vous envoie deux poèmes lundi ; elle préfère remettre à cette date. Ici, on aspire à écrire des vers.

Chéri, ce Samuel Butler ! Nous connaissions cela, pas vrai ? La planche à repasser, la machine à coudre — on les retrouve dans tous ses livres sans exception — on peut dire qu'il en use en expert. Quelle manière de présenter les choses ! Quels volants, quels frisons, que c'est bien tourné ! *Enfin*, quel talent à « habiller » la lessive d'autrui ! Quant à la machine à coudre, toute la seconde partie de « Où va toute chair » est cousue à la machine. J'aimerais bien voir les lettres de la femme ; oh ! que cela m'intéresserait [3].

Cet après-midi, j'ai été à San Remo. Grande Ausflug — la première depuis votre départ. Nous avons pris des premières dans le tram — de belles banquettes de velours, mais à mesure qu'on avançait, hélas, on s'apercevait que c'étaient des banquettes de fer dans un gant de velours. Il faisait un très bel après-midi, un temps léger, gai ; je ne me sens absolument pas fatiguée, bien au contraire, je me suis reposée. D'ailleurs, j'y ai été en partie pour me reposer les yeux. Oh là là ! si je pouvais vous raconter tout, tout ce que j'ai vu. Mais ce qu'il y a eu

1. Un cousin issu-de-germain de Katherine, spécialiste des poumons, qui l'examina à ce moment-là.
2. Pseudonyme employé par K. M. lorsqu'elle écrivait des vers.
3. Miss Savage, original d'Alethea Pontifex.

d'absolument passionnant, c'est que je suis allée à notre boutique de porcelaine, j'ai encore acheté une assiette (je commence notre collection par une demi-douzaine d'assiettes à soupe, cela constituera une dot tardive). La femme m'a dit qu'à la fin du mois, elle aura dans cette série des tasses et des soucoupes de tous formats, en commençant par les grandes tasses à *café au lait* ; également des théières et des pots. Voilà un fait d'une importance internationale, pas vrai, Bogey ? Je frémissais de joie, voyant déjà les grandes tasses cannelées, le soleil sur la table du petit déjeuner, le miel en rayon, Bogey à un bout de la table, moi à l'autre, et de chaque côté trois nez disparaissant dans trois tasses. Non, sérieusement, n'est-ce pas une grande nouvelle ?

Après cela, j'ai acheté un kilo de miel, du cari en poudre, du thé, des médicaments, du dentifrice (allemand, mais dans une boîte italienne. Calve m'a affirmé que c'est un produit allemand), des pêches, des pommes, des *brioches*, du papier à lettres. Et puis, la femme du marché m'a annoncé que la semaine prochaine, elle aura des paniers de figues sèches de la saison — j'espère que cela sera assez tôt pour que je vous en envoie par N. Cela aussi, cela m'a vivement émoustillée.

L'argent coulait à flots, mais cela valait la peine. Nous avons repris le tram. L. M. portait les paquets, et, sans tarder, l'eau se mit à bouillir et nous prîmes le thé. On dirait la fin d'une narration : « Racontez un après-midi de congé. » La villa vibrait dans les derniers rayons du soleil, les ombres longues ; elle est vraiment belle. Si seulement j'étais un peu moins dévorée ! C'est pis que jamais — surtout les bras et les mains.

J'ai reçu une lettre de X., écrite le jour de mon anniversaire. Toutes sortes de vœux, panégyrique de la boîte à allumettes, qu'elle m'a envoyée, qui est tout à fait mon genre, paraît-il, qui doit s'assortir si magnifiquement à vos affaires, tellement orientale, nous savons combien vous appréciez « les choses de Chine ». C'est vraiment assez amusant. Je vais la leur renvoyer, en leur disant qu'on m'a donné une petite boîte à mouches qui convient mieux à mon sac, et que cela me ferait un tel plaisir de penser qu'ils s'en servent, parmi les tapis d'Inde et les cuivres. Hélas, dit-elle, il n'y avait pas autant de tapis qu'elle l'avait pensé — pas assez, en fait. Donc les nôtres sont partis. Ce sont des personnages de comédie. Il faut que je l'écrive ici. L'affaire de la boîte à allumettes est le *comble*. C'est presque parfait.

San Remo est tout empressement pour ses visiteurs. De petits gâteaux grands comme une tasse, à peu près, pour trois francs cinquante, la Victoire avec son char plein de chocolats (sur deux boutiques il y a une pâtisserie). Vous connaissez le style, les deux chevaux de sucre aux ailes argentées, les petits amours qui trébuchent sur la masse des bonbons, et la silhouette sévère, majestueuse, qui brandit son glaive, debout sur le *chariot de bouchées !*

Que la nature humaine est étrange ! Un clergyman anglais et sa femme, devant le magasin de cartes postales :

— Ma chère amie, cette photographie a été prise de notre fenêtre.

— Ah ! tu crois, Arthur ?

— Il n'y a pas le moindre doute.

— Oh ! c'est bien possible.

— Comment, possible ? Qu'est-ce que tu entends par là ? Pourquoi crois-tu que je serais aussi catégorique s'il n'en était pas ainsi ?

— Oui, à présent je vois ce que tu veux dire.

Et ils s'en vont, les pauvres imbéciles, et il dit : « Niente, niente » à un petit garçon qui crie les journaux, nullement à son adresse. Il dit : « Les Italiens sont de fameux voleurs ! »

Envoyez-moi « Arts and Letters », je vous prie. Est-ce que ma nouvelle[1] a l'air mauvais ?

Je me suis pesée aujourd'hui : 45 kilos, exactement pareil. C'est bien, à mon avis. Je suis certaine qu'il faut compter un mois après le changement d'air, pour prendre du poids. En tout cas j'ai un appétit constant, et nous mangeons fort bien.

Mon cher trésor chéri, pensez à toutes les tasses, toutes les soucoupes, assiettes que nous aurons. Rien ne nous retiendra.

Au revoir. Dieu vous bénisse.

Wig.

23 octobre.

Je voudrais que vous soyez ici, juste une petite minute, avec moi. Je suis étendue dans ma chambre, porte et fenêtre ouvertes. Le vent croit la maison vide, il jette un coup d'œil en fredonnant. L'ombre de l'olivier danse, on n'entend pas un son, sauf le bruit de la mer. Ah ! mon trésor — vous avoir ici, un instant, vous tenir, vous regarder, vous entendre me dire « Petit ver »... Mais le navire n'a plus que 196 vagues à franchir, et puis, c'est le rivage éblouissant...

La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais de retour (c'était un cauchemar de fièvre, horrible). On était encore en octobre, brouillard, obscurité, froid pénétrant. Et j'étais malade. J'envoyais un mot à Sorapure, qui arrivait. J'étais encore en tenue de voyage : coiffure de velours noir, châle couleur de pêche en guise de manteau. Il venait, il ne m'adressait pas la parole ; vous vous mettiez à parler avec lui d'un nouveau tabac qui s'achetait « à la feuille », il en avait à vous montrer. Puis vous disiez : « Bon, je ferais aussi bien de vous laisser » — vous vous en alliez. Sorapure essuyait ses lunettes et me disait très sèchement : « Eh bien ! je crains que vous n'ayez cassé quelque chose de plus que votre voyage. » — « Mais je repars pour l'Italie la semaine prochaine »,

1. « Tableaux ».

répondais-je. Il remettait ses lunettes, je disais : « Docteur, je vois bien que vous préféreriez ne pas continuer à me soigner. » Nous nous serrions la main, il s'en allait, je voyais, par la fenêtre, le brouillard verdâtre... et je savais que mon affaire était bonne. Me réveiller, entendre la mer, me rendre compte que je n'avais pas fait cette chose épouvantable, quelle joie !

Je me sens beaucoup mieux, à présent, plus normale. Il n'y a qu'à vous que je puis dire ceci, mais vraiment, la femme du jardinier a joué un rôle là-dedans. Je l'ai sentie dans mon poumon. Peut-être qu'en réalité j'ai eu une faiblesse, et elle m'a lancé un coup de poignard.

Votre petite,

Wig.

Pas encore de lettre.

Jeudi (23 octobre 1919).

Mon Bogey,

Je voudrais que vous voyiez le bouquet sur la table de la salle à manger — des pâquerettes et des roses. Des pâquerettes sauvages, plus grandes que celles d'Angleterre, très larges, avec une frange de pétales trempés dans du rouge vif ; les roses rouges proviennent du jardin abandonné, à côté des marches. Je viens de cueillir la troisième rose, j'ai remarqué des centaines de boutons qui vont s'ouvrir dans une semaine ou deux. La mer est très pâle, aujourd'hui ; de petites barques à voile passent. Je crois que je ne vois jamais un petit bateau sur la mer sans bénir le ciel de ce que vous n'êtes pas dedans ; de même que je ne lis jamais l'histoire de Shelley sans me dire : « S'il n'y avait la grâce de Dieu, voilà le sort de Wig et de Bogey. » J'ai passé toute la matinée dehors, dans le jardin ; je suis rentrée pour écrire. Est-ce que vous ne trouvez pas très difficile de travailler ailleurs qu'à une grande table, entre quatre murs ? J'essaye de tout, je travaille sur un plateau, sur une chaise, un livre, je m'assieds très haut et je dispose l'encre et le papier sur une montagne-table, dans la véranda... mais non, cela ne va pas, pour finir, je suis obligée de rentrer. Dans notre maison du Sussex, nous aurons une vraie table, un vrai *abri*.

. . . . . .

Lundi (3 novembre).

Mon chéri Bogey,

Hier j'ai reçu vos lettres de lundi et de mardi, elles m'ont rassurée, il ne se passe rien d'ennuyeux. Au contraire, tout a l'air d'aller fort bien, Sydney qui vous tient compagnie, la conférence d'Eliot sur la poésie... Ça n'a pas l'air trop mélancolique.

Ici, la tempête reste menaçante. Elle s'est retirée pour chercher du renfort, le ciel est d'un violet déprimant, la mer bouillonne comme du porridge, il y a de la neige sur les montagnes. Avec ça, figurez-vous que la nuit dernière, pour avoir un peu plus d'air, j'avais relevé un côté de ma moustiquaire, et me voilà dévorée de piqûres. Il y a presque de quoi rire... Tout ce qu'on dit de cette côte d'Azur n'est qu'un tissu de mensonges. Pourquoi les croit-on ? On pourrait se représenter aussi bien Londres comme une ville luxueuse et magnifique, ou le « Midland Hotel » de Manchester comme l'endroit de la terre le plus agréable. Pourquoi ajouter foi aux menteurs ? Tout le monde ment. Je ne sais pas, mais c'est comme cela. Dostoïevsky, lui, du moins, comprend profondément...

A peu de choses près, je me sens à l'unisson des éléments. Du moins j'ai l'impression qu'ils m'ont ballottée à leur guise, à présent je suis très haut, à sec, sur une corniche de rocher, je regarde le ciel et je m'étonne, vaguement. Je ne vais pas mal. Pas de fièvre aujourd'hui, je l'ai vérifié et noté dans mon carnet. Mais je vais me lever, descendre, et m'allonger dans ma petite pièce. Mes articulations ne supporteraient pas que je reste davantage au lit.

J'espère travailler, aujourd'hui, j'en ai un tel désir ! Si c'était possible, je voudrais récupérer mon entrain à la besogne. Quand je ne suis pas capable de travailler, je ne suis plus qu'un fétu de paille dans le vent. Et je sens qu'il faut se hâter. Il y a vous, le journal — d'une importance telle, tellement immense — votre gros numéro du 12 qui approche — croyez bien que je fais tout ce que je peux, tous les efforts possibles. C'est la Faiblesse (la vieille sorcière la plus coriace de toutes), et rien d'autre, qui m'empêche de tenir mes promesses.

Hier, j'ai reçu deux lettres de papa. Il est malade, lui aussi, il a pris froid, et naturellement, le climat le déçoit terriblement. Il dit que c'est « une vraie fumisterie ». Il n'arrive pas à se réchauffer, même au lit, avec une bouillotte et une couverture de kaiapoi. Il se demande avec anxiété si ma villa est chauffée convenablement. Pourvu qu'il ne vienne pas ici tant qu'il fait froid : il serait de mauvaise humeur, il voudrait faire un tas de changements, cela serait insupportable.

Grand Dieu ! voici un petit rayon de soleil vacillant sur le mur — tout blanc, tout tranquille. En comparaison, tout paraît gris et défraîchi. Le voilà reparti.

Maintenant que je me suis mesurée à toute la troupe de monstres, si tôt, peut-être que je les surmonterai, que j'aurai la paix. Il faut croire que n'importe qui, ayant mené la vie que j'ai eue ces deux dernières années, passerait forcément par des moments comme ceux-là. C'est tout ce que j'espère. Quand je suis avec vous, je me mets en rage parce que vous ne voulez pas voir de « bonheur » dans l'avenir. Eh bien ! tout de même, si nous sommes ensemble dans notre maison à nous, menant une

vie bien à nous, je le vois, ce bonheur. A part cela, il n'y a rien, enfin, je veux dire que c'est une mort vivante ou une mort morte : cela revient au même. (Mais non.)

Mais marcher, baiser la terre, courir, rire, entrer et sortir des pièces, des maisons — si je pouvais faire quelques-unes de ces choses-là.

« Vous êtes toujours malade, hein, » dit Bobone, en me regardant de ses yeux absolument inexpressifs, roux, bovins — il n'a pas de blanc dans les yeux. « Quel âge avez-vous, trente-cinq ans ? »

— Non, trente et un.

— So.

Fort bien, fort bien. Pourquoi donc ai-je cette impression sur Dostoïevsky — qu'il est à moi, à personne d'autre : c'était un être qui aimait, qui adorait la vie, tout en en connaissant bien les recoins les plus noirs.

Eh bien, mon cher aimé, au revoir pour le moment. Peut-être que tout s'explique par la déception brutale que m'ont donnée la pluie, le froid, l'obscurité, alors qu'on pensait que tout allait être si beau. C'est très bien de chercher les raisons, je cherche toujours à savoir pour quelle raison je perds courage. Mais en fin de compte, voilà ce qui en est. Je ne suis pas bien portante, ce n'est pas la peine de faire semblant. Je suppose que ces crises de dépression sont inévitables dans mon état. La seule chose qui me vienne en aide, c'est de savoir que vous êtes là, d'être au courant de votre vie, qui est ma seule vraie vie, pas ma vie de malade — et de TRAVAILLER. Il faut que nous nous tenions ferme à nos six mois. Hier, au milieu de la nuit, je me suis dit qu'il ne fallait pas que L.M. nous empêche d'avoir notre mois ici : nous devons le conquérir à la force du poignet, il ne faut pas qu'elle gagne Je vais m'y efforcer. Rappelez-vous toujours qu'il y a si longtemps que je suis malade, ne vous endurcissez pas contre moi. Il y a deux cents ans que je suis malade.

Aimez-moi. Je suis votre amour véritable.

Wig.

Mercredi (12 novembre 1919).

Mon cher trésor,

J'ai reçu tout à l'heure un télégramme de vous — ç'a été un luxe, une très grande joie. Mais il ne faut plus faire cela. C'est un mignon petit garçon qui l'a apporté à toute allure.

Journée fort étrange. Mes invités sortent d'ici — Connie, Jinnie (personnalité remarquable) — et papa. Ils sont arrivés vers dix heures et demie, alors que je ne les attendais que deux heures plus tard. Mais ça ne faisait rien. La Casetta a semblé tout d'un coup se métamorphoser en maison de poupées, papa ne trouvait pas une place où poser ses

lunettes, les fourrures, les manteaux, les foulards de soie, les sacs des dames s'éparpillaient dans tous les coins.

Papa a proposé un tour à San Remo. Cela m'a un peu corrompue, même maintenant, voyez-vous. Cette grande auto au ronronnement doux, les couvertures; les coussins, la chaleur, le raffinement, toutes les laideurs écartées. Nous avons « roulé » bien au-delà de San Remo : passionnant. Je n'ai pas osé m'exprimer avec dureté, c'était trop agréable, tout le monde riait, et papa s'amusait à parler maori au *chauffeur* par le tuyau acoustique. C'était sot, mais charmant, je ne sais pourquoi. J'étais transportée. Nous sommes sortis de la voiture, nous avons acheté un gâteau ; nous étions, comme on dit, le point de mire de tous les yeux ce qui n'est pas désagréable non plus. Je suis enchantée d'avoir été aperçue par le phamacien (quelle snob vous avez épousée !) Connie et Jinnie sont allées chez Morandi, papa et moi, nous avons bavardé, le soleil entrait à flots dans la voiture, il a dit que nous ressemblions à deux plantes en serre en train de mûrir.

Ils sortent d'ici. Jinnie m'a laissé une paire de lunettes de corne, figurez-vous, de son grand-père (avec un long ruban, elles me vont à merveille). Elle a pris des photos de la Casetta : « Cela sera pour envoyer à ton mari. » Je ne sais pas tout ce qui s'est passé, j'avais l'impression qu'ils étaient tellement nombreux. A la fin, j'étais pleine de tendresse pour papa. Quelqu'un qui vous met le bras autour des épaules, qui vous embrasse, qui vous dit « ma petite fille chérie », — c'était presque trop. « Il faut que tu guérisses, mon petit trésor, tu es tout le portrait de ta mère. » Ce n'est pas de m'entendre appeler trésor, c'est de sentir de la tendresse, là, toute chaude, qu'on sent et qu'on partage. Et puis, ces deux femmes regrettaient terriblement leurs chiens, de sorte qu'elles ont compris Wing, ce qui était agréable.

Papa n'a pas apprécié cet endroit, pas plus qu'elles. Ils ont été affolés par le froid. Papa dit qu'à Menton on ne connaît pas ce vent pénétrant, qu'il n'y a jamais fait froid comme aujourd'hui. Il a eu l'air de penser que j'avais fait une grosse sottise de m'installer dans une maison aux murs si minces, et tellement exposée au vent. Elles aussi, malheureusement. Ils prétendent que Menton est chaud, calme, avec des promenades délicieuses et bien abritées. J'ai affirmé que j'étudierai l'éventualité d'y aller au printemps. Mais je ne le ferai pas. Quand le mauvais temps aura cessé, il fera chaud ici aussi. Et puis je n'ai pas envie de vivre en ville, je ne voudrais pas me déraciner. En même temps, je déplorais un peu qu'il fasse tellement plus chaud là-bas. Je les ai nourris, papa m'a laissé trois cigarettes, des « Castle » ! C'est lui qui faisait le boute-en-train, il parlait français, racontait des histoires, produisait des lunettes. (Il en a quatre paires, Connie trois, Jinnie trois.) A un moment, ils étaient tous en train d'essayer chacun les lunettes des autres, dans cette petite pièce — on se croyait en plein songe.

Sur la table, j'ai cinq pâquerettes et un orchis que papa a cueillis, liés d'un brin d'herbe, et qu'il m'a offerts. Si j'avais beaucoup à lui pardonner, je le ferais pour l'amour de ce petit bouquet. Quel rapport ont ces fleurs...

Wig.

14 novembre.

Que je déteste l'étranger, aujourd'hui ! Je me sens paralysée, quand le soleil se cache.

J'ai fait une découverte : c'est une grosse erreur de vivre en face de la mer. Voici pourquoi. Lorsque le soleil n'apparaît pas, la mer est comme un miroir sans lumière. Elle réclame du soleil, bien plus que la terre. « Il n'y a rien à ajouter, mon cœur est mort », dit la mer, elle ne cesse de le répéter en une profonde mélopée. Autre découverte : ne pas vivre tout seul dans une maison à laquelle on est plus ou moins ligoté, si l'on y entend si fort le bruit de la mer. A condition de couper ce bruit par des paroles, des baisers, des promenades, cela va très bien, mais autrement, c'est d'un effet terriblement énervant et démoralisant à la fois. Parfois, je reste éveillée littéralement toute la nuit, tellement à bout de nerfs que je joue au démon, je vais jusqu'à chanter, je parle tout haut pour couvrir ce bruit. Si j'avais quelqu'un d'autre, je ne crois pas que j'y prêterais attention. L.M. dit qu'elle ne l'entend pas. Ces choses-là, il faut s'en rendre compte à l'usage.

Chéri, je suppose qu'il n'est pas le moins du monde question d'une maison... Avez-vous l'impression que cela représente beaucoup plus de difficultés que vous ne l'imaginiez ? Je voudrais que le destin sourie à nos amours, pour une fois.

. . . . . .

Au revoir, mon trésor chéri. Je suis toute à vous, je vous aime pour toujours.

Wig.

16 novembre.

Qu'est-ce qui arrive au roman ? Parle-m'en, cher regard parmi les aveugles. (On voit sans peine qui m'a tenu compagnie, cette nuit.) Mais sérieusement, Bogey, plus je lis, plus je pense que les romans tombent à côté. Après leur lecture, je me sens comme un mouton ballonné mais pas rassasié. Et pourtant, on ne peut pas édicter de règles. Cela n'a aucun rapport avec les questions de langue, de style, de composition. Le seul mot qui me vienne à l'esprit, c'est « conversion ». Je trouve inimaginable que ces gens, après la guerre, ramassent leur vieux

fil comme si de rien n'était. A vous, je peux dire qu'en quelque sorte nous sommes morts et vivons d'une autre vie. Comment serait-ce la même ? Je ne veux pas dire que la vie soit du tout moins précieuse, que « les humbles choses, la lumière du jour » aient disparu. Au contraire, ces choses en sont plus intenses, plus lumineuses. A présent, nous savons ce que nous sommes. En un sens, cette connaissance est tragique : c'est comme si, tout en revivant, nous affrontions la mort. Mais cela « à travers » la vie : c'est le point important. Nous distinguons cette mort dans la vie, nous la devinons dans la fleur qui vient d'éclore. Nous chantons notre hymne à la beauté de la fleur, nous souhaitons de la rendre immortelle, parce que nous savons. Pensez-vous comme moi, ou autre chose — quoi ?

Mais, naturellement, ne vous figurez pas que cette connaissance revienne pour moi au « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ». Non. Je songe à « de vastes déserts d'éternité ». La différence entre vous et moi (peut-être que je fais erreur) c'est que je ne pourrais parler à personne, tout de go, de ces déserts : c'est mon secret. Je pourrais décrire un petit garçon mangeant des fraises, une femme qui peigne ses cheveux par un matin de vent ; c'est ma seule manière de faire allusion à ces déserts. Mais il faut absolument qu'ils se trouvent là. Sans cela, rien ne va. Les personnages ont beau avancer, reculer, faire toutes les cabrioles et les révérences possibles, sur les musiques les plus douces, moi, ils m'assomment. Virginia, *par exemple*.

Voici le soleil. Je vais me lever. J'ai froid aux genoux, mes pieds nagent entre les draps comme des poissons.

20 novembre.

Journée morne, ici, nuages déchiquetés, un vent misérable, froid, qui hésite à souffler. Je suis en plein dans mon humeur noire — et ce n'est pas la faute du temps, en somme. Dieu ! haïr comme cela. Aujourd'hui, j'y suis en plein. Vous ne savez pas ce que c'est que la haine, vous n'avez jamais haï personne — pas comme vous avez aimé — pas autant. Moi, j'en suis là. Aujourd'hui, ma mortelle, mortelle ennemie a eu raison de moi, je ne suis plus qu'une force aveugle de haine. La haine est la seconde passion. Elle a tous les effets opposés de l'amour ; elle vous remplit de mort et de corruption, elle vous donne le sentiment qu'on est affreux, avili, vieux, elle vous donne une envie folle de détruire. De même que l'amour est lumière, elle est obscurité. Oui, c'est comme cela que je hais — à la puissance un million. On a l'impression d'être sous l'effet d'une malédiction.

Quand L. M. s'en ira, je ne sais pas ce que je ferai. Je ne peux penser qu'à respirer, à rester étendue, immobile et respirer. Pensez à ce que vous éprouveriez si vous étiez tuberculeux et viviez avec un ennemi mortel. Voilà une chose dont je garderai rancune à Virginia jusqu'à la

fin de ses jours — qu'elle et Léonard aient vécu ensemble. Nous, nous ne pouvons pas, nous avons six mois à attendre, mais lorsqu'ils seront passés, non, je ne veux pas avoir L. M. dans les parages. Je préférerais me suicider. C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. En fait, je suis absolument décidée à me suicider si je ne parviens pas à la décrocher de moi. Ce serait ce qu'il y a de plus doux pour nous deux — j'entends vous et moi, bien entendu. Sans cela, nous n'aurons pas d'amour. Vous en viendriez peu à peu à penser que j'étais au début méchante et ensuite folle. Vous auriez bien raison. C'est ce que je suis avec elle — folle, absolument folle, comme l'était Lawrence, mais encore pis. Aujourd'hui, je m'appuyais sur le portail, je rêvais qu'elle était morte d'une syncope, je me suis entendue m'écrier tout haut :« Oh ! quel paradis cela serait ! »

Je devrais peut-être ne pas vous envoyer cette lettre. Mais si. Je désire que vous soyez au courant, afin que, lorsque viendra le moment qu'elle s'en aille, vous vous rappeliez. Ce qu'il y a de pis dans la haine, c'est qu'elle ne s'épuise pas d'elle-même, on n'en voit jamais le fond, et, dans le cas présent, elle n'est pas même partagée. Si bien qu'on se heurte à quelque chose qui vous dit : « Frappe-moi, déteste-moi, — aie des sentiments violents à mon égard — que ce soit dans un sens ou dans l'autre, cela n'a pas d'importance, du moment que j'excite ta sensibilité. » L'homme qui tue par pure haine est dans son droit ; il est en état de légitime défense. Ce qu'il y a de pire, c'est que je ne peux pas écrire un livre tant que je vis avec elle — voilà deux mois que j'essaye, cela ne va pas, cela ne sert à rien.

A vous (cachée au plus profond d'un nuage noir).

Votre femme,

Wig.

Vendredi matin, 8 h. 30, après déjeuner.
(21 novembre 1919).

Mon bien cher,

Très heureusement, L. M. et moi, nous avons eu une scène hier à l'heure du thé, de sorte qu'ensuite la pression terrible de nos sentiments s'est un peu relâchée. Je ne vous en parle pas davantage. Cela a complètement gâté la journée d'hier, et j'étais tellement fatiguée, après, que j'aurais dormi des jours et des nuits d'affilée.

Voici votre lettre d'Oare, où vous me décrivez la maison des Waterlow. Ils ont de la chance, pas vrai ? Est-ce que nous aurons vraiment une maison comme cela ? Il n'est pas trop tard ? Nous ne nous créons pas des songes, des songes qui nous tiennent lieu de trésor ? Tout n'est pas fichu ? Par moments, je suis submergée par le sentiment que c'en est fait, nous nous sommes vus pour la dernière fois (imaginez ça !)

(non, ne l'imaginez pas). Un beau jour, ces lettres seront publiées et les lecteurs y démêleront un je ne sais quoi, dans leur étrange finalité, qui « aurait dû nous avertir ». Ce sentiment, je l'ai tout à fait parallèlement à l'autre, à l'espérance. Ce sont deux routes, je ne puis me décider pour aucune des deux, je me trouve tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre. Même lorsque vous me parlez de la table, je pense : « C'est absolument parfait », et en même temps : « Est-ce qu'il la vendra ? Mais non, bien sûr, il aura toujours besoin d'une table. » Tout cela, je l'ai déjà dit, pas vrai ? Je me retourne et répète en moi-même ces pensées, tant de fois que je ne me rappelle plus ce que j'ai écrit.

Une fois éboulées les fortifications qui vous séparent de la mort, il n'y a plus rien à faire pour les reconstruire. Il n'est besoin que d'une petite poussée, un faux pas, un moment d'inattention, et vous passez par-dessus bord. Maman, c'est vrai, a vécu dans cette situation des années durant. Mais elle était environnée de défenses, elle avait son mari, ses enfants, sa maison, ses amis, des présences physiques, des êtres précieux à chérir — moi, je ne possède rien de tout cela. J'ai mon travail, en tout et pour tout. Cela vous suffirait, peut-être, à vous, à l'intelligence déliée, capable de se détacher. Mais moi, mon Dieu ! je suis enracinée dans la vie. Quand même il m'arrive de la détester, je ne peux pas la repousser, j'en proviens, je m'en nourris. Que la femme est égoïste !

A présent, mon amour, à supposer que par miracle cette félicité nous advienne... J'ai fait une fois un séjour chez les W..., je ne sais plus où c'était. Dans les environs de Marlboro' : la campagne était belle. Il y avait des clairières, dans la forêt, une forêt admirable. Ils m'ont emmenée faire une promenade beaucoup trop longue, cela je me le rappelle. Je me revois, debout au bord d'un champ à l'odeur trop forte, je les apercevais très loin, en avant, je leur faisais de grands signes joyeux quand ils se retournaient...

Mais le paysage n'a pas une telle importance, pas vrai ? Du moment qu'on est à la campagne et qu'on peut cultiver des plantes. (Oh ! que cela arrive !) La question d'argent, par exemple, est vraiment terrible. Le mobilier, nous pouvons toujours le constituer Eric-ou-petit-à-petit[1] mais je croirais qu'une cuisinière à anthracite coûte bien trente livres, sinon plus, sans compter les modifications éventuelles, on sait à quoi on peut être entraîné. Nous pourrions y arriver, je trouve, en payant à crédit. Nous exagérons dans le sens des payements comptant. Les autres gens n'ont jamais leurs sous dans une sacoche. Nous devrions d'abord trouver la maison, la prendre, et réfléchir ensuite. Voilà mon avis. La maison (comme le Juif) d'abord (je n'ai jamais compris ce texte).

1. Allusion à « Eric-ou-petit-à-petit », célèbre roman pour enfants du Révérend Farrar.

Oh ! quand vous dites qu'il nous faudra faire venir un maçon, j'aperçois brusquement, dans la pénombre, un vestibule, un escalier couvert de copeaux, un homme armé d'une règle et d'un crayon plat, qui prend des mesures pour faire un placard. J'entends le grincement de la scie, le morceau de bois scié crie et dégringole (c'est un bruit tellement définitif). J'entends un rabot ; la porte de derrière est ouverte, et l'odeur du jardin à l'abandon flotte dans l'air — si différente de l'odeur d'un jardin entretenu. Je pose la main sur votre manche, je me repose un moment contre vous, vous dites : « Tu es d'accord ? » et je fais oui de la tête...

Mais ces rêveries me sont si chères qu'elles paraissent supra-terrestres, une vision de paradis. Comment pourraient-elles devenir réelles ? La réalité, c'est ce que j'ai devant moi, le lit, les médicaments, le verre gradué avec les indications en cuillerées à bouche et à café, les comprimés de guaïacol, le balimanate de zinc. Allons, dites-moi ce que je dois faire pour retrouver la foi. C'est toujours moi qui semblais en avoir une espèce de surplus ; vous n'aimiez pas cela, en moi, cela paraissait vous priver de beaucoup de vos émotions les plus subtiles. Vous me donniez à penser que c'était quelque chose de si grossier, cette foi inébranlable.

Prenez tout cela avec calme ; ce n'est que... quoi, au juste ? Disons qu'il convient d'ajouter à mon mal une nuance de mélancolie, et rappelez-vous que je vous adorerai jusqu'à mon dernier jour.

Wig.

29 novembre.

La nuit dernière, je ne parvenais pas à m'endormir. Lorsque je fermais les yeux, des jardins flottaient devant moi, des jardins invraisemblables, tropicaux, avec des palais qu'on apercevait dans les trouées de verdure luxuriante. Des arbres défilaient, que je n'ai jamais ni vus ni imaginés, des arbres comme des plumes, des arbres d'argent, d'autres tout blancs, aux immenses feuilles transparentes. Mon cœur palpitait légèrement, j'éprouvais à peine la nécessité de respirer. On aurait dit une vision procurée par un stupéfiant quelconque. Je ne pouvais y mettre un terme, pourtant cela me faisait peur, mais c'était trop beau pour qu'on l'interrompe. On est presque dans un état de coma, c'est tout à fait étrange. Il m'est arrivé souvent d'approcher de cette expérience, mais jamais comme cette nuit. Peut-être que si l'on s'abandonne de plus en plus, on pourrait finir par être capable d'aller dans cette vision... Oh ! je n'en sais rien, mais c'était bien une vision, pas un souvenir. Aujourd'hui, je vais à San Remo pour essayer de vous trouver des soucoupes pour le thé. Ces deux sujets ne s'accordent pas du tout.

Au revoir pour le moment, mon chéri.

Wig.

(TRADUCTION ANNE MARCEL)

LA PRÉPARATION DE L'ENTENTE CORDIALE

par J. Paul-Boncour

On célèbre le cinquantenaire de l'Entente Cordiale. On a raison. Mais il convient de remonter quelques années en arrière pour commémorer ceux à qui nous la devons.

Réalisée en 1904, l'Entente Cordiale était décidée dès 1902. Elle était préparée depuis juillet 1899. C'était au tout lendemain de Fachoda, qui avait mis l'Angleterre et la France à deux doigts de la guerre.

Pour avoir la clairvoyance et l'audace de renverser ainsi une politique de malentendus, pour ne pas dire plus, qui, depuis si longtemps nous opposait à l'Angleterre, à l'heure même où la tension avait atteint son point le plus aigu, il fallut que, par bonheur, les événements de la politique intérieure amenassent au pouvoir un homme, qui restera parmi les plus grands de cette IIIe République, que ceux de la IVe ne parviennent pas à nous faire oublier.

Installé Place Beauvau et à la Présidence du Conseil pour sauver la République des dangers que lui faisaient courir les développements de l'Affaire Dreyfus, Waldeck-Rousseau, fidèle aux enseignements de son maître Gambetta, ne se laissa pas absorber par les soucis, pourtant fort graves, de la politique intérieure. Chef du gouvernement dans toute la force du terme, à une époque où on ne connaissait pas les divergences entre membres d'une même équipe, il exerçait une autorité courtoise mais ferme sur tous ses ministres. La politique extérieure réclamait tous ses soins. Il les lui donna. Il avait mis au Quai d'Orsay un petit homme, petit par la taille, si petit que la légende veut qu'il ait fait rogner les pieds du bureau de Vergennes pour pouvoir y travailler, mais grand commis, silencieux, laborieux et tenace. Delcassé fut pour Waldeck-Rousseau un collaborateur incomparable, en attendant de poursuivre la tâche commencée par celui-ci sous des gouvernements successifs, jus-

Ci-dessus : Waldeck-Rousseau (Photo Viollet).

qu'au jour où, première de nos capitulations, il fut sacrifié au chantage de l'Allemagne. On lui attribue communément le mérite d'avoir conclu deux des alliances qui nous ont étayés en 1914 : l'anglaise et l'italienne.

Certes, Delcassé y mit sa marque et son nom. On ne saurait exagérer l'avantage que nous valut sa quasi-permanence au Quai. Mais j'ai été témoin à quel point le premier mérite en revient à Waldeck-Rousseau. C'est lui qui en a eu l'initiative. C'est lui qui en a assumé la direction. Je craindrais que ma collaboration intime et mon attachement à sa mémoire ne m'inclinassent à exagérer son rôle, si les *Mémoires* de M. Caillaux, par ce qu'ils rapportent des délibérations du Conseil des Ministres et des confidences de Waldeck-Rousseau, n'étaient venus corroborer pleinement mes souvenirs.

Waldeck-Rousseau arrivait au pouvoir au lendemain de Fachoda. Il faut avoir vécu ces moments pour savoir combien ils furent pathétiques. La crise avait été violente. On s'en était tiré en capitulant. Mais la blessure saignait. Elle était entretenue par les passions qu'avait déchaînées la fièvre nationaliste consécutive à l'affaire Dreyfus.

Waldeck-Rousseau ne perdit pas un jour pour travailler à la détente, puis à l'entente. Comme tout homme d'État français digne de ce nom, il était persuadé que dans ce pays voisin de l'Allemagne, et toujours plus ou moins menacé par elle, il n'était pas d'autre politique. Non pas qu'il fût adversaire d'un rapprochement avec l'Allemagne. Ce n'est qu'après lui, quand il n'était plus là pour maintenir cette vue anticipée qu'il avait de l'organisation de l'Europe, et corriger l'inclination assez marquée du Quai d'Orsay à trop subir les exigences de nos alliés, que l'entente avec l'Angleterre put apparaître comme dirigée contre l'Allemagne.

Le Kaiser ne s'y trompait pas. Au moment de la guerre du Transvaal, il avait fait transmettre à Waldeck-Rousseau des suggestions déplaisantes pour l'Angleterre qui, bien entendu, avaient été rejetées, mais dont il essaya ensuite d'attribuer l'initiative à la France.

Mais ce fut surtout la rencontre en Norvège, qui témoigna de son désir de rapprochement. Après ses trois ans de ministère, pour se reposer dans une de ces navigations qu'il aimait, Waldeck-Rousseau fit une croisière en Norvège sur le yacht de Gaston Menier, avec qui j'avais alors des relations de famille et de qui je tiens ces détails. Guillaume II, qui s'y trouvait aussi, poursuivit Waldeck-Rousseau de fjord en fjord jusqu'à ce que les hasards apparents de la navigation eussent mis côte à côté dans un petit port de Norvège l'*Ariane*, le yacht de Gaston Menier, et le *Hohenzollern*, le yacht impérial. La simple politesse exigeait que Gaston Menier et ses hôtes allassent poser leurs cartes. Le Kaiser répliqua par une invitation à dîner, où il déploya toutes ses facultés de séduction. Mais l'entrevue ne donna rien, Waldeck-Rousseau ayant jugé son interlocuteur « suffisant et insuffisant », ainsi qu'il me le confia au

retour. Il ajouta même : « C'est un X... couronné. » Et il citait le nom d'un homme politique, alors en pleine vogue, parfait galant homme d'ailleurs, mais qu'il jugeait superficiel et léger.

Et puis, il estimait que toute entente avec l'Allemagne serait duperie ou danger, si la France n'y apparaissait pas en accord avec l'Angleterre.

Et c'est à cet accord qu'il n'avait cessé de travailler, dominant les passions, ne négligeant rien pour y parvenir, tempérant parfois les impatiences de son ministre des Affaires étrangères.

Il est même amusant de se rappeler que son souci de ne rien laisser de côté lui fit manquer à la règle, qu'il s'était imposée, de ne rien connaître, ou de connaître peu de chose, des attaques de presse. En collaborateurs zélés nous lui préparions soigneusement chaque jour des extraits de presse bien présentés, bien classés, que nous lui laissions le soir sur son bureau. Chaque matin nous les retrouvions intacts. Il ne les avait même pas regardés.

Mais pour l'Angleterre, il n'en allait pas de même. Il était extrêmement attentif aux attaques qu'on prodiguait d'un certain côté à la « perfide Albion ! » Je me souviens de ses colères contre une page du *Rire*, où le bon Léandre que je fréquentais à Montmartre avec une bande d'amis, s'était laissé aller à tracer de la reine Victoria une caricature attentatoire à la triple majesté de la femme, de l'âge et de la couronne.

Il fit même au but qu'il poursuivait le plus dur des sacrifices. Un jour, de la fenêtre de mon bureau qui donnait sur la cour intérieure du ministère, je vis un vieillard à barbe carrée, vêtu d'une longue redingote presque ecclésiastique, et coiffé du chapeau haut-de-forme, sous lequel s'étaient popularisés ses traits. Il ne resta que quelques minutes et revint, un peu plus cassé, un peu plus triste, pour continuer son dur pèlerinage, qui rappelait celui de M. Thiers en 1871.

Au déjeuner, Waldeck-Rousseau nous dit quelle peine il avait eue à ne pas accueillir la visite du président Krüger, afin de n'éveiller aucune susceptibilité, de ne créer aucun malentendu qui pussent gêner la grande œuvre qu'il avait commencée.

Tout lui était bon pour réussir, et garder un contact personnel et étroit avec l'ambassadeur d'Angleterre. Tout, même leur goût commun pour les beaux chiens. Waldeck-Rousseau en avait un, qu'il aimait beaucoup, c'était un chow, à une époque où la mode, qui en est déjà passée, n'en était pas encore venue en France. L'ambassadeur d'Angleterre en avait un autre. Un jour où j'entrais dans le cabinet de Waldeck pour lui porter une signature et où l'ambassadeur était là, je fus tout surpris d'entendre les deux interlocuteurs parler, non pas des graves problèmes de la politique extérieure, mais des soins à donner à ces bêtes de race, mais assez fragiles. Waldeck s'entendait d'ailleurs d'autant mieux avec son voisin de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, qu'il avait dans son comportement des traits assez britanniques et qu'expliquaient peut-être

des origines lointaines et son nom, qui évoque le pays de Galles : sa réserve, sa froideur, et jusqu'à l'habitude de ces week-ends, dont le nom ni la coutume n'existaient alors, mais qu'il pratiquait, allant les passer chez des amis dans le beau château de Pontchartrain, où des vignes-vierges rougies par l'automne et un marbre au cœur percé d'une flèche évoquaient le souvenir de Louise de La Vallière pour qui il fut bâti.

Mais tout cela, toutes ces gentillesses, tout cet effort constant, ne l'empêchait pas d'être prêt à toute éventualité.

On avait capitulé à Fachoda. L'affaire était arrangée. Mais, je le répète, les passions étaient déchaînées, tout restait possible. Comme il voyait tout par lui-même et supervisait ses ministres, dans le moment même où il entreprenait ce rapprochement difficile, durant le mois de juillet 1899, chaque fois que j'entrais dans son bureau, je voyais sur sa table, bien rangée comme à son habitude, un gros dossier. C'était celui de la mobilisation et de nos défenses contre l'Angleterre !

Rétrospectivement — c'est si loin ! — je puis révéler qu'il avait été désagréablement impressionné en constatant que, à l'heure même où nous nous étions laissé entraîner dans une politique, qui pouvait, elle, nous entraîner dans la guerre, rien n'était prêt.

Cela, je ne l'ai pas dit aux Anglais, à Eden, à sir John Simon, à lord Halifax, dans les amicales conversations de nos longs séjours à Genève. Mais je leur ai conté, sans aucune gêne, les précautions militaires prises par Waldeck au moment même où il faisait tout pour nouer l'Entente Cordiale. Je dois dire que leur « fair play » ne s'en offusqua pas.

Comment en eût-il été autrement ? L'exemple leur venait de haut. Au moment où l'Entente Cordiale venait de se conclure, Waldeck-Rousseau disant à Édouard VII sa joie de cette union de nos deux pays, le roi, tirant sur son cigare semblable à celui de M. Churchill, lui répondit : « Well, gardez tout de même une bonne flotte. »

Eh ! oui, on comprenait alors, et Waldeck-Rousseau avait compris, comme le roi Édouard le comprenait, que les alliances ne se font pas à coups d'effusions sentimentales, et qu'on ne traite jamais aussi bien qu'entre gens également forts, capables d'apporter au but poursuivi en commun une contribution à peu près semblable.

Quelle leçon pour nos négociateurs d'aujourd'hui !

Oui, des deux côtés, ce fut là de l'ouvrage « bien faite ». Et pour apprécier, comme il convient, pour commémorer avec justice cet instrument diplomatique essentiel, qui gouverne nos relations depuis cinquante ans, il faut se rappeler d'où on est parti, quelles difficultés il a fallu surmonter, et à quels hommes nous le devons.

J. PAUL-BONCOUR,
ancien Président du Conseil.

DES ACCOMMODEMENTS AVEC LE CIEL

par Béatrix Beck

Anna invita France à venir fêter la Saint Nicolas chez elle. En rentrant du bureau, je montai chercher ma fille : elle était couchée, livide, les yeux fermés. Sur la table, un évêque de chocolat présidait un goûter intouché. Anna semblait le calme incarné.

— Elle a 39° 8, dit-elle. Il faudrait que tu ailles chercher le médecin.

Elle me donna une adresse. Je dévalai l'escalier, aveuglée par les larmes : la poliomyélite sévissait.

Malgré mes supplications, le médecin n'accepta de venir que dans la soirée. Je retournai chez Anna en courant. France sommeillait toujours. Je me tapis dans la cuisine, mordant un mouchoir pour étouffer mes sanglots. Anna allait et venait sereinement, sans paraître me voir.

Le médecin diagnostiqua une bronchite. Quand il déclara France transportable, quelques jours plus tard, je l'enroulai dans une couverture et la pris dans mes bras pour la descendre jusqu'au taxi qui attendait devant la porte.

Résumé des précédents chapitres. — Barny (l'héroïne de Léon Morin, prêtre*) s'installe en Belgique après la libération chez sa demi-sœur Anna. Sa fille, France, l'accompagne. L'argent manque à tout le monde, surtout à Barny. Elle trouve du travail dans une fabrique de poudres alimentaires, puis dans un bureau où elle tient des fiches. Cela lui permet de louer une chambre meublée où elle retrouve le soir sa fille. Elle ne cesse pas, d'ailleurs, de voir Anna, mais les rapports avec elle sont difficiles. Anna est une « fanatique » et une sourde inimitié existe entre les deux sœurs.*

La première fois que nous nous revîmes seule à seule, Anna me dit :

— C'est par méchanceté que tu as porté ta fille. Elle pouvait marcher, mais c'était une façon de me reprocher de ne pas la porter moi-même, de ne pas faire assez attention à sa maladie. C'est exactement une attitude qu'aurait eue ta mère.

Je protestai contre une si injuste absurdité, puis lui demandai comment elle avait pu me laisser tant souffrir, avant l'arrivée du médecin, sans m'accorder un geste de sympathie, un mot rassurant.

— Je savais que ce n'était pas la poliomyélite, dit-elle.

— Pourquoi ne me le disais-tu pas ?

— Tu ne m'aurais pas crue.

Cette froideur me rappela un souvenir d'enfance. Je partageais chez grand-père la chambre d'Anna. J'étais sans cesse tenaillée par une faim sauvage, que rien ne pouvait apaiser.

— C'est peut-être mon ulcère de l'estomac qui s'est rouvert ? dis-je un soir à ma sœur, avec angoisse.

— Oui, peut-être, répondit-elle d'un ton léger. Et elle parla d'autre chose.

— Je n'ai pas de défauts, affirmait Anna.

— Tu es très coléreuse.

— Mes colères sont belles.

***

Ma sœur Anna considérait les dogmes irrecevables pour elle, mais indispensables pour les autres, les gens frustes incapables d'accéder directement au divin. La haute opinion qu'elle avait d'elle-même dans le domaine moral et spirituel s'accompagnait, sans en être amoindrie, d'une humilité exaspérée pour son manque d'aptitude à la vie courante. Elle faisait des fautes d'orthographe, ne pouvait suivre une conversation à plusieurs, ne savait pas remplir sa feuille d'imposition, croyait que la Suisse était un royaume et répétait :

— Je suis tarée, tu vois bien que je suis tarée.

Anna détestait ses incapacités comme ses vieux vêtements : elles ne faisaient pas partie de son être.

Le froid, la chaleur, le bruit, le manque de solitude la torturaient.

— Je n'étais pas faite pour vivre sur la terre, dit-elle en pleurant.

Je posai ma tête sur l'épaule de cette étrange sœur, si blessante et si blessée, glaciale et attendrissante.

Elle humiliait ses interlocuteurs comme à plaisir. Devant moi, elle conseilla à son ex-mari :

— Tu devrais donner de l'argent à tes parents. Tu déjeunes chez eux chaque semaine, tu es dans l'aisance et eux dans la misère. Tu leur donneras un peu, n'est-ce pas ?

Antoine pâlit et inclina la tête en signe d'acquiescement.

Anna vint me chercher au bureau et, devant Claire Chantavoine, me reprocha à voix très haute de manger trop de pain, ce qui était mauvais pour ma santé et contraire à la vertu de frugalité que j'aurais dû pratiquer, étant chrétienne. Claire se tordait. Dans la rue, je dis à ma sœur :

— Tu as vu comme tu faisais rire cette jeune fille à nos dépens ?

— Oui, j'ai remarqué, répondit-elle avec un sourire et une voix suaves.

Anna, parfois si rustre, était capable d'extrême délicatesse. Quand elle allait visiter une exposition, elle s'encombrait à dessein de plusieurs paquets, pour augmenter un peu les profits de la préposée au vestiaire. Des camarades s'étaient moqués d'un paysan, feignant de le photographier, le faisant poser, et promettant de lui envoyer la photo. Anna, bouleversée, leur fit de terribles reproches et écrivit au paysan, s'excusant que la photo fût ratée.

Elle surprit une de ses élèves passant à une autre un billet ordurier. « Pourtant, tu vois bien que ton âme est belle, puisque tu as fait cela », dit Anna en lui montrant, sur sa feuille, le parfait dessin d'une branche d'aubépine qu'elle venait d'achever. Mais il arrivait que l'indignation et l'énervement l'emportassent chez Anna sur la paix qui était sa vraie nature. Enfreignant le règlement et risquant de perdre son gagne-pain, elle frappa de son équerre la main d'une élève qui trichait. Elle en mettait d'autres à la porte, puis, craignant qu'elles ne prissent froid, les faisait rentrer un instant plus tard. Je me demandais si les enfants l'aimaient.

Quand Anna et Godelive étaient petites et qu'elles arrivaient à l'école affamées, sans manteaux et meurtries par les poings maternels, tout le monde s'apitoyait sur Godelive, victime modèle, qui se laissait arracher une confidence entre deux sanglots étouffés. Anna, droite, les yeux secs, la bouche accusatrice, incarnait la Justice : on se détournait d'elle.

Anna n'était pas faite pour la pitié. Quand elle racontait avec furie la mort de son enfant, je sentais mon cœur se geler. Je n'aurais pas pu desserrer les dents, ni faire un seul mouvement vers cette *mater dolorosa* enragée. Un mur de glace s'élevait entre elle et moi. Ma sœur sentait mon éloignement et me dit :

— J'ai eu du mal à te pardonner l'abandon de Victor par Hilda.

Hilda était bonne à tout faire, Victor l'enfant qu'elle avait eu d'un Américain. Anna, comme beaucoup d'amis de ses maîtres, lui fit un cadeau important au moment de la naissance. Hilda, rayonnante, dorlota son fils pendant huit mois, au bout desquels elle le vendit à un couple stérile, qui avait fait passer une annonce dans le journal.

Après un premier sursaut de révolte, je me dis qu'en effet, je devais être coupable du crime de Hilda, puisque nous étions les sarments d'un même cep. Un malheur semblable créait entre la servante abandonnée et ma sœur une communion, une mystérieuse identité, tandis que par

mon absentéisme moral, je faisais un avec le séducteur de Hilda et avec celui d'Anna, j'adhérais à la société.

Non seulement Anna en voulait à certaines gens d'actes accomplis par d'autres, mais encore elle gardait rigueur des gentillesses imparfaites, ayant eu à en pâtir plus que de l'abstention. Lorsqu'elle avait une quinzaine d'années, ma mère lui envoya une robe rose incrustée de corail, une montre et un renard blanc. La mère d'Anna s'appropria montre et renard. Anna n'osait porter la robe cérémonieuse avec ses grosses galoches, les seules chaussures qu'elle eût. Elle finit cependant par s'y décider : on se moqua tant d'elle, dans la rue, qu'elle alla ôter, pour ne plus jamais la remettre, la robe de fête.

Ma mère proposa à Anna de venir à Paris, lui promettant de s'occuper d'elle. Quand Anna arriva, ma mère était partie à la campagne. Anna, portant son enfant d'un bras et des paquets de l'autre, s'assit sur un banc en face d'un agent, espérant qu'il lui viendrait en aide. Elle dormit à l'asile de nuit avec sa petite fille. Blandine fut couchée dans un berceau : on l'attendait, elle n'était pas le premier nouveau-né qu'accueillait le refuge des clochards.

Ma mère, rentrée de vacances, fit admettre Anna et Blandine dans une pouponnière. La petite fille était pâle, avec des yeux noirs. Ma mère lui acheta des chaussons trop grands qu'on mit de côté pour plus tard. Ma nièce mourut à six mois, par la faute des infirmières, pensait Anna — par suite de la maladie vénérienne de sa mère au moment de la conception, me disais-je. Les chaussons resteraient définitivement trop grands.

Ma mère rapporta de voyage des poteries, chacune spécialement choisie pour telle amie. En déballant, elle ne mit pas la main tout de suite sur celle destinée à Anna, en attrapa une autre au hasard et la lui tendit :

— Tiens, prends n'importe laquelle.

La cruche alla rejoindre, au grenier des rancœurs, une robe de jeune fille et des chaussons de bébé.

Avant ma délivrance, Anna me donna la layette de Blandine, pliée depuis seize ans et paraissant neuve. Ces vêtements faisaient penser à la Belle au Bois Dormant. France fut habillée des brassières et coiffée des béguins de sa cousine morte. Plus tard, je portai le petit trousseau au camp des réfugiés espagnols.

Mes cauchemars, pendant ma grossesse, me faisaient craindre de mettre au monde un enfant anormal. Alors que le livre de puériculture prémunissait les femmes enceintes contre toute émotion violente, je devais chaque nuit prendre mes jambes à mon cou, poursuivie par le cadavre de ma mère. Je confiai mes inquiétudes à Anna :

— Alors, il ne faudra pas le garder, il faudra le mettre à l'Assistance Publique, dit-elle sans hésitation. Tu n'as pas le droit de sacrifier ta vie à un être raté.

Ce conseil, digne d'un Zoulou qui eût étudié Nietzsche, me fit horreur. J'aimais déjà mon invisible enfant, absolument et sans conditions, qu'il fût réussi, ou monstrueux comme les songes entourant sa vie prénatale. Grâce à lui, je n'étais plus limitée par le « moi », ni arrêtée par la mort. Ma vie pourrait continuer dans sa descendance jusqu'à la continuation des temps. J'étais la cosse périssable d'une graine vivace, qui m'unissait au reste du monde et me faisait participer à la création.

***

Quelques jours avant la Noël, qui devait marquer mon terme, comme je rentrais à la maison par la côte couverte de neige, un rouge-gorge tomba sur mon ventre déformé et s'accrocha à la ceinture de mon manteau. Je ne doutai pas que ce rouge-gorge n'eût quelque chose à voir avec la vie et le salut de mon enfant. Je me jugeais aussi absurde que ma mère baisant une chenille pour que je réussisse au bachot et reconnaissant dans un chat l'âme de mon père. Mais cette folie n'était-elle pas plus clairvoyante que le bon sens ? Si tout est dans tout, comme le prétendent les Hindous, si tous les êtres participent d'une même âme, pourquoi n'y aurait-il pas de rapports entre une destinée et un astre ou un oiseau ? J'abritai entre mes deux paumes le petit cœur de feu et pressai le pas pour le rapporter dans notre chambre. J'arrachai une poignée de l'ouate destinée à notre enfant et lui en fis un nid. Je le mis près du poêle. Avec la cuiller à sel, je réussis à lui faire absorber une ou deux miettes de pain trempées dans du lait et quelques gouttelettes de vin tiédi.

Chaïm regardait mon protégé avec horreur et dit :

— Il va mourir.

— Mourir ! répétai-je d'une voix tremblante. Je saurai bien l'en empêcher.

Agenouillée devant la petite boule de plumes, je concentrai sur elle toute ma volonté : il en allait de la vie d'Olivier ou de France.

— Jette-le, ordonna Chaïm : il va mourir. Il est en train de crever.

Cet homme n'était pas au courant; il ne savait ce qu'il disait. Je pris le bec entre mes lèvres et soufflai doucement. Par la chaleur de mes mains, de mon cou, de ma gorge, j'essayai de ranimer le minuscule corps engourdi. L'indispensable s'accomplit : le petit ouvrit un œil sérieux, s'agita, étendit une aile.

— Il est sauvé, il est sauvé, criai-je à Chaïm.

— Les femmes... dit songeusement mon mari en me regardant comme s'il voulait élucider, à travers moi, l'énigme de mon espèce.

— Mon Dieu, priais-je avec ferveur, même si tu n'existes pas, donne à ton passereau la force de s'envoler.

L'oiseau dans la main, je marchai jusqu'à la fenêtre et l'ouvris. Il me semblait que pour un peu, je me serais moi-même envolée dans le ciel blanc.

— Pars, murmurai-je.

Il obéit, d'un vol un peu zigzaguant d'abord, et comme prêt à revenir, puis, sans hésitation, il disparut en flèche.

Du petit messager de mort, je m'étais fait un défenseur. Il convenait cependant de rester prudente : quand on me demandait comment s'appellerait le bébé, je répondais que nous n'avions pas encore choisi de nom.

Après la venue de France, ma terreur secrète (je gardais les apparences d'une créature raisonnable) fut qu'elle ne dépassât pas six mois, âge rendu périlleux par la mort de Blandine.

***

La pension que versaient à grand-père les conserves *la Brabançonne* n'était que viagère. Quand il mourut, tante Francine se trouva sans ressources. Elle entra comme gouvernante chez le notaire de la succession, avec l'espoir qu'il l'épouserait, qu'elle serait ainsi à l'abri du besoin et pourrait faire du bien aux pauvres. Le notaire prenait des jeunes filles sur ses genoux devant tante Francine et lui disait :

— Apportez-nous le café.

Il arrivait toujours à la messe après l'offertoire, expliquant que, du moment qu'il assistait à l'élévation, il était en règle. Tante Francine le suppliait de ne plus mettre de cintres au porte-manteaux du vestibule, ni de napperons sur les radiateurs, ce qui ne se fait que dans la basse classe.

Elle promena quelque temps un bébé juif dont les parents se cachaient. Mais sa sœur Emma lui défendit de continuer à courir un tel danger. Francine ne put faire autrement que d'obéir à son aînée.

— Les inciviques, disait-elle, ont été bien vilains. Ils n'ont pas vu que les Boches étaient perdus, ils n'ont pas voulu comprendre d'où soufflait le vent. Ce sont de très laides gens, aussi, maintenant, c'est joliment bien fait, ils ont tous été envoyés *ad patres* ou bien en prison.

Ma tante devint ensuite nurse d'une arriérée de dix-huit ans à qui elle réussit à apprendre *Au clair de la lune*, gouvernante des cinq enfants d'un brasseur, puis elle se retira à la campagne pour élever des poules. Un dimanche, Anna, France et moi, nous allâmes lui rendre visite. Toujours jolie, avec un charme de jouvencelle à peine momifiée, tante Francine était vêtue d'une robe seyante qu'elle s'était taillée dans un vieux drap de lit. Les gens du pays disaient :

— Por mi, c'esst eune entretenue.

Elle leur expliquait :

— Le bon Dieu ne m'a pas faite trop maladroite : je m'habille moi-même.

Elle couvrit de baisers France qu'elle voyait pour la première fois. Anna, souriante et d'une voix implacablement douce, demanda :

— Pourquoi as-tu refusé de m'accorder un rendez-vous pendant la guerre, alors que je t'avais écrit que je pouvais te donner des nouvelles de Barny et de France ?

Francine fondit en larmes et hoqueta :

— C'est à cause de papa. Ça m'a fait tellement de peine, ce que tu m'as écrit au moment de sa mort.

— C'est fini, c'est tout, dit Anna pour calmer Francine, qui se rasséréna presque instantanément, sourit à ma sœur, m'entraîna dans la cour sous prétexte de l'aider à transporter de l'eau et, devant la pompe, me dit avec indignation :

— Tu ne sais pas ce qu'Anna m'a écrit au moment de la mort de papa ?

— Non.

— Elle ne m'a rien écrit du tout. Rien. Zéro. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Ni toi, ni tante Emma n'avez jugé nécessaire d'informer Anna de la mort de son grand-père. Elle l'a apprise par le plus grand des hasards, parce qu'elle a rencontré Hortense dans la rue.

— Étant donné la façon dont Anna a toujours parlé de pauvre petit papa, tu comprends qu'on ait autre chose à faire que de l'avertir, quand on est absorbé par son chagrin et les formalités.

— Comment Anna parlait-elle de grand-père ?

— Tu sais bien, elle disait Norbert Heulls. Norbert Heulls, je te demande un peu.

— Tu aurais voulu qu'elle appelle grand-père, grand-père ?

— Ah ! non, par exemple !

— Alors, comment ?

— Monsieur Heulls. Monsieur Heulls.

— Ma propre sœur, parlant de notre grand-père commun, aurait dit : Monsieur Heulls ? Je ne l'aurais pas supporté.

— Anna est ta sœur parce que tu le veux bien, Barny. Elle n'est tout de même pas de la famille : ce serait trop commode, il n'y aurait plus rien de sacré.

— Pour toi, la paperasse est plus sacrée que le sang ?

— Je ne veux pas discuter avec toi, Barny. Je suis trop heureuse de vous retrouver, toi et la petite souris. Mais quand tu parles de sang, permets-moi de te rappeler, avec tout le respect que je vous dois, mamselle, ce que répétait pauvre petit papa, qui était tout de même plus intelligent que toi et moi : tous les autres enfants de la maman d'Anna ressemblaient autant à ton pauvre papa que Anna. Voilà. Alors, il est tout de même permis de douter. A mon humble avis, si Anna nous était quelque chose, elle aurait un peu plus d'éducation, elle n'aurait pas envoyé au moment de notre gros chagrin une lettre sans un mot de condoléances.

Nous, on n'a pas été élevés comme ça. Et maintenant, *dixi*, comme disait mon pauvre petit papa.

Quelqu'un de certain qu'Anna fût la fille de Gaétan était le mari de sa mère, car celle-ci n'avait pas hésité à le mettre au courant. D'ailleurs, les membres de notre famille se soupçonnaient tous mutuellement de bâtardise. De tante Francine elle-même, légitimée par mariage subséquent, on chuchotait qu'elle n'était pas une Heulls, à cause de la vie légère de sa mère, cabaretière prussienne, à l'époque de sa conception.

Nous nous attablâmes devant des boules de Berlin, que depuis la guerre on appelait boules de Bruxelles. Anna, si frugale chez elle, dévorait et exhortait France et moi à en faire autant, habitude qui lui restait de son enfance sous-alimentée. Chez Antoine Sharma Kâli, des premières années également misérables avaient produit un résultat inverse : invité à un repas, il ne touchait pour ainsi dire à rien et, rentré chez lui, devait se restaurer.

***

Francine nous laissa sa chambre à coucher rose bonbon, en nous montrant la poire où il faudrait appuyer à trois heures du matin pour éclairer le pondoir. Un crucifix d'ivoire et une image de Notre-Dame-des-Champs dominaient la table de toilette, garnie de fards bon marché. Un vide-poches incrusté de coquillages contenait un chapelet de nacre cassé, des boutons élégants de robes qui n'existaient plus, un flacon de parfum vide, un scapulaire de sainte Thérèse de Lisieux, un bigoudi, des médailles de l'Ange Gardien, du Sacré-Cœur, de saint Wandrille, du Pape, de sainte Julienne du Mont-Cornillon et la médaille miraculeuse de l'Immaculée Conception, un sou percé, un de ces petits Jésus de porcelaine qui servent de fèves dans les galettes des rois et une main de Fatma.

On enfonçait dans le lit de plumes.

Dans le car qui nous remmenait en ville, Anna dit :

— Dès qu'on met Francine en face de la vérité, elle se cache derrière un flot de larmes comme la seiche derrière son encre.

France retourna passer les vacances de Noël chez sa grand-tante. Je reçus une lettre de Francine me suppliant de lui laisser ma fille : elle était malheureuse aux Propylées, elle irait à l'école du village, aurait du bon air, de l'espace, des œufs tout frais. Un post-scriptum de France me causa une peine aiguë : *Maman, fais mon bonheur*. Je le fis. La vieille fille et l'enfant dansèrent de joie. France m'écrivit des lettres enthousiastes : tante Francine lui mijotait de bons petits plats. Elles étaient allées à l'église, où elles avaient gagné dix-sept ans et trois cents jours d'indulgences.

Je rêvai de ma fille : étendue sur son lit de mort entre des cierges allumés, elle souriait.

Francine tenait le ménage du curé et du vicaire. Elle allait chaque jour au presbytère avec France ; toutes deux déjeunaient à la cuisine

des tartines qu'elles avaient apportées. Francine faisait aux deux prêtres des repas succulents :

— Ce sont des beignets, mademoiselle ?

— Non, monsieur le curé, ce ne sont pas des beignets.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Des pets-de-nonne, monsieur le curé.

— Ah ! vraiment...

— Au Sacré-Cœur, nous les appelions zéphyrs monastiques.

Le curé se plaignait à Francine que le vicaire fût si mortifié, se privant de tout à tel point que lui, curé, n'osait plus manger.

— Sa place serait plutôt dans un monastère, suggéra Francine.

— Oh oui ! approuva le curé.

Il était tellement content des services de ma tante qu'il aurait voulu la garder toujours :

— Vous pourriez vous installer ici avec vos poules, lui dit-il.

Francine répondit qu'elle venait provisoirement chez lui pour le Bon Dieu, mais qu'elle devait à sa famille et à la mémoire de son cher papa de tenir son rang. Monsieur le curé lui paya ses heures de travail. Sur-le-champ, ma tante reversa la somme au vicaire :

— Pour vos pauvres, monsieur l'abbé.

Le jeune homme sembla plus désapprobateur qu'édifié. Au lieu des félicitations qui s'imposaient, il demanda sèchement :

— Est-ce que vous le pouvez ?

Francine, dont les chaussures prenaient l'eau et qui n'avait pas de quoi payer un ressemelage, répondit avec indignation qu'elle n'en était pas encore à faire des ménages pour gagner sa vie.

— Quel manque d'éducation ! me dit-elle. C'est tellement paysan. Il ne voit pas à qui il a affaire. Pauvre petit papa qui était si distingué, à Cleppeval on le prenait pour le baron Dellevaux tellement il lui ressemblait. Quand on s'est installés, les gens disaient : Bonjour, monsieur le baron. Il n'était pas grand, mon cher petit papa, mais c'était un vrai monsieur.

Je pris froid. Anna vint me soigner, m'apportant des autoplasmes et des volumes dépareillés des *Mémoires* de Casanova, achetés au marché. La fièvre me fit perdre tout contrôle de moi-même et je dis en pleurant à ma sœur :

— J'ai tellement de chagrin de ne plus t'aimer.

— Cela ne fait rien, dit Anna avec un sourire de reine des astres, en écartant mes cheveux de mon front moite.

Elle alla voir Francine et France. La nuit, l'enfant, couchée dans le lit de sa grand-tante, lui murmurait :

— Je t'aime. Je t'aime.

Sur le pas de la porte, elle poussa Anna du haut des trois marches de pierre pour la faire repartir plus vite.

Quelques jours plus tard, France rêva qu'Anna était morte. Elle con-

tinuait à avoir un corps et à se comporter comme de son vivant. Elle expliquait :

— Cela me sera bien plus commode de venir vous voir, maintenant que je ne suis plus obligée de prendre le train.

***

Au bureau, on souhaitait mon départ sans se décider à me renvoyer. Il aurait fallu une sténo-dactylo et les crédits étaient insuffisants pour payer deux employées. Frustrant Anna qui ne souleva pas d'objections, je vendis aux enchères des lettres intimes de gens connus, adressées à mon père, et je me trouvai soudain en possession d'une somme, dirons-nous, respectable ? Folle de joie, je quittai le bureau et écrivis à Francine, proposant de prendre pension chez elle. J'étais certaine que la perspective de me recevoir enthousiasmerait ma fille et ma tante. Celle-ci ne me répondit pas. Anna alla la voir. Francine lui dit qu'elle m'accueillerait de grand cœur, à condition que je ne cherche pas à diriger l'éducation de France. Je pourrais donner mon avis, mais sans chercher à l'imposer. Anna me conseilla d'accepter, car, me dit-elle, non sans raison, mais avec une certaine satisfaction, « tu n'es pas très douée pour élever ta fille ».

Avant de quitter la ville, je demandai à ma sœur :

— Quand pourrai-je te porter ce qui me reste de charbon ?

— Maintenant, si tu veux, dit-elle. Tu n'as pas besoin que je t'aide, n'est-ce pas ? J'ai mon ménage à finir.

Deux fois je fis le trajet entre ma chambre et l'atelier de ma sœur — une centaine de mètres — avec un sac de cinquante kilos sur le dos. A chaque pas, je croyais tomber d'épuisement. Anna, paysanne du Danube, attendait des autres une franchise égale à la sienne et prenait toujours tout le monde au mot.

La première matinée de ma vie chez Francine, je lui demandai :

— En quoi puis-je t'aider ?

— Je vais te montrer, répondit-elle d'une voix vibrante d'énervement, pour que tu n'aies plus jamais à me demander : « En quoi puis-je t'aider ? »

Elle souffrait horriblement de n'être plus seule avec sa poupée, comme elle l'appelait. Je commençai à essuyer la vaisselle, elle m'interrompit :

— Laisse. Ici, c'est le bon Dieu qui fait ça.

Chez Francine, le Tout-Puissant prenait rang d'appareil ménager. Il participait à toutes ses activités, d'une manière dégradée :

— L'ordre mène à Dieu, disait-elle en rangeant le dessus de la commode.

Les tiroirs conservaient un inextricable fouillis.

Je voulus lever les stores pour laisser pénétrer le soleil dans la pièce qu'à l'ébahissement du village, Francine appelait le living-room.

— Non, dit-elle, je n'aime pas quand il y a trop de lumière.

Les tableaux dans leurs cadres semblables à des coquilles saint-jacques dorées, et représentant pour la plupart des vaches, le secrétaire où jamais plus nul n'écrivait, le poudrier de saxe encore à demi plein de sable sous la crinoline de la marquise, les fauteuils raides où s'étaient succédé plusieurs générations de libres-penseurs et de dévotes, la botteleuse de bronze offerte par la compagnie *La Providence*, le guéridon de marqueterie que l'on faisait tourner du temps de grand-père et qui, une fois, entre deux lieux communs, avait dit : « Heulls a tué », tout resta dans l'ombre dont Francine éprouvait le besoin aussi bien en elle que dans sa maison.

Seul un coffret pareil à un cercueil de poupée accrochait dans ses ferrures un peu de clarté. De ses doigts parcheminés, Francine remonta une manivelle et du petit tombeau s'échappa, note à note, un air suave, grêle et suranné.

France alla à l'épicerie, chez la vieille Rainelde, qui vérifiait ses prix à la loupe et dont le mari, depuis qu'ils avaient été ruinés par Guth, puis, une nuit, dévalisés, ne quittait plus son lit et ne trouvait un peu de consolation qu'en recevant des visiteurs, à condition qu'ils n'ouvrissent point la bouche.

L'après-midi, Francine me demanda d'aller acheter à la mercerie du coton blanc pour repriser les socquettes de France. Je m'étonnai qu'elle n'y envoyât pas plutôt France elle-même.

— Mais non, voyons, répondit Francine, tu vois bien qu'elle a le chat sur les genoux. Il dort, il est si bon. C'est un gros père, il ne faut pas le déranger tout le temps.

Francine me remit un grand billet.

— Tu n'as pas de monnaie? lui demandai-je.

— Si, mais je n'aime pas qu'on se serve de mon porte-monnaie, ça le ternit.

Elle alla cependant le chercher. Il était déformé par une masse de pièces.

— Tu ne t'en débarrasses jamais ? m'étonnai-je.

— J'aime autant pas, on dit que quelqu'un qui a toujours des centimes dans sa bourse est sûr de ne jamais manquer de pain.

France me montra en cachette de sa tante deux vers qu'elle avait écrits pour elle :

Le sourire sur son visage
Comme une fleur dans le feuillage

Émerveillée et stupéfaite de son œuvre, la petite fille demanda :

— C'est un poème d'amour, n'est-ce pas ?

Le matin, je saluais Francine d'un joyeux :

— Bonjour !

A ma surprise, ce souhait la révoltait :

— Bonjour, eh bien, bonjour, répondait-elle d'un ton indigné.

Son irritation s'estompait peu à peu dans le cours de la matinée et disparaissait au déjeuner. Je me risquai à lui demander en quoi mon bonjour quotidien lui déplaisait :

— On se demande où tu as pêché des manières pareilles. Je les ai sur le cœur, tes bonjours, je te le dis bien sincèrement, puisque tu t'es décidée à t'en apercevoir. Il aurait fait beau voir à la maison qu'on crie : Bonjour ! comme un charretier. Alors, tu ne sais pas, moi, bien triste, je me disais : puisqu'elle me dit bonjour de cette façon-là, je vais lui faire la réponse du berger à la bergère. Bonjour, eh bien bonjour, puisque c'est comme ça chez vous.

— Tu voudrais que je te dise quoi ?

— Bonjour, tante Francine.

J'achetai à France une bicyclette, de couleur bordeaux. Francine fit une scène :

— Rouge ! La petite souris avait bien besoin d'une bicyclette rouge, c'est tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Les ouvriers de chez Demeuse roulent tous sur des bicyclettes rouges, vertes, bleues, un vrai carnaval. Laisse-moi dire, j'ai du goût, je pense. Le pauvre Armand avait une bicyclette mauve, je te demande un peu ! Il fallait une bicyclette noire ou bien chromée pour notre poupée, toujours tu te laisses faire, on pourrait te vendre. Eh bien, maintenant, tu ne sais pas, il ne reste plus qu'à la faire repeindre, je ne veux pas de ce machin rouge chez moi.

Quelque temps plus tard, Francine, retour de la ville, fit amende honorable de la meilleure grâce du monde :

— C'est toi qui avais raison, Barny. On vit tellement retirés qu'on ne sait plus qui ni quoi. Parc Elisabeth, j'ai vu un petit garçon très bien avec une bicyclette rouge exactement comme notre poupée. Tu as bien fait de ne pas la faire repeindre.

⁂

Quelqu'un passa dans la rue et Francine écarta le rideau de vitrage en s'excusant :

— Ce n'est pas très distingué, ce que je fais, mais il faut que je me rende compte. Je suis obligée de surveiller un peu pour être au courant.

Notre rang ne nous permettant pas de laver nous-mêmes le trottoir devant la maison, non plus que les vitres, Francine engagea à cet effet chaque semaine la jeune Zézette, heureusement amendée par son séjour au pénitencier.

Zézette travaillait aussi pour madame Chevrier, une des notabilités du village, et lui raconta que chez nous « y avait des sous qui traînaient sur le buffet ».

— Méfie-toi, ma fille, lui dit madame Chevrier. Les riches font exprès de tenter le monde. Va pas tomber dans le piège, surtout. Elles auraient tôt fait de te renvoyer en correction, ces deux pimbêches-là.

Nous pouvions sans déroger recevoir madame Chevrier, dont le mari était employé au ministère. (France avait compris : aux mystères. Monsieur Chevrier, qu'on ne voyait qu'à la nuit tombante, en gagnait pour elle un attrait magique. Ce pâtre d'un troupeau de secrets méritait une admiration inquiète.) Francine pétrit pour notre invitée des pyramides de gâteaux. Madame Chevrier dit avec fierté :

— Moi, qui suis une paysanne...

— Oh non madame, protesta chaleureusement Francine, vous n'êtes pas une paysanne, vous êtes une campagnarde.

— Ne m'appelez donc pas madame, demanda madame Chevrier. Ici, c'est la simplicité. Vous ne sauriez me faire plus de plaisir qu'en m'appelant Céline.

— Oh non, madame, ça jamais ! s'écria Francine.

Céline nous parla d'un voisin qui étudiait chaque soir en faisant tourner sa table : l'esprit frappeur lui donnait des leçons de géographie, de français, de flamand, de mathématiques, enfin lui enseignait toutes les matières du concours des P.T.T. Avant d'aller se coucher, il déposait ses devoirs sur la table et les retrouvait le lendemain matin corrigés à l'encre rouge.

Presque chaque jour, Céline Chevrier, un fichu bleu roy à pois blancs noué de travers sur ses cheveux gris, sans avoir pris le temps de mettre attifée comme quatre sous malgré ses deux vaches et son mari chef son râtelier (« Bah, le bon Dieu le sait bien, que je n'ai plus de dents. »), de bureau, courait à la messe de six heures.

— Nous, on n'a pas été élevés comme ça, commenta Francine avec une satisfaction mêlée de regret. Peut-être qu'elle a raison, mais moi, je ne pourrais jamais me présenter chez le bon Dieu mal fagotée. Il faut que je me mette sur mon trente et un. Tu vas me dire qu'avec ces principes-là, je n'y vais pas tous les jours. Enfin goffin, chacun sert le bon Dieu suivant sa petite idée.

⁂

Les poules dévoraient des sommes folles. Francine dut vendre son pompeux service de table aux initiales entrelacées, ajouré, guipuré, guilloché, semé d'inquiétantes floraisons bleues, hérité de ses parents, à la monumentale soupière rappelant un baptistère et dont quelques-unes des six cent quatre-vingt-trois autres pièces demeuraient à France et à moi d'un usage inintelligible.

Il fallut renoncer à cette marque de bon ton qu'était Zézette. Je brossai et lavai le trottoir avec zèle. Notre voisin, monsieur Bossard, dit à ma tante :

— On voit qu'elle n'a pas l'habitude, mais elle le fait bien. Elle le fait bien.

Francine se chargea des vitres, qu'elle lavait la nuit derrière les volets clos pour n'être pas vue.

Bientôt, il ne resta plus que le produit, fort ébréché, de la vente des autographes.

— Si ça ne te fait rien, proposa Francine, on gardera le loyer à mon nom. Les gens n'ont pas besoin d'être au courant. Ils voudraient savoir si c'est moi qui suis chez toi ou toi chez moi. Mais, tu sais, je suis maligne, sans en avoir l'air. Je réponds : « J'ai recueilli mes deux nièces et j'en suis bien heureuse. » Les gens sont bien attrapés.

***

Le matin de la ducasse, la procession déroula ses chatoiements dans la rue enguirlandée. La façade de Mademoiselle était de loin la plus belle : elle avait sorti sur le trottoir ses candélabres d'argent, ses grands vases chinois, son guéridon de marqueterie supportant des roses chou dans une coupe de cristal. Aux fenêtres pendaient des draps à jours, que nous avions passé des heures à garnir de fleurs et de feuillages.

Des petites filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs naturelles ou artificielles, porteuses de corbillons enrubannés, lançaient des pétales en chantant :

Je promets, pour vous plaire
O Reine de mon cœur
De ne jamais rien faire
Qui blesse votre honneur.

La robe blanche de France était par hasard bordée de bleu et de rouge. On lui demanda :

— T'as pas honte de mettre les couleurs d'un pays où les gens pissent par les fenêtres ?

Devant les demeures des anticléricaux, le cortège clamait :

Vive Jésus ! Je crois, je suis chrétien.
Méchants, je vous méprise.
Lancez, lancez vos traits, je ne crains rien.
Mon bras vainqueur les brise.

La rue était jonchée de feuillages. Je piétinais les palmes de mes espoirs arrachés (pas d'homme, pas de fils), ce qui est tout de même une marche triomphale. J'ai la lie gaie.

L'après-midi, la fête patronale se poursuivit par la traditionnelle vente de légumes : juché sur une estrade, un camelot improvisé proposait au plus offrant, avec une verve obscène, une carotte entre deux oignons ou une salade bien frisée. Un rire énorme secouait l'assistance, des marmots aux grands-parents, des enfants de Marie aux socialistes.

Nous allâmes passer la soirée chez les Bossard, qui possédaient trois vaches, et une salle de bains dont ils faisaient usage chaque samedi. Ce qui rendait la fréquentation des Bossard particulièrement appréciable, c'était, comme me le fit remarquer Francine, qu' « une madame Gonne ne serait jamais reçue chez eux. » (Madame Gonne, nantie de huit enfants et d'un mari chaudronnier, n'avait pas de rideaux à ses fenêtres. Ses filles ignoraient le sens du mot « culotte » et ses fils mangeaient des corneilles. Mais, après tout, pauvreté n'est pas vice. Nous refilions à tous les Gonne nos vêtements, dès qu'ils étaient hors d'usage. Nous allions même jusqu'à recevoir une fois par semaine à notre table Micheline Gonne, âgée de cinq ans. Elle chantait :

Vive l'eau, vive l'eau
Qui nous lave et nous rend beaux,

J'assommais un lapin. Francine s'occupait avec sollicitude de notre minuscule indigente :

— Tu veux bien du lapin ? Tu ne dis pas non, hé ? Oh, le beau lapin ! Quel morceau tu aimerais, ma poupoune ?

— La tête, répondait Micheline d'une voix caverneuse et féroce.

— La tête c'est pas possible, ma grosse mère, c'est le morceau de France. Tout le reste tu peux prendre, mais la tête c'est réservé, c'est sacré, c'est la part de la petite souris. Qu'est-ce que tu veux manger, alors, dis ?

— La tête, répétait sombrement Micheline.

Les Prouvaire, vieux couple sans enfant, avaient voulu acheter la petite fille, pourtant dénuée de beauté. Depuis la proposition, Micheline était devenue encore plus précieuse aux yeux de sa famille :

— On nous en a offert cinquante mille francs, disaient les frères et sœurs, radieux de fierté.

A onze ans, madame Gonne travaillait dans une briqueterie. Chaque matin, avant de l'emmener, son père lui faisait avaler trois œufs dans un verre de vin. Les Maltotier étaient disposés à embaucher Camille — elle prononçait : Camil — son mari souvent chômeur, dans leur fabrique de peignes, à condition qu'il envoyât ses enfants à l'école chrétienne. Madame Gonne avait refusé :

— Je ne veux pas que mes petits soient des ânes.

Monsieur de Lourmatin dit :

— Camil, j'ai beaucoup d'estime pour toi. Je te prends à mon service si tu votes pour moi aux élections.

Camille, promu au rang d'aide-jardinier, travailla et vota consciencieusement pour monsieur de Lourmatin. Mais celui-ci, blackboulé, renvoya le suspect à ses chaudrons.

— Le garde-chasse de papa... racontait Francine d'un ton crispé à force de se vouloir naturel.

Et :

— Dans le château où nous avons passé notre enfance...

Soudain, hors de propos, elle lâcha d'une tout autre voix :

— Ma mère était Allemande.

Affolée du silence qui s'ensuivit, la pauvre précisa :

— Elle était Prussienne.

— Vous devez bien aimer la choucroute, alors, dit monsieur Bossard avec un rire ambigu.

⁂

— Il n'y avait personne, comme d'habitude, pestait Francine en revenant des vêpres. Nous étions deux en tout. Deux, je te demande un peu.

Sans te commander et sauf le respect que je vous dois, mam'selle, tu devrais bien venir : nous sommes là pour donner l'exemple. Quand je pense qu'à Cleppeval, c'était plein. Les offices étaient si beaux quand je dirigeais ma chorale, sans me vanter. C'était autre chose que ces petits ratiatia d'ici. En toute modestie, j'étais arrivée à un résultat. On venait des environs rien que pour nous écouter.

— Si ce n'était que pour vous écouter, ce n'était pas pour Dieu

— Taise-tu donc, Barny. Il ne faut pas tout le temps chercher midi à quatorze heures. On attrape les gens comme on peut. La grâce vient après.

— A Cleppeval, elle venait d'une drôle de façon. Quand Sophie Javart, avec sa jolie voix, avait si bien pris goût au *Miserere* et au *De Profundis* qu'elle ne pouvait plus s'en passer ; elle disait : « Il nous faudrait des morts. » Tu te souviens de la petite jociste à qui sa mère a dit : « Maintenant que vous voilà formée, prenez bien garde de ne plus vous amuser avec les garçons, vous pourriez attraper le ballon. »

— Sans doute, mais ça vaut mieux que de ne pas mettre les pieds à l'église.

Francine insistait auprès de France pour qu'elle l'accompagnât aux vêpres. L'enfant promettait, puis, au dernier moment, essayait de se dérober.

— Tu étais libre de ne pas y aller, disais-je à ma fille. Mais maintenant que c'est entendu, tu dois.

— C'était entendu tout à l'heure, mais ce n'est plus entendu maintenant, répondait France avec un visage exagérément candide.

Francine récriminait contre le curé :

— Il mange ses mots, il avale ses phrases, tchin tchin tchin, et en vingt minutes, tout est fini. Le vicaire, c'est encore mieux : il ne vient pas. Tu as déjà vu ça, un vicaire qui ne vient pas aux vêpres ? Il aime mieux jouer avec les garçons du patronage et envoyer le ballon dans

les vitraux. La commune ne payera pas, avec tous ces socialistes. On aura bien froid cet hiver, c'est moi qui te le dis. Heureusement que la petite souris a son poil de chameau. Personne ne viendra, sauf la famille Heulls. L'eau va geler dans le bénitier, tout le monde s'en moque comme du tiers et du quart. D'ailleurs, entre nous, ce n'est pas une indiscrétion, je te confie ça comme à ma petite sœur, je sais que tu es une vraie tombe, ça ne va pas très bien entre le curé et le vicaire. Monsieur le Curé m'a dit (il me dit tout, tu sais) que pour qu'un curé puisse faire du bon travail dans une paroisse, il faut qu'il n'y ait ni châtelains, ni religieuses, ni vicaires. Et ça travaille jusqu'à deux heures du matin. J'ai exigé qu'il éteigne à dix heures et demie. Dix heures et demie, c'est une jolie heure.

» Il a raison. Quand on voit la fenêtre du vicaire éclairée toute la nuit, ça ne fait pas bonne impression. On peut s'imaginer n'importe quoi, on peut supposer de vilaines choses, c'est si vite fait de penser au mal. Il ne cire même pas ses souliers, il n'a pas de cirage, il n'a pas de quoi en acheter. Quand j'allais à la cure, il ne voulait pas que j'y touche : « Non, non, mademoiselle, laissez, je vous en prie, je vais les graisser. » Dès qu'il avait le dos tourné, je les cirais avec le cirage du curé, du cirage crème de luxe, s'il vous plaît. Tout ce qu'il a est de bonne qualité. Mais tu sais de quoi je me suis aperçue ? Il ne garde pas le secret de la confession, c'est très laid. Les sœurs ont renvoyé des élèves après qu'elles s'étaient confessées. Le curé était venu leur dire : « Il y a des brebis galeuses à éliminer. » Aussi moi, qui ne suis pas bête, je ne me confesse jamais à lui : j'attends toujours qu'il y ait un prédicateur de passage. Tu devrais faire comme moi.

— Ce serait trop commode.

— Une absolution est une absolution, il n'est pas défendu de s'arranger. Je suis plus maligne que toi, soit dit sans t'offenser, mam'selle. Tu me rappelles ton pauvre petit papa qui ne savait pas distinguer le cerfeuil du persil. Mère se moquait de lui, ça me faisait tant de peine. On n'est pas obligé de se confesser au curé, c'est même plus gentil pour les sœurs d'attendre le père missionnaire, elles ne sont pas du tout bien avec Tchintchintchin. C'est que moi, je vois tout ! Je n'en peux rien, je vois tout, on me raconte tout, on ne cache rien à Mademoiselle. C'est un peu comme si c'était moi le curé, tu comprends. A sa place, je m'y prendrais mieux, sans me vanter. Lui, il veut empêcher les pauvres « ma sœur » d'emmener les enfants en rangs à confesse, comme elles ont toujours fait. Il veut que les enfants soient libres de venir ou de ne pas venir, il a dit. Il met tout sens dessus-dessous, il ne va pas confesser les sœurs chez elles, elles sont obligées de se déplacer par tous les temps, même la supérieure, elles qui avaient une si bonne petite vie toutes les trois, avec leur pauvre berger qu'elles dorlotent comme un enfant.

— Leur pauvre berger ?

— Oui, un berger allemand. Et tu me croiras si tu veux, moi je ne voulais pas le croire, mais j'ai été bien obligée de me rendre à l'évidence : il refuse la viande le vendredi, s'il vous plaît. Ça, je l'ai vu, de mes yeux vu. Tu vois, ceux qui disent que les animaux n'ont pas d'intelligence se trompent joliment.

Tchintchin veut que Marie-Augustin et Marie-Thomas aient l'humiliation de se confesser à l'église devant tout le monde. Comme c'est douloureux ! C'est un drôle de curé que nous avons ; personne ne l'aime, tout le monde regrette l'autre qui était un bon vieux papa. Celui-ci pourra attendre longtemps avant d'avoir sa deuxième cloche, personne ne donnera, tu verras ce que je te dis.

Francine voulut emmener France porter aux religieuses un diplomate.

— Mets ton bracelet-montre, lui dit-elle. C'est mon petit plaisir que tes maîtresses voient que tu es bien choyée.

J'entendais journellement sans sourciller des paroles plus grotesques, mais celles-ci me semblèrent vraiment nuisibles.

— Tu essayes de rendre ma fille idiote et vaine, grondai-je.

— Tu n'es pas dans ton bon sens, Barny. Parce que je demande à la petite souris de mettre sa montre pour qu'on sache l'heure chez les religieuses. En voilà une affaire.

— Ta religion déteste la vanité, non ?

— Sans doute, Barny, bien sûr, mais ce n'est pas la peine de te mettre dans une état pareil pour une bagatelle. On peut bien se permettre de temps en temps une petite entorse au règlement. Après tout, le bon Jésus lui-même a dit : « Il y a des accommodements avec le ciel. »

— Jésus ! hurlai-je.

Plusieurs fois de suite, sans pouvoir me retenir, je criai avec une fureur croissante, comme si je défiais un adversaire :

— Jésus ! Jésus ! Jésus !

Francine courut fermer la fenêtre pour qu'on n'entendît pas vociférer ce nom qui, dans ma bouche, prenait une sonorité d'injure.

— Jésus ! répétai-je en riant aux éclats, cette fois. Jésus ha ha ha ! Oh oh Jésus !

Je me précipitai au jardin, le traversai en courant et, suffoquée par les larmes, je me jetai dans l'herbe de la prairie. Bientôt, précautionneusement, syllabe par syllabe, avec ruse pour ne pas réveiller ma colère, je récitai les paroles que m'offrait ma mémoire :

Jesu, candor lucis aeternæ
Jesu, via et vita nostra
Jesu, gaudium Angelorum
Jesu, amator noster
Jesu, potentissime.

Couchée de tout mon long sur le sol, plus basse que les herbes, les mains jointes, j'étais mon propre gisant. Du crâne aux talons, mon corps éprouvait la bonne résistance de la glèbe. Mes yeux tuméfiés voyaient une procession de nuages blancs et solennels. J'avais le ciel et la terre, que me fallait-il donc de plus ?

France fit un cauchemar : je la pendais, et c'était moi qui mourais. Francine riait, riait.

*
**

Francine me chargea d'aller lui acheter des souliers à la ville voisine. Elle les essaya et dit d'un ton hésitant et triste :

— Ce n'est pas agréable de faire des reproches, mais, sans t'offenser, ce n'est pas tout à fait ce que je voulais.

— Pourtant, ils sont comme tu m'avais demandé, ils sont en toile beige et ils ont des lanières. Qu'est-ce que tu leur reproches ?

— Ils ne font pas de bruit. Je n'ai pas l'habitude, ça me gêne.

— Ça te gêne de ne pas faire de bruit ?

— Ici, ça ne fait rien, mais c'est quand j'entre à l'église. C'est surtout pour l'église que j'en avais besoin.

— Tu aimes faire du bruit en entrant dans l'église ?

—Bien oui, autrement c'est un peu comme si je n'y allais pas. Tu comprends ? C'est difficile à expliquer. Tu vas peut-être me trouver un peu sosotte, mais il me semble que c'est plus gentil pour le Bon Dieu, quand on va le voir dans sa maison, de ne pas y aller en catimini, comme les hypocrites.

— Si tu fais du bruit, tu gênes les gens.

— Mais non, Barny, au contraire. Il faut montrer qu'on est là, il faut donner le bon exemple. Autrement, ça ne vaut pas la peine de se déranger, on peut aussi bien prier chez soi.

— La Présence Réelle...

— Tu discutes beaucoup, Barny, mais tu me permettras de te dire gentiment, comme à ma petite sœur, que c'est un péché de ne pas garder le rang où le Bon Dieu vous a mis. C'est des talons compensés en bois que je voulais, je te l'ai dit, et pas ces petits ratiatia en liège. On dirait des bouchons pour nettoyer les couteaux. De quoi est-ce que j'aurai l'air quand je serai au banc de communion, tout le monde voit vos semelles. Il faudrait que je me passe de communion comme l'an dernier quand j'étais trop pauvre pour payer un ressemelage.

Je rêvai que, couchée, je regardais sur le mur à l'autre bout de la chambre une araignée grosse comme un poupon et chaussée de bottes en papier d'argent. Francine et moi lui avions mis ces bottes quand elle était petite pour la reconnaître. Je me disais :

— D'habitude je ne comprends pas les gens qui ont peur des arai-

gnées. Mais la taille de celle-ci la rend vraiment effrayante. Heureusement qu'elle est loin de moi !

A peine m'étais-je réjouie de la distance qui me séparait de la bête, que celle-ci se trouvait sur mon lit.

— Elle vient pour se faire tuer, me dis-je. Je dois la tuer.

Avec horreur je l'écrasai dans un journal. Elle ne fut plus que quelques petits débris noirs. Ma victoire me combla de joie.

⁂

— Vive notre petite Belgique où on est si heureux, répétait Tante Francine d'un ton chagrin.

Elle essayait d'améliorer mon mauvais français de France et de m'emseigner le français correct en usage au royaume du Mannekenpiss :

— Mais non, Barny, ce n'est pas un prunier, tu vois bien qu'il ne porte pas de prunes, il porte des reines-Claude : c'est un reine-clautier.

— Mais non, Barny, ce n'est pas un œuf, tu vois bien qu'il n'a pas de coquille : c'est une leuze. (Une telle richesse de vocabulaire me fit penser à ces peuplades sauvages chez qui le verbe « laver », par exemple, s'exprime par des mots différents suivants l'objet qu'on lave.) Tu appelles ça un sentier, toi ? Vous autres ! Ce n'est pas du tout un sentier, c'est une drève. Tu ne vas tout de même pas dire que les pommes de terre sont des légumes, enfin, Barny ! Tu vois bien que ce sont des patates.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire des tubercules. Le cantonnier professe depuis dix ans. Mange ta bonne pape, petite souris. Ça goûte ? J'ai fait un peu trop de princesses. Il faut passer un régent dans ton pantalon. On voit que ta robe a été faite par une bonne tailleuse. Je lui ai dit ce que je pensais, elle est restée maquée. Elle ne s'attendait pas à recevoir un cigare. Mets les fleurs dans l'eau, elles vont raspiter. Mais non, Barny, ce n'est pas du blé, c'est de la blé.

⁂

Dans l'une des deux salles de café qui servaient de cinémas, on projeta *Notre-Dame-de-la-Mouïse*. En voyant les baraques de la zone, les spectateurs s'esclaffèrent et l'un d'eux dit à ses voisins :

— C'est vrai, elles sont comme ça, les maisons des Français.

Ces mots me brûlèrent, à la fois de haine contre celui qui avait parlé et d'une farouche passion pour Marianne. A demi levée, je fixai l'homme qui se moquait de la France en français. Pour l'avoir surpris parfois dans le miroir, je connaissais le masque que me donnait la fureur : je n'avais plus rien de féminin, presque plus rien d'humain.

Les yeux noirâtres, le visage violacé, les sourcils se rejoignant, les narines palpitantes, je montrais les dents. Francine me tira par la manche et murmura :

— Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque tu n'es pas française ?

Pour ne pas crier, ni frapper, j'eus recours à l'oraison jaculatoire :

— O mon Dieu, adorable créateur de l'Enfer, gloire à Vous. Enfer, feu de joie de la justice, sois béni.

***

Tante Francine se donnait beaucoup de mal pour mon éducation, mais plus encore pour celle de ma fille :

— Il y a un monsieur qui te demande, lui dit France.

Le fin visage ridé et fardé s'éclaira, Francine passa un peigne dans ses cheveux teints en jaune et comme amidonnés par la coiffeuse du village. Elle couvrit son nez délicat de l'épaisse poudre blanche que vendait Rainelde et alla recevoir le visiteur.

Quelques secondes plus tard, elle réapparaissait, les traits durcis :

— Ce n'était pas du tout un monsieur, France, c'était un homme. Si tu ne sais pas faire la différence, à ton âge ! Il serait temps que tu apprennes à reconnaître. Je ne t'emmènerais pas chez le roi, sais-tu.

France ouvrit de grands yeux : la découverte d'un troisième sexe la plongeait dans la stupeur. Francine maugréa :

— Bien sûr, vous autres, vous dites « madame » à une marchande de peaux de lapins. Nous, on n'a pas été élevés comme ça.

— Il faut dire quoi à une marchande de peaux de lapins ? demanda France.

— Il faut lui dire : « ma brave femme » si tu ne sais pas son petit nom.

Sœur Marie-Augustin s'efforçait, elle aussi, d'éduquer France :

— Elle veut qu'on baisse les yeux pendant qu'on récite les prières, dit la petite fille. Moi, je trouve ça méchant pour Dieu de baisser les yeux, puisque c'est lui qui les a faits.

Sœur Marie-Augustin, aux mains de vieil ivoire et aux ongles de buis, maigre parmi ses amples et nombreuses robes noires, le teint cireux sous sa grande coiffe blanche, les traits pincés, dégageait un léger relent de renfermé.

— Ce n'est peut-être pas très charitable, ce que je vais dire, fit tante Francine, mais elle sent le pauvre. Ce n'est pas une bonne odeur. (Le dénuement de Mademoiselle n'était qu'accidentel, non congénital, et elle appartenait toujours, de cœur sinon de fait, à la Société.)

Sœur Marie-Augustin ne permettait pas que ses élèves vinssent en classe les pieds nus dans leurs chaussures ; elle exigeait des mi-bas.

— Si c'est comme ça, ma sœur, lui dit la droguiste, je mets Antonine et Lisa à l'école laïque, c'est pas compliqué !

Après une vive querelle où il fut question de baudesses avec des bas, de béguines plus catholiques que le pape, de maîtresses païennes, de mères qui disaient au Bon Dieu : « deux seulement » et à qui la mort répondrait peut-être : « Zéro », la religieuse et la commerçante parvinrent à un compromis : Antonine et Lisa mettraient des socquettes.

— Ce n'est pas beau, des pieds, disait Sœur Marie-Augustin.

— Je la comprends un peu, approuvait tante Francine. S'il n'y avait pas un petit quelque chose comme les socquettes, qu'est-ce qui distinguerait ses petites filles des gamines de l'école communale ? Ce n'est pas gentil de la priver de son petit plaisir. En ville, c'est encore plus strict : il faut tout un uniforme. Quand j'étais chez les Van Ackelaert, Madame les changeait de pension pour un oui, pour un non : parce que la supérieuse disait croque-noix au lieu de casse-noix ou parce que la maîtresse de chant n'avait pas d'oreille. Il fallait chaque fois faire refaire un costume pour cinq.

— Qu'est-ce que vous faisiez des uniformes de l'ancienne pension ?

— Les pensionnats bien sont toujours doublés d'un pensionnat pour les petites filles très simples. Les petites filles de bonne famille leur passent leurs uniformes quand ils sont trop petits. Comme ça, elles portent toutes le même costume, c'est si beau. C'est comme pour les livres : quand elles montent de classe, elles passent leurs livres aux petites filles pauvres. Les petites filles fortunées sont comme les grandes sœurs des petites filles déshéritées, tu comprends. On leur apprend à ne jamais rien jeter, à toujours penser aux pauvres. Et le jeudi saint, tu ne sais pas ce qu'on fait ? Les petites filles du gratin vont visiter la pension des petites filles très simples, elles leur lavent et leur baisent les pieds, s'il vous plaît, comme Notre-Seigneur pour les apôtres.

Quand une de ses élèves ne savait pas faire un devoir, Sœur Marie-Augustin lui permettait de copier, à la place, une prière. Les sujets de rédaction préparaient à la vie : « Vous écrirez une lettre pour solliciter une place de servante dans une famille des environs. »

Sœur Marie-Augustin me sermonna :

— On m'a rapporté que vous laissiez votre fille jouer avec les garçons, et même dans la rue. Je ne voulais pas le croire, jusqu'à ce que je l'aie vue. L'autre jour, elle courait comme une folle pour aller à l'église. Elle ne doit pas, vous devriez lui faire comprendre. Vous aurez à répondre de votre enfant, c'est une grande responsabilité. Si on veut en faire des chrétiens, et pas des animaux, il faut les tenir un peu serré, surtout les filles. Elles doivent apprendre à rester à la maison pour aider la maman.

— Marie-Tintin est une bouse de vache, dit France. J'espère qu'elle ira bientôt en enfer.

— Oh ! s'esclaffa Francine. Petit mour ! Tu pourrais dire au purgatoire, ce serait plus charitable. C'est vrai qu'il aime mieux sa vieille tante Francine que sœur Marie-Tintin, le petit mour ?

— Tu sais bien que je t'aime plus que tout au monde ! s'écria le petit mour en étreignant passionnément la vieille tante qui, badine, lui pinça la fesse et dit :

— Tintin est une paysanne qui ne voit pas à qui elle a affaire, mais elle a tout de même raison de ne pas vouloir que notre poupée joue dans la rue. De quoi est-ce qu'on a l'air ? Sans compter qu'elle peut se faire écraser. Tu serais bien avancée.

— Les autres enfants jouent dans la rue.

— Ce n'est pas pareil. Tu ne vois pas les petites-filles de madame Chevrier jouant dans la rue.

— Les fils de l'instituteur y jouent bien.

— Je ne me compare pas à l'instituteur, sans mépriser personne. Nous ne sommes tout de même pas du même niveau.

— Non. Nous, on est du niveau d'Armand, murmurai-je.

Francine blêmit et, pendant quelques secondes, devint laide. Son harmonieux visage semblable à un étroit jardin par un soir de fin d'été, faisait place à une tête de mort.

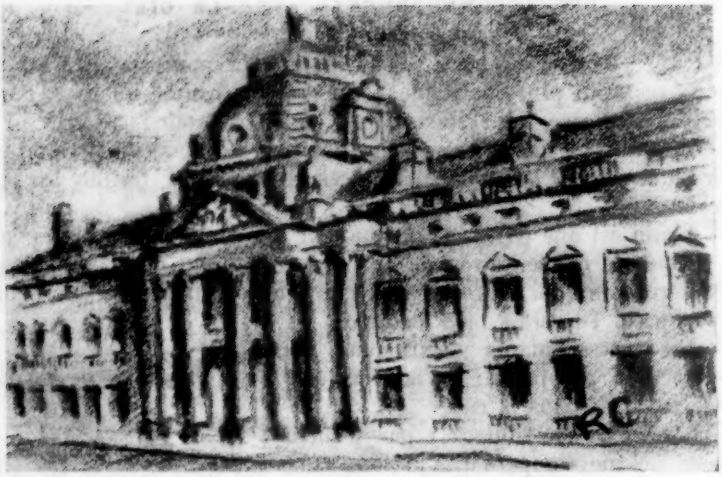
— Barny, je ne te permets pas, dit-elle d'une voix sifflante. J'ai juré que jamais péché mortel n'entrerait sous mon toit.

— Ce n'est pas un péché de penser à mon oncle Armand.

Francine se mit à pleurer et je baisai les crans raides de sa chevelure teinte.

BÉATRIX BECK

(*A suivre.*)



APRÈS DIEN BIEN PHU

par L. Kœltz

Près de trois mois se sont écoulés depuis que les héroïques défenseurs de Dien Bien Phu ont succombé sous le nombre, dans la gloire et dans l'honneur, après cinquante-six jours de combats acharnés.

A la grande tristesse causée par le sort injuste qui frappait tant de valeur s'était mêlé peu à peu le désir de connaître les causes de ce drame douloureux et, comme souvent en pareil cas, des voix s'étaient élevées qui voulaient trouver des responsables et même des coupables.

Aujourd'hui, la grande émotion provoquée par le drame s'est apaisée et l'on peut parler avec plus de calme et plus de sang-froid des circonstances qui l'ont déterminé et qui l'ont accompagné. On peut ainsi tenter de l'expliquer et d'en tirer quelque enseignement pour l'avenir.

C'est ce que nous voudrions essayer de faire en toute objectivité.

Le drame de Dien Bien Phu, c'est le drame de la défense du Laos.

Pendant des années, la lutte contre le Viet-Minh s'était déroulée essentiellement en pays vietnamien et particulièrement dans le Haut Tonkin, aux abords de la frontière chinoise par où les rebelles recevaient une grande partie de leurs ravitaillements. Mais à partir de 1952, quand ses forces se furent accrues, le Viet-Minh poussa des pointes à l'ouest du

Fleuve Rouge, en pays thaï, pour déborder le Tonkin, puis dans le Nord Laos, proie facile parce que plus éloignée du centre de gravité de notre dispositif, le delta tonkinois.

Aussi, en mai 1953, quand le général Navarre fut nommé commandant en chef des forces d'Indochine et qu'il fallut définir sa mission, la question se posa de savoir s'il devait, comme on l'avait fait jusqu'alors, s'attacher avant tout à maintenir l'intégrité du delta tonkinois ou bien s'il devait également défendre le Laos, auquel cas il faudrait lui donner des moyens supplémentaires puisque les forces jusqu'alors en présence en Indochine n'avaient permis d'assurer qu'une défense précaire des seuls territoires du Viet-Nam.

Le général Navarre fut envoyé à Saïgon pour étudier la situation. A son retour, il fit ressortir combien il était difficile de défendre le Laos dont la capitale Louang-Prabang, âme du territoire, était située à quelque quatre cents kilomètres de Hanoï, par-delà un pays montagneux, couvert d'une jungle épaisse, aux voies de communications rares, où l'on ne pouvait, par conséquent, mener d'opérations qu'avec l'aide d'une aviation de transport puissante.

Les conseillers militaires du gouvernement, se basant sur ces difficultés, sur l'insuffisance des moyens, et sur le fait que tout indiquait qu'à brève échéance le Viet-Minh allait prononcer une grande offensive contre le Delta, recommandèrent de ne pas donner au commandant en chef une mission qui pourrait l'amener à disperser encore davantage les forces du corps expéditionnaire déjà fortement morcelées par la défense du Viet-Nam. C'était là un avis opérationnel.

Mais les membres du gouvernement, eux, eurent à tenir compte également du point de vue politique. Or, des négociations allaient s'ouvrir avec les États associés, en vue de parfaire leur indépendance tout en les maintenant dans l'Union Française. Il était difficile, dans ces conditions, de ne pas participer à la défense du Laos, d'autant plus qu'il avait toujours été pour nous un allié fidèle. Les avis au sein du gouvernement se trouvèrent partagés et l'on ne prit pas de décision nette.

Le plan du général Navarre fut cependant approuvé : il visait à reprendre peu à peu une attitude offensive dans les opérations et pour cela à reconstituer un corps de bataille cohérent en regroupant nos forces mobiles après les avoir remplacées dans les secteurs de défense statique par des unités de l'armée vietnamienne en voie de développement.

M. l'ambassadeur Dejean fut nommé Commissaire général de France en Indochine avec entre autres missions celle d'assurer la sécurité et la défense des territoires. Le général Navarre passait, de ce fait, sous son autorité, et n'était plus que son conseiller et son exécuteur opérationnel.

Dès la mi-juillet, le nouveau commandant en chef commença à mettre son plan à exécution : après un raid heureux de parachutistes sur la

base de Langson, après le repli non moins heureux de la garnison de Na Sam, sur le Delta, il lança au sud d'Hanoï, le 14 octobre, une attaque préventive contre une division vietminh qui était sur le point de pénétrer dans le centre du Delta et au cours d'une série de combats lui infligea des pertes sévères.

C'était là un échec sérieux pour le Viet-Minh, car l'attaque de la division devait servir de prélude à la grande offensive qu'il préparait depuis des mois contre le Delta. Le commandement du Viet-Minh changea alors de plan. Renonçant à son opération du Delta, qu'il sentait devoir être trop dure et trop coûteuse, il dirigea le gros de ses divisions vers le nord-ouest, vers le pays thaï et le Laos du Nord, objectif plus facile.

La question de la défense du Laos se posa alors de façon aiguë au commandant en chef français : fallait-il laisser le Viet-Minh agir librement dans cette direction, ou bien fallait-il l'empêcher d'atteindre le Laos ? Le Commissaire général et le ministre des États associés, alors présent en Indochine, estimèrent tous deux que nous ne pouvions abandonner le roi du Laos avec lequel nous venions de signer, quelques jours auparavant, un traité d'amitié et d'association. C'était dire qu'il fallait s'efforcer d'arrêter la poussée vers le Laos.

Deux solutions s'offraient au commandant en chef : ou bien obliger l'ennemi à revenir en arrière en agissant sur ses communications et sur ses centres de ravitaillement dans le nord-ouest du Delta, ou bien lui barrer la route directe en s'interposant entre ses colonnes et ce territoire.

Le général Navarre n'avait pas grande confiance dans l'efficacité de la première solution : à son sens, l'ennemi avait encore trop de forces devant le Delta ; les opérations dans le nord-ouest du Tonkin avaient toujours été très dures en raison de la nature du terrain et une action offensive dans cette région ne pouvait aboutir qu'à des pénétrations « en doigt de gant » le long des axes principaux. Il n'était donc pas certain que l'on pût contraindre l'ennemi à renoncer à sa marche sur le Laos.

La seconde solution avait, elle aussi, ses inconvénients. Pour barrer la route à l'ennemi, qui était déjà en marche depuis plusieurs jours vers l'ouest, il n'y avait qu'un moyen puisqu'il fallait partir du Delta où se trouvaient toutes nos disponibilités : c'était de sauter par-dessus ses colonnes pour venir se placer en avant d'elles, de préférence en un point de passage forcé, donc d'effectuer une opération aéroportée sur une zone offrant un terrain d'atterrissage.

Dien Bien Phu répondait à ces conditions. C'était un carrefour important sur la route d'approche du Viet-Minh, à quelque quatre-vingts kilomètres au sud de Laichau, tenu par nos troupes et à quelque cent cinquante kilomètres au nord de Louang-Prabang. Il était situé dans une plaine favorable aux parachutages et dotée d'une piste d'atterrissage.

La plaine avait une grande surface ; c'était une ellipse de 17 kilomètres de grand axe et de 8 kilomètres de petit axe. Elle était bordée, il est vrai, sur tout son pourtour, par des collines boisées, mais en ce pays tourmenté, voisin du Haut Laos, il en était de même de tous les autres méplats de terrain, à cette différence près que ceux-ci étaient de moindre étendue, donc encore plus exposés aux vues et aux feux de l'adversaire. Louang-Prabang lui-même était encore en plus mauvaise situation parce que très encaissé et difficilement défendable.

Quel que fût le point d'accrochage choisi, il devait être comme tant et tant d'autres postes d'Indochine, terrestrement isolé. Sa garnison ne pourrait vivre, agir, durer, qu'à la condition de recevoir par les airs tous ses ravitaillements et de pouvoir procéder par la même voie à ses évacuations. Il fallait donc que l'aviation de transport fût et restât nombreuse ; qu'une piste au moins pût être conservée et maintenue en état ; enfin, que les circonstances atmosphériques demeurassent dans l'ensemble favorables.

Si ces conditions n'étaient plus remplies, la situation de la garnison devait inévitablement devenir difficile. Or, s'il y avait bataille et si cette bataille était de longue durée, l'aviation de transport était appelée à s'user et la saison des brouillards et des pluies la paralyserait. La piste pouvait être rendue inutilisable ; dans ce cas, l'aviation de soutien devrait venir du Delta, c'est-à-dire de fort loin et, de ce fait, ne pourrait être en action sur le champ de bataille que pendant peu de temps. Enfin, les combats antérieurs avaient montré péremptoirement que tout poste éloigné qui était assailli par des forces supérieures devait fatalement être replié tôt ou tard et presque toujours avec des pertes sensibles si on ne voulait pas qu'il fût perdu. Or, Dien Bien Phu était à près de trois cents kilomètres du Delta et à plus de cent cinquante de Louang-Prabang. Comment replierait-on la garnison s'il fallait le faire ? Ou bien admettrait-on à priori qu'elle n'aurait pas à se replier ?

Le commandant en chef dut certainement se rendre compte de toutes les difficultés d'une opération aussi excentrique. Il se prononça, néanmoins, pour Dien Bien Phu, estimant en toute conscience que c'était là la meilleure façon de défendre le Laos puisque l'autorité politique voulait qu'il fût défendu.

C'est dans ces conditions que le 20 novembre, deux bataillons de parachutistes furent jetés sur Dien Bien Phu et chassèrent de la région le bataillon vietminh qui l'occupait. Au cours des journées suivantes, ils furent renforcés par d'autres unités, infanterie, artillerie, chars, D.C.A., etc., et par la garnison de Laichau qui se replia sur eux. Un vaste camp retranché fut peu à peu organisé dans ce qu'on a appelé plus tard « la cuvette » de Dien Bien Phu, sans que l'on occupât toutefois les hauteurs du pourtour, car pour le faire il aurait fallu deux ou trois fois plus d'infanterie et en cas de crise l'aviation de transport n'aurait pas été

suffisante pour assurer les ravitaillements d'une garnison aussi importante.

Le commandement du Viet-Minh fut-il dérouté par cette manœuvre soudaine ? Il est un fait, c'est que quelques jours plus tard, le 28 novembre, dans une interview accordée à un représentant du journal suédois *Expressen*, Ho Chi Minh déclara que « si le gouvernement français désirait conclure un armistice et résoudre la question du Viet-Nam par des négociations, le peuple et le gouvernement de la République démocratique du Viet-Minh étaient prêts à examiner les propositions françaises ».

Le gouvernement français ne répondit pas à ces avances indirectes.

Le Viet-Minh lança alors, le 23 décembre, en partant du Nord Annam, une puissante attaque en direction du Mékong, de Thaket, c'est-à-dire à travers le Moyen Laos et atteignit rapidement son objectif sans toutefois le dépasser.

C'était une nouvelle et grave menace pour l'ensemble du Laos. Etait-ce l'amorce d'une grande manœuvre en tenaille contre Louang-Prabang, la branche nord de la tenaille partant de la région de Dien Bien Phu vers le sud, la branche sud partant de Thaket vers le nord ? C'est possible. De nombreux indices montraient en effet que le Viet-Minh se préparait à attaquer Dien Bien Phu. Le corps d'opérations parti de la région du Delta s'était rapproché de la place et l'avait peu à peu encerclée à distance. Avec un nombre de coolies inconnu jusqu'alors, il avait amélioré ses routes de communications et accumulé ses ravitaillements. Des renseignements indiquaient d'autre part que la Chine, intéressée par la chute du Laos qui ouvrirait au communisme la voie de la Malaisie et du Cambodge, avait commencé à fournir à Ho Chi Minh une aide matérielle importante sous forme de canons, de munitions, de D.C.A., de camions, de vivres alors que jusqu'alors elle s'était montrée fort réservée dans ce domaine. Enfin, nos éléments mobiles de Louang-Prabang étant peu à peu remontés vers le nord jusqu'à une soixantaine de kilomètres de Dien Bien Phu, le commandement vietminh s'en inquiéta et lança contre eux, au début de février 1953, une de ses divisions d'investissement pour les refouler vers le sud, sur la capitale, ce qu'elle put faire facilement.

La situation du Laos se présentait donc à la mi-février sous un tout autre aspect qu'à la fin de novembre, aux premiers temps de l'occupation de Dien Bien Phu. Des forces ennemies importantes occupaient ou menaçaient son territoire. L'armée du Viet-Minh, jusqu'alors armée de fantassins, apte avant tout à la guerre d'infiltration, de guérillas, de coups de mains et d'embuscades, commençait à s'équiper à la moderne ; sa puissance de feu s'était accrue et elle était capable d'en venir à une tactique de force comme l'avaient fait les Nord-Coréens. Elle n'avait pas

encore de blindés et d'aviation, mais il n'était pas dit qu'avec l'aide chinoise elle n'en aurait pas un jour prochain.

***

Le général Navarre se rendit compte de cette évolution, mais fallait-il pour cela renoncer à défendre le Laos ? A priori, maintenant qu'on était engagé, c'eût été faire le jeu de l'ennemi et lui concéder un succès politique facile. C'eût été aussi, en pleines négociations avec les États associés, faire preuve de faiblesse et d'impuissance.

D'ailleurs, aucune des Hautes Autorités gouvernementales françaises — le ministre de la Défense Nationale, le ministre des États associés, le Sous-Secrétaire d'État aux forces armées (Guerre) — qui vinrent à cette époque à Saïgon, au Laos et à Dien Bien Phu, pour se rendre compte de la situation, n'ordonna ni ne conseilla au commandant en chef d'abandonner la défense du Laos. M. Pleven déclara, au contraire, au cours de son inspection : « Il est exact que j'arrive en Indochine avec des pouvoirs étendus, mais cela n'est pas pour procéder à certains replis comme on l'a dit, mais pour aider le Haut Commandement dans sa politique offensive. » Et quand il fut rentré à Paris le gouvernement ne prit pas non plus de décision impliquant qu'il ne fallait plus défendre le Laos.

Alors, si on ne devait pas renoncer à cette défense, pouvait-on l'organiser de façon différente ? Si le commandant en chef avait eu à sa disposition des réserves suffisantes il aurait pu, par exemple, renforcer les groupes mobiles destinés à agir dans le nord de Louang-Prabang et installer, dans l'est de la capitale, un autre centre de forces mobiles destiné à la couvrir en direction de l'Annam. Malheureusement, malgré quelques renforcements, les forces terrestres et les forces aériennes de transport étaient toujours insuffisantes. Pour agir en force dans le Nord et le Moyen Laos, il aurait fallu opérer des prélèvements importants sur les effectifs du Delta ; or, l'ennemi s'y montrait de plus en plus agressif contre nos postes et communications et il eût été dangereux d'en affaiblir notablement la défense.

On aurait pu, inversement, refuser la bataille à Dien Bien Phu, alléger par avions sa garnison, n'y laisser qu'une arrière-garde, reporter la défense plus au sud dans la région de Louang-Prabang et obliger le Viet-Minh à monter une nouvelle manœuvre. Mais on aurait perdu le bénéfice des travaux que l'on avait exécutés depuis trois mois et l'on aurait dû abandonner vraisemblablement un matériel abondant sans être assuré pour cela de livrer bataille dans le sud dans de meilleures conditions, car Louang-Prabang était beaucoup plus éloigné du Delta que Dien Bien Phu. Pareille manœuvre eût été concevable si elle avait pu être conjuguée avec une grande offensive dans le Delta et s'il s'était agi de

gagner du temps pour préparer cette opération. Mais ce n'était pas le cas.

D'autre part, bien qu'elle eût constaté l'accroissement de puissance du corps d'investissement ennemi, la garnison de Dien Bien Phu ne redoutait pas son attaque. Elle l'envisageait avec une confiance absolue, la souhaitait même, convaincue qu'elle était de pouvoir repousser ses assauts et de lui infliger des pertes sévères dans une bataille rangée.

Pour toutes ces raisons, le général Navarre ne crut pas devoir modifier ses dispositions. Dien Bien Phu fut maintenu et se prépara à recevoir l'assaut du Viet-Minh.

***

C'est alors que parvint à Saïgon la nouvelle complètement inattendue que les Quatre avaient décidé le 18 février à Berlin de réunir le 26 avril à Genève une conférence à laquelle participerait la Chine pour chercher les moyens de rétablir la paix en Corée et en Indochine.

Cette nouvelle précipita les décisions du Viet-Minh. Ho Chi Minh avait le plus grand intérêt à remporter un succès militaire avant l'ouverture de la conférence. Il donna, en conséquence, l'ordre à son corps principal d'enlever coûte que coûte Dien Bien Phu et à toutes ses autres unités du Delta, du Moyen Laos, de l'Annam et du Cambodge, de le soutenir indirectement en attaquant, elles aussi, de façon à obliger notre aviation à disperser son action de soutien et de ravitaillement sur des centaines de postes et de détachements.

Les quatre divisions du Viet-Minh qui encerclaient Dien Bien Phu à distance vinrent au contact étroit du camp retranché et le 13 mars lancèrent leur premier assaut massif contre les centres de résistance extérieurs.

On connaît le déroulement des opérations, la lutte épique que soutinrent les défenseurs submergés par le nombre, les efforts inouïs que déployèrent nos aviateurs pour les appuyer et les ravitailler. Malheureusement, notre aviation n'était pas assez nombreuse et ses bases étaient trop lointaines. C'étaient des centaines d'avions d'appui tactique et des centaines de gros bombardiers dont il aurait fallu disposer pour écraser les assaillants, détruire leur artillerie et leurs mortiers, couper leurs ravitaillements, faire sauter leurs dépôts, en bref, il aurait fallu pouvoir livrer une bataille analogue à celle que les Américains avaient conduite dans les derniers mois de la guerre de Corée.

Mais pour pouvoir mener une telle lutte, il aurait fallu être riche. Le général Navarre était pauvre. Il ne put que se tourner vers le gouvernement qui n'ayant rien lui-même, faute d'avoir fait des prévisions, ne put que demander l'appui des États-Unis. Des pourparlers s'engagèrent, la grande politique entra en jeu et la bataille continua.

Après le premier assaut si dur du Viet-Minh où de part et d'autre on avait dépensé tant de munitions, le général Navarre se demanda s'il pourrait poursuivre une bataille à ce rythme inattendu, si brutal et si coûteux.

Il ne crut pas possible de dégager Dien Bien Phu, nos groupes mobiles les plus proches, ceux de Louang-Prabang, étant trop faibles pour percer.

Il ne lui parut pas non plus possible de soulager la place indirectement en faisant exécuter une offensive de diversion aux abords du Delta parce que les disponibilités de cette région étaient insuffisantes pour monter une opération capable d'inquiéter Ho Chi Minh et de le contraindre à rappeler des forces de Dien Bien Phu. Notre aviation n'était d'ailleurs pas en mesure d'appuyer efficacement deux opérations.

Enfin il écarta aussi la possibilité de replier la garnison sur Louang-Prabang, la distance étant trop considérable, le terrain trop difficile, trop couvert de jungle. Les colonnes eussent été rapidement disloquées, les pertes considérables. N'en avait-il pas été ainsi à Cao-Bang sur une moindre distance ?

Tout espoir, pensait-il, n'était pas perdu. Dien Bien Phu pouvait tenir, durer, gagner du temps et permettre au gouvernement d'envoyer les renforts tant de fois demandés. Mais il fallait que Paris fasse vite pour que l'on pût monter avant l'heure critique une grande opération de diversion dans le Delta.

La garnison de Dien Bien Phu continua donc à lutter avec confiance, pendant des semaines, défendant le terrain pied à pied ; mais les renforts ne vinrent pas et au début de mai la bataille prit un rythme de plus en plus hallucinant, de plus en plus meurtrier. Le général Navarre y jeta ses derniers bataillons de volontaires, espérant contre tout espoir.

Le 7 mai, Dien Bien Phu succombait sous le nombre.

***

Tel fut, dans ses grandes lignes, le drame de Dien Bien Phu, épisode tragique d'une guerre mal conduite, où les chefs politiques ne surent pas donner aux chefs militaires une mission en rapport avec les moyens disponibles et ne surent pas non plus les aider dans leur mission comme ils auraient dû le faire.

Le vrai chef politique doit avoir l'âme d'un chef de guerre ; il doit avoir des choses militaires une connaissance assez profonde pour distinguer le possible de l'impossible ; pour pouvoir régler sa politique sur ses possibilités militaires. Si la guerre est bien la continuation de la politique par d'autres moyens, le chef politique doit logiquement, quand il a accepté une guerre, faire l'impossible pour mettre son chef militaire en situation de la gagner. Il se doit de lui trouver des alliés et d'obtenir d'eux un appui efficace. Mais il doit aussi avoir le courage et la

volonté d'exiger de tout allié, fût-il empereur, qu'il anime son peuple et vive au milieu de lui, car les alliés passifs sont des fardeaux.

Les chefs politiques doivent comprendre qu'il est des heures où pour obtenir la victoire, il faut, selon un grand chef de guerre, savoir « sacrifier une province », assuré que l'on est de la recouvrer par la victoire. Et le chef militaire doit se rappeler et rappeler au pouvoir politique que la condition préalable de toute stratégie offensive est de s'assurer la prépondérance des forces et des moyens et ne pas oublier que, selon le même grand chef de guerre que nous avons cité, il est dangereux de « pousser des pointes » loin de ses bases si le gros du corps de bataille ne doit pas suivre rapidement.

***

Mais, en définitive, la grande cause de nos échecs en Indochine n'est-elle pas à rechercher dans les insuffisances et les défectuosités de l'organisation de nos forces armées ?

Pendant les premières années qui ont suivi la Libération, les gouvernements ont amoindri notre potentiel militaire sous prétexte que l'Allemagne était vaincue, qu'il n'y avait plus de danger de guerre et que les dépenses militaires sont des dépenses improductives.

Puis, à partir de 1950, quand la Tchécoslovaquie eut été asservie et que pour parer au danger d'une poussée des Soviets vers l'Ouest il fut question de réarmer l'Allemagne, on fit porter tout notre effort militaire sur notre participation à la défense de l'Europe en laissant à l'arrière-plan la sécurité de l'Afrique du Nord et la défense des territoires d'outre-mer. On négligea d'examiner dans son ensemble le problème de nos institutions militaires et l'on ne sut pas ou ne voulut pas reconnaître que nous devions mettre sur pied, ainsi que nous l'avons exposé ici il y a déjà trois ans [1], un système de forces dont les trois composantes — armée de couverture à l'est du Rhin et sur le Rhin, armée de réserve et de l'intérieur dans la métropole, armée de sécurité en Afrique du Nord servant de centre d'instruction et de réservoir d'intervention pour les territoires d'outre-mer — devaient être étroitement solidaires.

N'ayant constitué qu'une armée de couverture de l'est, et encore imparfaitement et à grand'peine, le gouvernement, quand le danger se fut accru en Indochine et qu'il fallut renforcer le corps expéditionnaire, s'est trouvé dans l'obligation de prélever des forces de ci, de là, et de les envoyer en Extrême-Orient par petits paquets au lieu de puiser dans un réservoir prévu à cet effet.

Aujourd'hui, devant le danger qui menace notre corps expéditionnaire, devant les troubles qui ont éclaté au Maroc et en Tunisie, le gouvernement est contraint de prendre des mesures d'urgence, de prélever des

1. « *Refaire les armées françaises* », numéro de janvier 1951 de la Revue.

unités et des spécialistes sur nos forces dépendant de l'O.T.A.N., de réduire les effectifs de nos divisions stationnées en Allemagne pour créer en France des divisions de réserve générale à envoyer en Afrique du Nord qui deviendra enfin réservoir et plaque tournante, et même d'envisager l'envoi d'une partie du contingent en Indochine.

Et, du fait de ces mesures précipitées, improvisées, notre armée de terre va se trouver désorganisée.

Pour avoir nié pendant des années que le conflit d'Indochine fût une guerre, pour s'être refusé à prendre dès l'abord toutes les mesures qu'exigeait cette guerre, pour avoir négligé de placer la nation dans la mentalité voulue et d'exiger d'elle les efforts et les sacrifices nécessaires, pour avoir toujours lésiné sur les renforts réclamés par tous les commandants en chef successifs, pour avoir dispersé les responsabilités de la conduite de la guerre, pour ne pas avoir créé un organe permanent de conduite de la guerre prévoyant, contrôlant, animant jour par jour, heure par heure, nous en sommes arrivés à la situation critique où nous nous trouvons aujourd'hui.

Pourquoi n'a-t-on pas, dès 1950, pris les mesures que l'on est en train de prendre maintenant ? Et cependant, le gouvernement y avait été formellement invité par le Parlement. Le 19 octobre 1950, deux jours après le désastre de Cao-Bang où cinq de nos meilleurs bataillons ont été décimés par le Viet-Minh, l'Assemblée Nationale, après un débat mouvementé, avait voté un ordre du jour disant entre autres : « L'Assemblée fait confiance au gouvernement pour *prendre immédiatement toutes dispositions* nécessaires en vue de *donner le soutien maximum* aux combattants d'Indochine et d'assurer la défense des États associés. »

Peut-on dire que le gouvernement ait soutenu au *maximum* les combattants d'Indochine ? Si l'on interrogeait sur ce point devant la Commission de la Défense nationale de l'Assemblée les différents commandants en chef qui se sont succédé à Saïgon depuis 1950 ou leurs chefs d'état-major, ils répondraient tous négativement.

Et ces renforts n'ont pu être fournis, on ne saurait trop le répéter, parce que notre organisation militaire est insuffisante et défectueuse.

Maintenant encore, le problème reste entier, car en admettant que dans les prochaines semaines notre diplomatie parvienne à conclure un armistice en Indochine, quelle garantie aurons-nous que sous un prétexte quelconque il ne sera pas rompu et que le conflit ne se rallumera pas un jour ou l'autre ? Ne devons-nous pas prévoir cette éventualité et nous mettre en situation de pouvoir faire face à tous les dangers qu'elle comporte ?

La situation intérieure de la Tunisie et du Maroc ne réclame-t-elle pas, elle aussi, une revision de nos errements militaires antérieurs ? Et quelle part nous faudra-t-il laisser à nos forces de l'Atlantique Nord et de la future Communauté de défense européenne, si elle est créée ?

Toutes ces questions sont étroitement liées entre elles. C'est tout le problème de notre organisation militaire qui est à reprendre. Nous ne pourrons le résoudre qu'en nous décidant enfin à l'étudier à fond et en lui donnant une solution répondant aux grandes missions que nos forces armées ont à remplir.

Rétablir la paix en Indochine est un but ; défendre l'Europe en est un autre. Mais maintenir la cohésion de l'Union Française, assurer la sécurité de l'Afrique du Nord, conserver notre place dans le monde, ne pas déchoir au rang de petite puissance que l'on ne consulte plus et que l'on met devant le fait accompli, c'est un but aussi urgent et aussi important.

Nous n'atteindrons ce but que si nous avons à notre disposition des forces suffisantes et bien organisées.

Telle est, à notre sens, la grande leçon à tirer de Dien Bien Phu et de toute la guerre d'Indochine.

L. KOELTZ

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

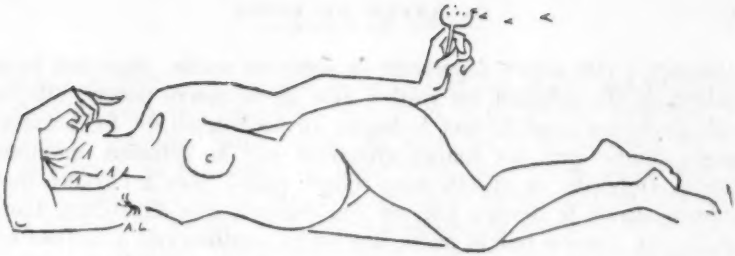
L'ASIE DU SUD-EST ENTRE DEUX MONDES

par Tibor Mende *(Éd. du Seuil)*

M. Tibor Mende, à qui nous devions déjà un très remarquable ouvrage sur l'Inde, vient de consacrer un autre volume d'égale importance au Pakistan, à la Birmanie et à l'Indonésie, qu'il a étudiés sur place au cours de divers voyages dont le dernier date d'un an à peine. L'Indonésie, c'est « les hommes contre la géographie » ; la Birmanie, « les hommes contre l'indiscipline » ; le Pakistan, « les hommes contre la passion ». En quelques années d'après-guerre, la Grande-Bretagne, la Hollande et la France ont renoncé à leur autorité sur des territoires plus étendus et plus peuplés que n'étaient l'Empire espagnol, l'Empire ottoman ou l'Empire des Habsbourg : événement de première grandeur dont nous n'avons pas encore mesuré les conséquences. Le rétablissement de l'Occidental dans son ancien rôle étant impossible, deux possibilités s'offrent : ou bien les quelque six cents millions d'hommes qui peuplent l'Asie du Sud-Est acquerront à temps une technique du gouvernement dont à l'heure actuelle, ils n'ont que la connaissance la plus vague ; ou bien ils seront dominés par des forces qui, cette fois, ne seront plus occidentales. Tel est en résumé le problème. Tibor Mende réunit à un degré exceptionnel les dons du reporter et ceux de l'analyste politique. Certains de ses chapitres ont l'attrait du roman vécu. Il sait rendre une atmosphère et nous y plonger. Toutes les pièces du « dossier » n'en sont pas moins là, exposées en pleine lumière et commentées par un des auteurs les plus lucides du grand journalisme de notre temps.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 115.)



APRÈS LES LIS

par Aldous Huxley

D'un rose-pêche, et pleine de fanfreluches, sa chambre à coucher ressemblait à un décor pour une Annonciation. Mais, hélas, si ce n'est dans les profondeurs de sa propre imagination, la pauvre Pussy de Cabassole n'avait rien de très virginal.

« *Gallertartig* », dit intérieurement Bettina Brant, se penchant sur le corps à la chair mûre et répandue, étendu sur la table de massage « *Gallertartig* », puis en anglais, « gélatineux ». Et comment disait-on « *gefleckt* » ? Le mot juste était-il « piqué » ? Ou faudrait-il dire « tacheté » ? « Je frotte de la gélatine tachetée », murmura-t-elle. C'était là, à présent, le travail de sa vie : c'était la raison de son existence. Elle fit une grimace de dégoût. Et pourtant, en un sens, il y avait quelque chose de bel et bien délicieux dans ce contact visqueux des paumes de ses mains avec la peau huilée. Son petit visage brun se radoucit. Derrière ses paupières baissées, elle se vit songeant à Lydia. Lydia était la fière héroïne de ce roman à vingt-cinq *cents* qu'elle avait acheté la semaine dernière au « drugstore » [1], toute en poitrine et en narines frémissantes, en bottes, tenue de cheval, et cravache en baleine. Elle traitait ses admirateurs comme des chiens, comme les esclaves sur la plantation de son oncle. Mais alors, elle rencontra à qui parler : elle rencontra Garth Brucke...

« Son corps » — c'était à la page 117, presque en haut — « son corps vibrait à ses caresses, comme un Stradivarius réagit par une musique poignante sous l'archet d'un maître ». Quel fatras, qu'elle banalité désespérante ! Et pourtant, la veille au soir, dans son lit, elle avait lu et relu

1. Rappelons qu'un « drugstore », en Amérique, est une pharmacie où l'on vend à peu près de tout, — y compris des boissons spiritueuses. (N. du Tr.)

ce passage ; elle s'était représenté la scène ce matin, dans son bain et pendant qu'elle s'épilait les jambes avec de la pierre ponce ; elle avait brodé là-dessus pendant tout le temps du petit déjeuner. Et maintenant encore, tandis que ses mains glissaient sur la gélatine, maintenant encore... Imbécile, se dit-elle avec colère, sotte ! Sûre à l'avance que sa faiblesse aurait le dessus, elle ne l'en exécrait que davantage. Comme maintenant, comme par le passé, son esprit continuerait à osciller entre le rêve et le mépris de soi, entre le sarcasme et les rêveries les plus vulgaires. De la solitude et du besoin désespéré d'affection, elle continuerait à passer par le cycle familier — hélas trop familier — de la modestie, de la morgue et de l'universel dénigrement pour revenir à la solitude aigrie. Et entre ces extrêmes gisait toute l'étendue de la vie, de la vie à laquelle, en raison de quelque destin malveillant, elle ne pourrait jamais participer, la vie, non pas des Garths et des Lydias, mais des gens véritables, qui connaissent les responsabilités partagées, l'amitié et même (c'est à peine si elle pouvait se forcer à penser ce mot) l'amour.

Mrs de Cabassole poussa un profond et voluptueux soupir — et soudain Bettina fut une petite fille vêtue d'une robe écossaire, penchée au-dessus d'un mur bas en briques et grattant avec la canne de son grand-père un porc énorme. L'animal grognait doucement, le Baron tenait la poupée bavaroise de Bettina et continuait à parler, à parler de blasons et d'héraldique (et il ajustait son monocle), à évoquer l'histoire familiale (et il caressait les extrémités retroussées de sa moustache blanche) ou Gœthe (et il baissait la voix comme s'il avait été à l'église). Un Von Brant, paraît-il, était tombé à Crécy, dans la suite du roi de Bohême aveugle. Son écu s'ornait à dextre de deux fusées à fasce dentelée ; à sénestre, d'un sautoir engrêlé. Mais tout cela s'était passé voici longtemps : et au surplus (et sa voix n'était plus qu'un humble murmure) *Alles vergängliche ist nur ein Gleichnis.*

Rien qu'un symbole ! Bettina réprima une envie de rire. Tout ce qui est transitoire n'est qu'un symbole. La noyade de sa mère, par exemple — qu'est-ce que cela avait symbolisé ? Et Hitler ? Et le camp de concentration où son père avait péri pour avoir été tolstoïen ? Et l'arrestation de son grand-père parce qu'il était trop fidèle aux Hohenzollern ? Symboles, tout cela. Et il en était de même de la pauvreté, de la solitude, des punitions, de la mauvaise nourriture et des fillettes qui la tourmentaient et l'appelaient de noms dégoûtants. *Nur ein Gleichnis.* Et puis, était venu, autre petit *Gleichnis*, la Guerre. Et après les drapeaux brandis et les fanfares symbole, le départ, au lendemain de son quinzième anniversaire comme ouvrière dans une usine pour confectionner des pantalons feldgrau réservés aux conscrits. Symbole encore, le vieux Papa Fischer, qui lui avait donné des sucreries sur sa ration personnelle et un exemplaire de « l'Imitation de Jésus-Christ » et avait ensuite tenté de la violer : symboles les deux soldats ivres dans le parc ; symbole Fräu-

lein Else — et Bettina revit ses dents de travers, ses ongles rongés, le filet de salive sur les lèvres épaisses... Son corps se raidit avec horreur.

Confus, et pourtant lourds d'une vie accablante, les épisodes de son long cauchemar se pressaient en foule. Fräulein Else et les bombardedents : Fräulein Else et les incendies; les caves fétides où l'on s'entassait jusqu'à l'heure du travail, et la journée devant la machine, et le retour dans la petite chambre chez Fräulein Else, et les éternels repas de pommes de terre, et l'éternelle attente dans la terreur, coupée seulement par des instants d'angoisse dans l'attente des sirènes et des premières explosions. Quand il ne resta plus que des ruines on la mit dans un train et on l'envoya avec une pancarte attachée à son cou dans une autre usine, à la campagne. A Schotten, il n'y eut plus de bombes, plus de Fräulein Else ; on était simplement à six dans une chambre à coucher sans air, à vingt pour une seule cuisine et une seule latrine. Les bébés hurlaient ; les hommes et les femmes grognaient, criaient, ou, après les pommes de terre, si l'on avait distribué de l'alcool, sombraient dans des rires bizarres ou des crises d'érotisme. Et dans un angle était assise Frau Richter attendant la mort, auréolée de l'odeur affreuse de la maladie qui la minait. Odeur chaude, douceâtre, pas très forte, pas manifestement dégoûtante comme les autres odeurs, mais pire, infiniment pire que toutes les autres.

Mrs de Cabassole poussa un nouveau soupir, qui rompit l'enchantement, fit fuir les fantômes. Le sourire ironique reparut sur le visage de Bettina. *Alles vergängliche ist nur ein Gleichnis* et voici le dernier. Trois générations plus tôt, un Von Brant avait traité avec une bonté remarquable un prolétaire du nom de Krebs qui vivait sur son domaine. Une Krebs, en la personne de Mrs de Cabassole, avait été servie, dans un restaurant de Baben-Baden par la dernière des Von Brant. Pussy s'ennuyait : Bettina parlait anglais : elles entamèrent une conversation qui se poursuivit ce soir-là dans l'appartement de Mrs de Cabassole, à l'hôtel... Maintenant la descendante du chevalier tombé à Crécy prenait des bains de soleil en Californie et servait de dame de compagnie et de domestique personnelle à la fille d'un charcutier. Ce n'était qu'un symbole, bien entendu — le symbole de l'absurdité de toutes choses.

Tout à coup, et sans avertissement, Bettina enfonça ses doigts dans la gelée tiède des épaules de Mrs de Cabassole — profondément jusqu'aux jointures. Il y eut un tortillement pesant, une inspiration rapide et vigoureuse.

— Vous me tuez !

— C'est ce calcium, dit Bettina, d'un ton soudain vif et professionnel. Il faut que nous brisions ces concrétions. Et quand je dis « briser », ajouta-t-elle, consciencieusement, avec un accent allemand qui persistait, « je veux dire : briser ».

Serrant les dents, elle joignit le geste à la parole. Mrs de Cabassole geignit.

— D'ailleurs, poursuivit Bettina, pétrissant toujours, de ses doigts implacables, il faut que vous perdiez un peu de ce poids. Et, puisque vous ne faites jamais ce que dit le docteur Bishop...

— Mais je m'affaiblis tellement quand je suis son régime !

— Et vous grossissez tellement en suivant le vôtre !

— Mais, je vous l'ai dit, s'écria Mrs de Cabassole, je vous l'ai dit : ça n'a rien à voir avec ce que je mange. Ce sont mes glandes. Sa voix chevrotait. Tout était contre elle — jusqu'à ses propres glandes. Elle se souvint tout à coup de cet affreux bonhomme qui succédait toujours au « docteur Joyce Jordan » à la T.S.F. Pire que le cancer, pire que les maladies de cœur, pire que toutes les maladies contagieuses réunies . l'Excès de Poids, le Tueur Numéro Un. Mais il était incapable de l'effrayer. Et, au surplus, tout ça, c'était de la blague, c'était simplement un truc pour vous vendre quelque nouvelle variété de pilules.

— Je n'aime pas votre attitude, ajouta-t-elle, d'un ton chargé de ressentiment. Après tout ce que j'ai fait pour vous...

Il y eut un instant de silence. Puis les doigts fouilleurs se retirèrent, les mains se remirent à glisser, caressantes, sur la peau lubrifiée. Des hanches aux jarrets, des jarrets aux hanches.

— Je ne faisais que plaisanter.

Quittant le genre professionnel, le ton de Bettina était devenu propitiatoire.

Pousser Mrs de Cabassole aux larmes, c'était agréable et facile ; mais il était également aisé de la pousser des larmes à l'animosité, de la commisération sur soi-même à la contre-attaque. La femme d'âge mûr étendue sur la table à massage ne posait pas de problèmes. A l'intérieur de ce monceau de chair de cinquante ans vivait une enfant fâchée et martyrisée. Soixante-douze pour cent du capital de la *Krebs Packing Corporation* avaient donné à cette enfant des droits inaliénables sur toutes choses — et pourtant lui refusaient la notion de la justice la plus élémentaire. Bettina ne voulait point courir de risques.

— C'est agréable comme ça ? demanda-t-elle avec sollicitude.

D'un léger grondement enroué, Mrs de Cabassole répondit par l'affirmative. Une éternité de massage, un temps infini pendant lequel on serait frotté par des mains d'ange vaselinées, ce serait là une juste compensation à toutes ses souffrances, une récompense à la mesure de sa bonté. Car elle était bonne — Mrs de Cabassole se pénétrait intérieurement de cette vérité — oui, elle était bonne. Voyez donc tout cet argent qu'elle donnait — pour les épileptiques, pour l'expression « créatrice du moi ». Et ce n'était pas vrai ce qu'on disait que le fisc l'aurait pris de toute façon. Ce n'était pas la raison de toutes ses bonnes œuvres. La preuve, c'est qu'elle ne pouvait rien déduire pour Bettina — et voyez donc ce qu'elle avait fait pour elle ! Elle l'avait tirée de ce taudis d'Allemagne, l'avait habillée chez Saks — Cinquième Avenue — avait subvenu à son

instruction comme masseuse, l'avait chérie comme une fille. Pourtant cette enfant n'était pas particulièrement jolie, ni même intelligente ! Encore si elle avait été capable de se rendre utile lors d'une réception ! Mais elle se contentait de rester assise, en silence, et soudain de se mettre à rire ; quand on lui demandait ce qu'elle trouvait de si drôle elle disait : « Rien de spécial », mais elle le disait d'une manière qui vous faisait penser que ce qui était « drôle » ce devait être vous. Pas étonnant qu'elle ne plût guère aux gens. « Je ne sais pas pourquoi vous la gardez auprès de vous », avait dit Mrs Hogan, pas plus tard que jeudi dernier. Mais elle prenait toujours la défense de Bettina. « Quand je pense à ce que cette pauvre fille a eu à souffrir... » Si ce n'était pas cela, être bon !

On entendit le bruit presque imperceptible d'un bouton de porte qu'on tournait avec précaution. Bettina lança un coup d'œil par-dessus son épaule. Ayant l'air, comme d'habitude, d'un ambassadeur dans une comédie de salon d'il y a quarante ans, Robert de Cabassole hasarda un regard dans l'intérieur de la pièce. Automatiquement, Bettina lui rendit son sourire, tout en se demandant lequel de ses petits-tours-pour-entrer-en-matière il était sur le point d'exécuter — la petite plaisanterie au sujet d'Actéon et de Diane, ou bien la formule qui n'était drôle que si l'on savait (ce qui n'était son cas que depuis qu'il le lui avait expliqué avec soin) que c'était une parodie du vers le plus célèbre de Webster : « Couvrez ses fasces, mes yeux sont éblouis... » Le « elle est morte jeune » final était omis, par respect pour les susceptibilités de Pussy.

Mais, chose surprenante, Mr de Cabassole inventa quelque chose de nouveau.

— Notre Suzanne, demanda-t-il d'une voix qui rappelait Oxford et, d'une façon plus lointaine, le faubourg Saint-Germain, est-elle en état d'être vue par un vieillard ?

— Mon coco chéri ! s'écria Mrs de Cabassole. Appliqué à cet ambassadeur de comédie, ce terme d'affection paraissait singulier. Je n'attendais ton retour que pour demain.

— Comment pouvais-je rester éloigné ? demanda son mari sur un ton de galanterie burlesque. Comment résister à l'envie de revenir ? Il se tourna vers Bettina, prit sa main graissée dans la sienne et, murmurant : « Mes hommages, *gnädige Baronin* », la porta à ses lèvres. Puis, dépliant un mouchoir, il s'essuya les doigts.

Irritée et mortifiée, Bettina reprit son massage.

Tout en la suivant des yeux (elle avait une silhouette charmante), tandis qu'elle se penchait au-dessus de la table, se balançant d'avant en arrière, Robert de Cabassole se mit à penser à ces dessins de Degas représentant des blanchisseuses occupées à leur repassage. Hélas ! nulle puissance humaine ne pourrait jamais lisser la pauvre Pussy. Avec une amère mélancolie, il se souvint de la créature délicieuse qu'il avait

épousée. Laiteuse, dorée, potelée, comme une pêche pas encore trop blette...

— As-tu fait un voyage agréable ? interrogea Mrs de Cabassole.

Il haussa les épaules.

— Très agréable, dans la mesure où l'on peut prendre plaisir à être d'un certain âge dans le Middle West.

— J'y ai été élevée, dit Pussy, d'un ton patriotique, et puis nous sommes aussi jeunes que nous nous sentons l'être.

Puis, se souvenant de ce merveilleux docteur Grimmelshausen qui avait fait une conférence sur la Christian Science au Club du Vendredi Soir :

— Nous sommes aussi jeunes, ajouta-t-elle, d'une voix inspirée, que le Principe Divin qui habite en nous.

— Vraiment ? dit poliment Mr de Cabassole. Et maintenant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'ai là quelques pièces qu'il faut que tu signes

Il ouvrit sa serviette et en tira quelques papiers.

— Tout est mental, insista Pussy.

— C'est ce que je vois, dit Robert, chaussant ses lunettes.

Tirant à lui une chaise, il s'assit près de la table de massage, sa serviette posée sur les genoux et les documents étalés sur elle. Gémissant un peu sous l'effort, Pussy allongea un bras semblable à un jambon, prit la plume qu'il lui tendait et signa trois fois.

— Désires-tu savoir de quoi il s'agit ? demanda Robert, tandis qu'il passait un buvard sur les signatures.

Mrs de Cabassole secoua la tête pour exprimer un refus énergique. Jadis, quand elle était petite, son père lui avait fait faire une tournée d'inspection de l'usine de la *Krebs Corporation*, à Omaha. Elle avait contemplé la longue procession des porcs gravissant la rampe ; elle avait écouté les cris montant en un crescendo frénétique et cessant brusquement ; elle avait suivi les cadavres tandis qu'ils glissaient, la tête en bas, le long de la ligne de spécialistes préposés à leur traitement ; elle avait vu les intestins, senti le sang ; elle avait pâli, verdi et enfin, à l'amusement de tout le monde, elle avait demandé à gagner la salle de bains. Depuis lors, elle avait préféré passer sous silence l'origine de son *bacon* et de ses dividendes.

— Je n'y comprendrais rien, dit-elle à haute voix.

— Mais si, tu comprends, répondit-il. Tout est mental.

— Tout est mental, répéta Mrs de Cabassole d'un ton dubitatif. Elle se souvint des hurlements des porcs occis depuis longtemps.

— C'est le seul moyen de gagner de l'argent, expliqua-t-il. Il faut que cela reste mental. Il faut s'évader de tout ce qui est réel, de tout ce qui est solide.

Avec ses papiers repliés il tapota les fesses de sa femme, puis se tourna vers Bettina :

— Ne soyez pas masseuse, dit-il. Asseyez-vous et écrivez un livre

intitulé *Comment paraître plus vieux que son âge et mourir jeune.* Vous gagnerez une fortune.

Sans sourire et sans le regarder, Bettina se sentit envahie, pendant qu'elle essuyait l'huile sur la peau de Mrs de Cabassole et la saupoudrait de talc, d'une répugnance inexprimable à l'égard de cet homme qui exprimait à la perfection les sarcasmes qu'elle ne formulait pas, qui pratiquait son propre dénigrement de toutes choses.

Ce fut Mrs de Cabassole qui rompit le silence.

— Il me semble que ce que tu dis là est un peu vulgaire, dit-elle d'un ton sévère.

L'allusion même la plus lointaine à la mort la choquait comme une obscénité. Tout était mental ; mais elle ne pouvait oublier cet affreux bonhomme à la T.S.F. Pire que le cancer, pire que les maladies de cœur... Le Tueur Numéro Un. Elle roula sur le côté et se souleva pour s'asseoir. Honteuse de cette nudité informe que sa propriétaire ne se gênait jamais pour montrer, Bettina posa une serviette sur les épaules de Pussy, puis l'aida à descendre de la table.

Avec la ponctualité d'une machine, Robert de Cabassole eut son réflexe automatique.

— Couvrez ses fasces, déclara-t-il, mes yeux sont éblouis.

Debout en équilibre instable sur ses petits pieds jadis exquis, qui étaient à présent si désespérément insuffisants pour le poids qu'ils avaient à porter. Pussy alla en boitillant jusqu'au lit et, poussant un soupir qui tenait du gémissement et du grognement, s'y étendit. Bettina tira sur elle les couvertures ; puis, sans même regarder Mr de Cabassole, elle se hâta de sortir de la chambre. *Alles vergängliche ist nur ein Gleichnis.* Un symbole — soit d'horreur, soit d'absurdité ; hideux ou grotesque. Le destin ne lui avait jamais donné d'autre choix. Dans l'intervalle, il n'y avait que le répit de l'oubli.

Cinq minutes plus tard, elle prenait son bain de soleil. Etendue sur la petite terrasse privée au-dessus du toit de la piscine, elle leva les yeux, les paupières à demi fermées, sur le ciel légèrement brumeux, sur la tour, d'un gris vert, de l'eucalyptus. Après les cauchemars de la guerre et de la pauvreté, après les arlequinades de la vie avec Pussy et l'innommable Robert, ces plaisirs longs et vagues en étaient venus à être sa seule consolation. Simplement ne rien faire, être seule et nue au soleil. Il y avait le soleil du vent du sud, sauvage dans un ciel brillant, abrutissant par excès de chaleur ; et il y avait le soleil des brises de l'ouest, tempéré, comme il l'était ce matin, par une gaze de vapeur marine, et, vous caressant doucement, vous faisant tomber insensiblement, comme sous l'effet d'une drogue, dans une léthargie bienheureuse, faite de rêveries, de vides, d'absence... Et pendant ces siestes, son corps prenait un hâle encore plus sombre. Non pas en raies, non pas avec des taches de blancheur grotesque et indécente, mais couvrant son corps tout entier, chaque pouce de sa

peau. Oui, chaque pouce, chaque millimètre. Les Lydias avaient leurs Garths, et même les Pussies devaient avoir eu jadis leurs Roberts. Son amant, à elle, c'était le soleil. Et tant qu'elle aurait le soleil, tant qu'elle pourrait accomplir ce rite quotidien qu'elle s'abandonnait totalement elle-même, rien d'autre n'aurait d'importance. Ou, du moins, c'est là ce qu'elle essayait de croire, ce qu'elle réussissait même quelquefois à croire. Mais aujourd'hui, non.

Aujourd'hui, elle était en proie à un sentiment de malheur et d'agitation. Elle prit la montre qu'elle avait ôtée pour que son poignet fût bruni comme le reste de son corps. Le déjeuner ne serait pas servi avant une demi-heure. Si elle retournait dans la maison, que ferait-elle ? Lire ? Coudre des initiales sur ses dessous neufs ? S'entraîner au *Faschingsschwank ?* L'idée seule de tout cela était indiciblement assommante, l'ennui préférable à la torture. Pourtant, elle se leva, revêtit sa robe bain de soleil couleur primevère et descendit à tâtons l'escalier sombre. Ouvrant la porte du pavillon de la piscine, elle se hâta vers le plein soleil et, trébucha sur ce que, en s'appuyant, chancelante contre l'eucalyptus, elle reconnut, avec une terreur soudaine, pour être une paire de jambes couvertes d'un pantalon. Les genoux lui manquèrent. Elle poussa un petit cri et s'assit sur l'herbe paralysée par la peur. A deux mètres d'elle, un jeune étranger, aux yeux noisette, avec une mèche de cheveux brun foncé en travers du front, la regardait en souriant.

— Je suis désolé, dit-il d'une voix indistincte.

Agitant à bout de bras un concombre largement entamé, il désigna ses mâchoires. Une demi-douzaine de coups de dents, puis une déglutition finale.

— Voilà qui va mieux !

De part et d'autre d'un nez aquilin assez grand et pourtant délicat ses yeux étaient pleins de vie et d'amusement.

Le visage de Bettina était figé d'horreur. Elle continuait à écarquiller les yeux, non pas sur le jeune homme, mais sur le fantôme composite de Papa Fischer et des soldats ivres.

L'amusement qui emplissait les yeux de l'étranger fit place à la sollicitude.

— Il n'y a pas de quoi vous tourmenter, dit-il ; je suis simplement un jardinier, rien de plus. Du moins, c'est ce qu'on croit que je suis. Il se mit à rire. Je m'intitule expert en déserts et les riches me paient deux dollars de l'heure pour m'occuper vaguement de leurs cactus et de leurs euphorbes.

Il pointa son concombre dans la direction de la pente raide qui s'étendait derrière la maison où les propriétaires précédents avaient installé un jardin de rocaille.

— C'est très amusant, et cet argent-là me permet de manger tout en travaillant à mon doctorat de philosophie.

Les fantômes s'étaient dissipés ; Bettina se sentit capable de lui sourire.

— Vous m'avez fait une peur affreuse, dit-elle.

Le jeune homme leva sur elle des yeux pleins de curiosité.

— Vous n'êtes pas allemande, par hasard, dites ?

Elle se raidit. Allait-il lui offrir de la commisération ? Allait-il parler de Hitler ?

— Oui, je suis allemande, répondit-elle d'un ton glacial, et elle détourna la tête.

— Ah ! mais c'est épatant ça ! s'écria-t-il. Voilà exactement ce qu'il me fallait — *eine Gelegenheit, deutsch zu sprechen.*

Son accent laborieux était si plein de bonnes intentions que Bettina fut obligée de sourire.

— Vous me croirez si vous voulez, reprit le jeune homme avec un rire, mais je fais ma thèse sur Hölderlin.

Deux vers depuis longtemps oubliés — vers qu'elle avait entendus chaque fois que le monocle de son grand-père reflétait un coucher de soleil, ou se tournait vers la lune — lui vinrent spontanément aux lèvres.

Wo bist du, Jugendliches ! Das immer mich,
Zur Stunde weckt des Morgens ; wo bist du, Licht ?

— De mieux en mieux ! s'écria le jeune homme. Vous méritez une tranche de concombre.

Il en coupa une et la lui tendit sur la pointe de son couteau.

— Je veux bien la prendre, dit Bettina, je la prends, parce que j'aime le concombre... Mais je ne la mérite pas.

— Vous méritez même un peu de Cheddar.

Il se mit à débarrasser de son papier un bloc de fromage orangé en forme de coin.

— Attendez d'avoir appris la vérité ! Tout ce que je connais de Hölderlin, ce sont ces deux vers-là. Vous comprenez, je ne suis plus allée en classe après quinze ans.

— Il n'est pas nécessaire d'aller en classe pour lire de la poésie.

— C'est possible, dit-elle. Mais il faut avoir des livres, il faut avoir le temps, il faut avoir quelqu'un à qui l'on puisse parler des choses qu'on lit.

Elle parlait avec calme, mais sa voix se chargeait d'amertume rétrospective.

Il lui lança un regard plein de curiosité ; puis, sentant qu'elle lui en voudrait, de ce regard comme d'une indiscrétion, baissa les yeux et s'occupa, fort méticuleusement à peler une nouvelle tranche de concombre.

— Je suppose que c'est la faute de la guerre, dit-il sur un ton absent, impersonnel. Je veux dire : c'est pour ça que vous n'avez pas eu l'occasion.

Bettina lui décocha un coup d'œil. Le visage détourné, le petit froncement des sourcils qui trahissait la concentration, la rassurèrent. Elle acquiesça d'un signe de tête. Il y eut un long silence, puis à sa propre surprise — car elle ne disait jamais rien de ces choses à personne — elle se mit à parler de son orphelinat, de l'usine, des bombardements — avec un abandon et une franchise qui eussent été inconcevables s'il n'avait pas été si manifestement indifférent, si totalement étranger à ce qu'elle lui disait. Tout à coup, au beau milieu d'une phrase, elle s'interrompit.

— Je ne sais pas pourquoi je vous rase avec tout ça.

Elle se força à rire.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que vous me rasez ? demanda-t-il.

— C'est comme ces vieilles femmes qui vous parlent de leurs opérations, dit Bettina, sur un ton de raillerie chargée de colère.

Elle était furieuse contre elle-même d'avoir parlé ainsi, furieuse contre lui parce qu'il l'avait encouragée — encouragée, afin de pouvoir jouer au protecteur, avec sa sympathie et ses bons conseils. Eh bien, qu'il essaye donc ! Elle regarda le jeune homme d'un air belliqueux. Mais tout ce qu'il fit, ce fut de piquer une bonne tranche de concombre de la pointe de son couteau et de la lui tendre.

— Quelques barreaux, dit-il, tandis qu'elle la prenait, et nous pourrions nous croire au Zoo !

Il fut heureux de constater, comme il l'avait espéré, qu'il était impossible à la fois de manger et d'exprimer du mépris.

— Et d'ailleurs, ajouta-t-il la bouche pleine, vous n'êtes pas une vieille femme. Et si vous en étiez une, pourquoi ne serait-il pas convenable que vous parliez de vos opérations ?...

— Est-ce que cela vous intéresserait ?

— Oui, si cela vous intéressait. L'intérêt, c'est comme les oreillons — c'est contagieux. Il consulta sa montre et émit un sifflement : « Je vole mon employeur. »

Il fit disparaître ce qui restait du fromage, et se remit debout.

— Aimez-vous le saumon fumé ? demanda-t-il, en baissant les yeux sur elle.

Et, lorsqu'elle eut fait un signe de tête affirmatif :

— Okay, dit-il, c'est un rendez-vous. Après-demain. Même heure, même endroit. Et il y aura du saumon fumé et des radis.

***

Le soleil se couchait tandis qu'ils filaient vers le Sud, le long de la mer de Salton. Les montagnes, de l'autre côté du lac, qui avaient été d'un ton orange enflammé, esquissèrent une tentative pour passer à une

froide incandescence cramoisie. Derrière eux, le ciel était d'un bleu intense.

— Quel formidable technicolor ! dit Martin en riant.

— Mais c'est merveilleux, insista Bettina, des profondeurs de son bonheur, c'est merveilleux !

— Ai-je jamais dit le contraire ? répondit-il. C'est sublime. C'est le mauvais goût de Dieu lui-même.

Il y eut un long silence. Poussée jusqu'à la limite de ses capacités, la vieille Ford roulait à travers le désert avec un bruit de ferraille. Le ton cramoisi s'approfondit en pourpre, et le pourpre déclina, passant de l'œillet à la valériane, de la valériane à la violette. Au premier plan, de part et d'autre de la route, le sable rougi était troué d'innombrables pores et de fossettes d'ombre. Les minutes s'écoulèrent, et soudain, le sommet, le plus élevé d'une montage, à quatre-vingts kilomètres à l'ouest, toucha le disque du soleil déclinant. A l'est, de l'autre côté du lac, il y eut une révolution sans bruit. Le violet s'assombrit en deuil royal, les ombres indigo surgirent en foules du fond des canyons — de plus en plus haut, jusqu'à tout recouvrir, sauf les sommets. Suivant des yeux cette clarté décroissante. Bettina fut saisie d'une angoisse soudaine et accablante. Il en avait toujours été ainsi, durant toute sa vie. De la lumière, mais seulement au loin ; du bonheur, mais de l'autre côté de l'eau, et elle, condamnée, irrémédiablement condamnée. Sa gorge se serra ; ses yeux s'emplirent de larmes. D'un geste violent, désespéré, comme si elle se noyait et qu'il n'y eût point d'autre espoir, elle agrippa la main brune à côté d'elle, sur le volant. La voiture fit une embardée dangereuse vers le sable mou sur l'accotement de la route, puis retrouva une position stable.

— Puis-je vous demander ce que vous vous croyiez faire ? demanda-t-il poliment.

Bettina le regarda, les yeux fixes, sans sourire.

— M'aimez-vous réellement ? demanda-t-elle. Réellement ?

De délicats plis d'amusement rayonnèrent autour des yeux et de la bouche de Martin.

— C'est l'une des raisons, répondit-il, pour lesquelles je ne désire nullement que l'un ou l'autre de nous soit tué.

Avec un bruit presque semblable à une explosion, un camion de dix tonnes suivi d'une énorme remorque les rasa en coup de vent. La petite voiture frémit dans le vent de la vitesse.

— L'amour, c'est l'amour, ajouta Martin, et la circulation, c'est la circulation. Et quand ils empiètent l'un sur l'autre...

Il s'arrêta et se mit à chanter : *Nous rencontrerons-nous sur l'autre rive ?*

Du coin de l'œil, il vit que le visage de Bettina s'était détendu et qu'elle souriait. Il s'arrêta de chanter, allongea le bras et porta la main de la jeune fille à ses lèvres.

— Pas de camions, dit-il, pas de danger. Mais à l'avenir, je vous en prie, donnez-moi au moins cinq secondes de préavis.

Elle ne dit rien ; mais il sentit, à la façon dont elle soupira et s'adossa avec abandon, qu'elle avait recouvré la paix.

Les derniers rayons du soleil avait disparu et, sur les bords du ciel luisant, les montagnes étaient presque noires. Au-dessus d'elles, comme un vague fantôme, la lune se levait. La mort avait fait place à la résurrection. Bettina soupira de nouveau et ferma les yeux.

Martin tourna un instant la tête pour la regarder ; puis, heureux de ce qu'il avait vu, se sourit à lui-même et contempla de nouveau la route. Comme c'était étrange, tout cela, comme c'était inexplicable ! L'ouverture d'une porte, l'apparition de cette petite silhouette vive, vêtue de jaune et puis le faux-pas, le cri de mortelle terreur... Et même après qu'elle fut rassurée, même quand, plusieurs semaines plus tard, elle l'eut accepté pour ami, pour le seul ami qu'elle eût jamais eu, même alors, elle conservait une sorte de contraction latente, une méfiance craintive, non pas simplement à son égard à lui, mais même à l'égard de ses propres sentiments, les plus profonds comme les plus spontanés. Il l'avait vue souffrir et, pour une part, son amour était fait de pitié, d'un désir ardent de venir à son secours. Pour une part seulement ; car pour une autre part — et il se souvenait du halètement des petits seins et de la peau hâlée par le soleil — pour une part, c'était aussi du désir. Et le désir était accompagné d'une curiosité tendre et insatiable de savoir ce qui se passait derrière ses yeux qui se gardaient, derrière ce masque sombre et rarement souriant. Son amour c'était tout cela ; et pourtant, c'était aussi quelque chose de plus — quelque chose (il n'y avait pas d'autre mot) de surnaturel. Mais avec quelle prudence il lui avait fallu s'avancer. Une question indiscrète, un geste trop pressant et elle se raidissait silencieuse, défiante...

Et cette excursion dans le désert, ce week-end chez la sœur de Martin, dans l'Arizona — quel effroi, quel doute, quelle indécision avant qu'elle n'eût accepté ! et même après que sa décision eût été prise. Comme elle avait eu l'air misérable quand il était allé la prendre, le matin !

— On va croire que je vous mène chez le dentiste.

Mais elle ne put même pas se forcer à sourire, et tandis qu'ils roulaient dans les rues vides, et que le soleil levant était déjà chaud à travers le pare-brise, il la surprit, de temps en temps, lançant un regard furtif et craintif dans sa direction. Il gara la voiture sous une porte cochère. Même les condamnés sont censés éprouver du bien-être après avoir déjeuné...

Avec difficulté, d'abord — car elle pouvait à peine avaler — Bettina but un peu de café, grignota un morceau de toast, et se laissa enfin persuader de manger un œuf. Quand le déjeuner fut terminé, le dentiste et

la chaise électrique avaient, non pas disparu, certes, mais ils avaient dû céder du terrain.

— Que croyez-vous que votre sœur pensera de moi ? avait-elle demandé avec appréhension, au moment où il lui avait allumé sa cigarette.

Il répondit que quatre gosses et une belle-mère infirme ne laissaient évidemment guère de temps à une jeune veuve pour penser à quoi que ce fût. D'ailleurs, « ne jugez point, afin de ne pas être jugés ». Sans le savoir, Mary était une chrétienne — à peu près la seule chrétienne qu'il eût jamais connue.

— Va-t-elle à l'église ? demanda Bettina.

Il y avait dans sa voix une intonation soupçonneuse qui masquait une hostilité prête, à la moindre provocation, à éclater ouvertement. Il sentit la présence de quelque odieux fantôme et, bien que cela ne fût pas strictement vrai (car Mary allait réellement de temps à autre à l'église), il dit :

— Non, à peu près jamais.

Et, pour empêcher Bettina de s'appesantir sur un sujet si manifestement délicat, il s'était mis à parler des enfants. De Michaël, l'indomptable, aux cheveux roux. De Jenny, l'incertaine, la contemplative. De Margaret, qui, à l'âge de trois ans, s'entraînait déjà au rôle d'Hélène de Troie. Et de Jumbo, le bébé, la masse hurlante, la machine à convertir le lait en couches malpropres...

Dans la voiture, ils avaient parlé allemand, soi-disant, pour l'instruction de Martin, mais en réalité (car il avait, de propos délibéré, exagéré son accent) pour la faire rire, lui donner un sentiment de supériorité. Innocent petit stratagème, — mais il avait réussi.

Ils déjeunèrent à Palm Springs, achetèrent une carte postale représentant deux ânes sous un arbre « paloverde », pour l'envoyer à Mrs de Cabassole, puis se remirent en route. Près de La Quinta, il quitta la route et arrêta la voiture. Un torrent maintenant à sec, avait creusé son lit sinueux entre des murailles de rocher de plus en plus rapprochées. Le sable y était violet de verveine et il y avait, parmi les pierres, des bouquets de tournesols et de mauves de teinte abricot. Aux arbres bas dans le lit du ruisseau étaient suspendues d'épaisses touffes de gui jaune verdâtre, odorantes de fleurs et bruyantes d'abeilles. Les abeilles l'avaient effrayée, mais sans tenir compte de ses protestations il lui prit le bras et la mena au-dessous d'une branche recourbée en forme d'arche. Au travers des rameaux nus ils levèrent les yeux sur une touffe ronde suspendue au-dessus d'eux. Comme des yeux vivants, de petits interstices de ciel brillaient, intensément clairs, entre les feuilles arrondies et les grappes de fleurs minuscules. Dans le silence parfumé, il y avait un vrombissement d'ailes, bas et continu.

— J'ai mortellement peur, murmura-t-elle.

— Elles ne vous piqueront pas, assura-t-il, à moins que vous ne sen-

tiez le cheval. Et je me permets d'ajouter, si vous voulez bien excuser une remarque de nature personnelle, qu'il n'en est rien. Il abaissa les yeux en souriant vers elle. Il me semble avoir entendu parler d'une vieille coutume, ajouta-t-il après un petit silence.

— D'une vieille coutume ?

— Qui concerne le gui [1].

L'expression de Bettina se transforma. Elle eut un rire inquiet, se détourna.

— Et alors ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas ; elle ne le regarda pas.

— Et alors, insista-t-il.

Brusquement, Bettina se tourna vers lui, lui prit la tête entre ses deux mains et, l'attirant vers elle, l'embrassa très vite, comme un enfant qu'on aurait défié de passer un doigt dans la flamme d'une bougie ; puis elle le repoussa de toutes ses forces et s'enfuit comme si elle avait été poursuivie par les abeilles. Il fut tenté de lui donner la chasse, mais se retint et la suivit lentement. Bettina ralentit sa course et se tourna vers lui.

— Voulez-vous entendre quelque chose de drôle ? demanda-t-elle lorsqu'il s'approcha d'elle.

Et, d'une voix très rapide et exagérément forte, elle se mit à lui parler de la scène qu'avait faite Mrs de Cabassole la veille au soir, après le départ des invités — scène presque larmoyante où il était question des jeunes filles qui se livrent trop facilement, scène à voix plus basse évoquant les incidents dégoûtants dont les voitures parquées sont le théâtre, scène d'indignation dirigée contre les hommes. Et, révélant soudain un talent caché, elle lui servit, en même temps que les paroles de Pussy, une imitation impitoyablement ressemblante de la voix pleurnicheuse de Pussy, des façons haletantes et insistantes de Pussy.

Les hommes — elle savait bien comment ils sont, les hommes ! Ils sont tous pareils, — mais tous, absolument tous. Et Bettina avait-elle jamais pris le temps de réfléchir aux dangers (et la voix baissa jusqu'au murmure) aux dangers des maladies vénériennes ? Et avait-elle songé au *Birth Control ?*

Martin se mit à rire bruyamment, et tandis qu'il s'esclaffait, il remarqua sur le visage de Bettina une expression de soulagement. L'éclat de rire exclut le baiser ; la grosse hilarité est incompatible avec le sentiment. Pour l'instant, ses terreurs étaient calmées. A titre d'assurance supplémentaire, elle se lança encore dans d'autres imitations, plus follement hilarantes que les premières. Martin rit de nouveau, — il rit devant l'évocation de la pauvre Pussy, et rit, avec bonne humeur, devant sa propre défaite et la transparente signification de la stratégie de Bettina. Une

1. Allusion au baiser sous le gui.

fois de plus, elle lui avait échappé, elle s'était évadée de son piège — uniquement, bien entendu, pour s'enfermer de façon encore plus étroite dans son piège, à elle, ce piège dont une partie de son être essayait si désespérément de sortir.

Bettina ouvrit les yeux. Le crépuscule avait fait place à la nuit et les phares avaient été allumés. Les montagnes avaient disparu, le désert s'était évanoui. Il ne restait rien, qu'un tunnel mobile de clarté brillante entre des murailles noires. Sorti du néant, un phalène passa devant eux comme un éclair. Et voilà, tout à coup, qu'apparut en avant de la voiture, sur la route noire, un serpent doré qui rampait. Martin fit un écart pour l'éviter, et, dans le même temps, on perçut un nouveau battement d'ailes lumineuses.

— Que le serpent soit, dit-il avec un rire. Que le phalène soit. Et alors, passez muscade !

Mais, à présent, il y avait autre chose — une fraîcheur, une odeur de foin et de terre mouillée. Ils étaient sortis du désert et se trouvaient au milieu des champs irrigués de la Vallée Impériale. Des lumières s'élançaient à leur rencontre, glissaient le long des fenêtres et se perdaient. Sur des murs des visages illuminés, énormes buvaient avidement des bouteilles de coca-cola. Puis surgit un éclat de néon, dans un relent de hamburgers. « Chez Mom », lut Bettina à haute voix et elle se prit à songer à son grand-père et à la seconde partie de Faust : *Die Mütter, Mütter ! — 's klingt so wunderlich !* »

« Chez Mom », répéta-t-elle et elle se mit à rire, mais sans raillerie — simplement parce que tout cela était si indiciblement bizarre, si bizarre et, obscurément, si juste, si parfaitement conforme à ce que cela devait être. Que le serpent soit et puis que le serpent ne soit pas. Que le phalène soit et puis que le phalène ne soit pas. *Mom's Place*, grand-père, Mütter et puis pas de Mütter, pas de grand-père, pas de...

Un signal lumineux vira au rouge ; la voiture s'arrêta. L'odeur du hamburger domina tout et, par la porte entr'ouverte de *chez Mom* une voix de contralto jaillie d'un appareil à sous, répandit ses effusions langoureuses.

Martin se mit à chanter à tue-tête :

> « *What though the spicy breezes*
> *Blow soft o'er Ceylon's Isle...* »

« Si bleu », gémit le contralto, dans un autre ton :

> « *Though every prospect pleases*
> *And only man is vile*[1]. »

1. « *Qu'importe que les brises épicées*
Soufflent doucement sur l'île de Ceylan...
Que toutes les vues soient agréables,
Et que l'homme seul soit avili... »

C'est un fragment d'un hymne bien connu de Heber, évêque de Calcutta (1783-1826). (N. du Tr.)

Le feu changea de couleur. La boîte de vitesses grinça, la petite voiture bondit en avant. Mom, le hamburger, le contralto — tout s'élança dans le passé. Une lumière au néon succéda à une autre. *Main Street.* Les trottoirs étaient encombrés de Mexicains. Des visages sombres écarquillaient les yeux avec une intensité de désir morne devant les vitrines : mannequins blonds en robes de soirée sans épaulettes, annonces d'appartements (six pièces) à crédit, postes de télévision à prix réduit, machines à laver sacrifiées, réfrigérateurs payables en vingt-quatre mensualités.

— Le Pays des Hommes Libres, dit Martin, en observant la foule attirée par les vitrines, cependant que la voiture était arrêtée, vibrante, à un croisement. Et lorsque, enfin, ils y arrivent, le premier soin de ces pauvres Aztèques c'est de se muer en esclaves de la vente à tempérament. Je suppose, ajouta-t-il, que nous serons tout aussi idiots qu'eux.

Bettina feignit de s'intéresser aux Mexicains et ne le regarda pas. « Je suppose que nous serons tout aussi idiots qu'eux... » Il n'avait jamais parlé de leur mariage, et pourtant, le voilà qui présentait la chose comme allant de soi, comme le plus évident des faits. Tenant encore son visage détourné — car elle ne voulait pas qu'il la vît rougir — elle hocha énergiquement la tête.

— Nous resterons libres, dit-elle.

Libres, libres — ce mot ne suscitait point d'image concrète et pourtant il représentait tout ce qui était bien, tout ce qui était différent de ce que sa vie avait été jusqu'à présent. Libre, enfin, libre à jamais !

Le feu rouge vira au vert ; la voiture se remit en marche. Qu'il y ait des Aztèques et maintenant qu'il n'y ait plus d'Aztèques. Au bout d'une minute ou deux ils roulaient en tunnel à travers l'obscurité de la campagne vide.

« Libre », se répétait-elle et puis « Frei » et « Freude ». C'étaient des syllabes magiques, qui la ravissaient. Et ce n'était pas seulement sur elle-même que la magie faisait son effet ; elle agissait sur tout ce qui l'entourait. Miraculeusement, la réalité s'adapta à ses désirs, à la teinte et à la couleur de ses sentiments. Les choses et les événements devenaient tels qu'elle se les était imaginés — ou plutôt devenaient ce qu'elle eût imaginé si son imagination avait été capable de concevoir des prodiges aussi simples et pourtant aussi extraordinaires que cette lune énorme à tribord, ces arpèges pressés d'odeurs successives, ce contraste des fleurs de citronniers à côté des poulets, des porcs à côté des eucalyptus. Et la magie persistait, kilomètre après kilomètre, au travers de la campagne cultivée, au travers du désert dénudé qui s'étendait au-delà. Prodige sur prodige — des roses trémières sauvages dans l'éclat des phares, une voiture rouge parquée parmi les buissons de sauge et les silhouettes (comme la pauvre Pussy avait eu raison !) d'amoureux s'embrassant. La magie changea de nature ; visions au travers des murailles du tunnel, de pâles dunes de sable fuyant sans fin à droite et à gauche. Comme une

tempête gelée, comme un rêve de neige, comme une illusion d'Alpes lointaines. L'illusion s'évanouit et ce fut de nouveau la magie de la verdure, des parfums épars dans la nuit.

Puis la magie de la Rivière Colorado tout en argent, mais noire comme de l'encre sous le pont retentissant d'échos. La magie (tout était magie) des *chile con carne* et du mauvais café dans les faubourgs de Yuma. Et pour finir la magie, après le dîner, de ce bruit inexplicable dans le hinterland suburbain, de ce grondement faible et continu. Train ? Mais ce bruit ne cessait jamais. Usine ? Mais pourquoi à cette heure de la nuit ? Et l'on ne travaille pas en musique. Intrigués et curieux ils s'avancèrent.

Au-delà des dernières maisons, au milieu d'un terrain vague et sablonneux, se dressait une vaste tente. L'entrée était un rectangle de lumière et dans les fentes de la toile brillaient une vingtaine d'yeux jaunes. Pour Bettina, c'était un conte de Grimm. La maison de la sorcière dans *Hänsel et Gretel ;* l'auberge où les animaux musiciens avaient donné leur concert nocturne. Les silhouettes de toitures gothiques attendant, de toute éternité, Bettina Brant, attendant précisément cet instant de halètement et d'extase.

Lorsqu'ils franchirent le seuil, le grondement et la romance « western » s'enflèrent pour atteindre un paroxysme. Gardant l'entrée, un homme d'une obésité colossale était assis derrière une table, dans un relent de fumée de cigare. Derrière lui, un parquet de bois reflétait sous les roulettes grondantes un défilé de patineurs à roulettes tournoyant à toute vitesse dans l'enceinte de la tente. Il y avait quelques petits enfants, étonnamment experts et malins ; mais pour la plupart, les patineurs étaient des garçons et des filles d'environ vingt ans. Dans la foule mouvante passaient, aisément reconnaissables, une demi-douzaine de Nordiques ; les autres étaient Mexicains. Dans leurs corps trapus, dans le scintillement de leurs yeux noirs d'Indiens, la vie semblait plus forte, beaucoup moins précaire, que chez ces jeunes Celtes et Scandinaves, aux épaules étroites, aux boucles fines d'étoupe et de soie châtaine, à la peau incolore ou rouge de soleil. Fascinée comme si elle avait assisté à quelque spectacle des Mille et Une Nuits, Bettina écarquilla les yeux.

— Vous voulez essayer, mademoiselle ? demanda l'homme obèse, sans ôter son cigare de sa bouche. Il agitait une paire de patins.

— Oui, pourquoi pas ? insista Martin.

Ses paroles rompirent l'enchantement et, avec la brusquerie d'une nausée, la magie s'évanouit. Ce fut comme si l'on avait éteint une lumière, tiré un rideau peinturluré. On la laissait face à face avec un monde, hostile et ingouvernable.

— Je n'ai pas patiné depuis que j'étais toute petite, bégaya-t-elle.

— Raison de plus pour le faire maintenant.

— Mais je vais tomber.

Il haussa les épaules.

— Et puis ?

Bettina regarda de nouveau le défilé glissant et ne vit qu'une troupe de sauvages cuivrés.

— Je vais me rendre ridicule, s'écria-t-elle, prise d'un désespoir paniqué.

Les coins de la bouche de Martin esquissèrent un sourire et autour des yeux rétrécis et de chaque côté du nez apparurent les petits plis d'amusement, qu'elle connaissait si bien.

— Voilà qui règle la question, dit-il.

— Que voulez-vous dire ? La voix de Bettina était toute crainte et soupçon. Il était devenu son ennemi, il ne valait pas mieux que tous les autres. Que voulez-vous dire ?

Mais il était trop occupé à régler la location des patins à l'homme obèse pour pouvoir répondre.

— Martin ! Elle le tira par la manche. Je ne veux pas.

— Trop tard, dit-il laissant tomber la monnaie dans sa poche. Vous n'auriez pas dû me dire que vous alliez vous rendre ridicule. Et maintenant, mettons ces patins.

— Mais Martin ! Elle le détestait. Martin...

Lâchement, elle céda. Il la poussa doucement sur une chaise et se mettant à genoux à ses pieds, il commença d'attacher les patins.

— C'est une occasion, dit-il sans lever les yeux, une occasion que nous ne pouvons pas nous permettre de laisser échapper. Nous allons faire les imbéciles et nous rirons aussi bruyamment que tous les autres.

— Mais je ne veux pas. Elle était au bord des larmes. Je ne veux pas.

— Comment le savez-vous avant d'avoir essayé ?

Contractée elle se laissa faire. Mais lorsqu'enfin ils filèrent sur le parquet elle ne tomba pas, elle ne fit même rien de trop ridicule. Après deux tours un peu chancelants, ses muscles retrouvèrent les réflexes anciens. L'appréhension fit place à la conscience, au plaisir de la réussite. Le haut-parleur, quittant les cowboys et les guitares, diffusa une marche militaire. Les ondes de cuivre retentissantes l'entraînèrent. Un pied, d'abord, et puis, à l'aise et en temps voulu, l'autre — encore, encore. Devant la puanteur du cigare, devant le comptoir de coca-cola rouge, devant la sortie fermée d'un rideau marqué « Dames », devant « Messieurs », au travers des faisceaux verts et cramoisis qui tombaient le cigare de l'homme obèse, devant le coca-cola — encore un tour — un autre encore, en une sorte d'extase éveillée, de ravissement silencieux et de plus en plus enivrant. Elle regarda le couple mexicain qui glissait à leur hauteur. Au-dessus du sweater noir de la jeune fille, au-dessus de la chemise du gamin, au dessin extravagant, les visages étaient semblables à deux masques sombres sans rides, vides de toute expression, indifférents à tout ce qui n'était pas cette vitesse, ces mouvements rythmiques, ce bruit éternel, cette musique implacable. Et à

part la couleur de la peau et le dessin des traits, c'est à cela, elle le sut soudain, que devait ressembler son propre visage. Car, comme eux, elle était, elle aussi, seule dans son extase. Seule même dans cette foule, seule en dépit du sentiment réconfortant d'avoir Martin à son côté, d'aimer et d'être aimée. Mais son amour faisait partie de cette extase, un amour sans désirs ni responsabilités, un amour dont la fin et le dessein uniques semblaient être simplement ceci : de continuer à tournoyer côte à côte, à jamais.

Le premier couple les dépassa et un autre arriva pour prendre sa place. Les visages étaient empreints du même air d'absence extatique, dans un paradis où l'on ne se mariait pas, où il n'y avait ni sexe, ni argent, ni passé, ni avenir redoutable. Elle leva les yeux pour lancer un regard à Martin. Il souriait de manière à peine perceptible, sa longue mèche de cheveux flottant à la brise de sa propre vitesse ; il regardait droit devant lui, sous ses paupières mi-closes sans rien fixer. Elle serra sa main et, lorsqu'il se tourna vers elle, lui lança un sourire plein d'adoration et de reconnaissance.

— Merci, murmura-t-elle.

— De quoi donc ?

— De ceci. De ne pas m'avoir prise au sérieux.

Il se mit à rire.

— Savez-vous ce que j'aurais fait si vous aviez persisté plus longtemps ?

— Quoi donc ?

En guise de réponse il lui donna une petite tape sur le fond de son pantalon de nylon gris. Puis il lui reprit la main. Ni l'un ni l'autre ne parla, mais leurs corps ondulaient à l'unisson. Une autre paire de masques précolombiens les dépassa d'un mouvement glissant. Puis, leurs yeux bleus fixés sur un océan de béatitude intérieure, ce fut le tour de deux anges caucasiens en salopette bleue. Et, pendant tout ce temps, dominant le grondement des roulettes, les tambours et les cuivres continuèrent leur vacarme, tandis que la procession glissante tournait sans repos, lancée dans une poursuite sans but qui trouvait en elle-même sa propre fin.

Tout à coup, au milieu d'une mesure, la musique s'interrompit. Pendant quelques secondes, les roulettes continuèrent à gronder comme s'il ne s'était rien passé ; puis le bruit se modifia et décrut. La procession avait commencé à se disloquer.

— C'est l'heure ! cria l'homme obèse. C'est l'heure !

Arrachés à l'autre monde, les patineurs redevinrent eux-mêmes. Les jeunes filles, depuis longtemps silencieuses, se mirent soudain à pousser de petits cris et à glousser de rire ; les jeunes gens s'interpellèrent les uns les autres. Il n'y eut plus de masques de ravissement, il n'y eut plus que des visages de grands dadais maladroits, de jeunes filles empê-

trées dans leur jeune féminité, que la bruyante vulgarité d'adolescents habitués depuis la première enfance à se nourrir de comics et de publicité. Pour la seconde fois ce soir-là, la magie avait cessé d'agir.

— Fini, dit Bettina, d'un ton mélancolique, tandis qu'ils sortaient.

— Fini ? répéta Martin sur un autre ton. Ça ne fait que commencer !

Ils se mirent en marche pour retrouver la voiture. « La seule question, ajouta-t-il, c'est de savoir si je pourrai retrouver l'endroit dans l'obscurité. A dix kilomètres cinq cents du centre de Yuma. Mettons : à neuf kilomètres d'ici. Une vieille piste se détache vers la droite, avec une affiche jaune de Radio Motorola, à quelques mètres du tournant, de ce côté-ci. »

— Mais qu'est-ce qui se passe quand on y arrive ?

— Attendez, vous verrez.

Ils montèrent en voiture, et démarrèrent. Six kilomètres, huit kilomètres, — Martin ralentit. Et soudain apparut la Motorola, apparurent les ornières de la vieille piste, pleine d'ombres noires sous le faisceau horizontal des phares.

— C'est ici, dit triomphalement Martin, en arrêtant la voiture. Le plus riche gisement de trésors du désert.

Il jeta une couverture sur l'épaule de Bettina, et ils se mirent à marcher, sur le terrain plat, pénétrant dans un silence, tout semblable au silence des espaces vides. La lune était à mi-course, et tellement brillante qu'elle éclairait d'un soupçon de couleur muette les tournesols qui croissaient entre les buissons. Des fantômes de buissons en fleur — et pourtant tangibles, pourtant assez solides pour projeter sur le sable ces ombres aux dessins compliqués. Et là, merveilleusement lumineuses, il y avait les vastes coupes blanches des œnothères, grandes ouvertes à la lune, chaque fleur distincte, vigoureusement détachée, semblable à quelque brillante créature marine aperçue au fond d'un étang — et l'étang était cette étendue immense, se prolongeant à l'infini — et il y avait des centaines de fleurs, des milliers, étincelant jusqu'au fond de l'obscurité. C'était une nouvelle magie, plus étrange que toutes les autres.

— Mais ceci, ce ne sont que les pièces d'argent, insista-t-il, ce n'est que la menue monnaie.

Il lui prit le bras et l'attira près de lui. Longtemps, ils marchèrent en silence au milieu des fleurs scintillantes. Puis, tout à coup, Martin se mit à parler. Doucement, comme s'il lui répugnait de troubler un rite, d'interrompre une méditation, il lui parla du désert — son désert, à lui — à elle aussi, peut-être, si seulement il pouvait lui faire comprendre l'incompréhensible. Il parla des oiseaux, des plantes, des serpents, des crapauds et des lézards. Il parla des vents, de la sécheresse, de la splendeur sans mélange du dieu qui tue ce qu'il crée — mais qui

tue afin que, par la mort, la vie puisse découvrir des moyens toujours plus étranges, d'être toujours triomphante.

Ils s'engagèrent dans un ravin, franchirent des rochers. Brusquement, il n'y eut plus d'œnothères, même plus un fantôme de mauve, ni de tournesol.

— Que s'est-il passé ? demanda Bettina ; et elle avait envie de faire demi-tour.

Il lui dit simplement de garder les yeux ouverts et ils poursuivirent leur marche.

— Je ne vois rien, gémit-elle au bout de quelques instants.

Mais, à peine ces mots prononcés, elle aperçut les premiers. Des feuilles en touffes rampant sur le sol comme des tentacules noirs, et, surgissant au milieu d'elles, une haute tige, rigide, qui montait vers la lumière lunaire, une tige coiffée d'une pyramide de fleurs épanouies avec à leur sommet un groupe de boutons étroitement fermés.

— Des lis ! s'écria Bettina. Et en voilà un autre. Et un autre encore!

Elle tomba à genoux devant le plus proche. Incrédules, ses doigts touchèrent les boutons, puis descendirent jusqu'aux fleurs. Elles étaient réelles ; elles existaient. L'infiniment improbable était une réalité. Elle se baissa, et souleva vers son visage une des fleurs. Une odeur suave, délicatement poivrée, lui emplit les narines.

— Ils ne fleurissent pas tous les ans, lui disait Martin. Seulement quand il y a eu une forte pluie au printemps. Ici, c'est la première fois depuis quarante-huit. Il étala la couverture et s'assit. Quelquefois, reprit-il, ils restent dix ans sans se montrer. Les bulbes vivent simplement là, à deux pieds sous terre, attendant patiemment.

— Attendant patiemment, répéta Bettina.

Elle avait attendu, elle aussi, et à présent la pluie était venue, les fleurs s'épanouissaient. Elle aspira encore une bouffée de parfum, puis se tourna pour regarder son compagnon. Martin était étendu sur la couverture, les mains sous la tête. Elle se leva et alla s'asseoir à côté de lui.

— C'est comme la grâce, dit-il, lançant ses paroles en l'air, dans l'obscurité. Ils ne peuvent rien faire d'eux-mêmes. Mais qu'on leur donne de l'eau, et — pan ! — les voilà ! Comme les lis dans une Annonciation de Fra Angelico, mais en mieux. Vastes comme l'art, et deux fois plus surnaturels.

Il y eut un silence. Bettina abaissa son regard sur lui. Il avait les yeux fermés ; il se souriait à lui-même, presque imperceptiblement. Dans le silence, elle entendait la pulsation rapide et puissante de son propre sang. Allongeant la main, elle souleva la longue mèche sombre qui barrait le front de Martin, et la repoussa en arrière.

— Elle finira par vous faire loucher, dit-elle d'un ton de réprimande, mais ce qu'elle voulait dire, ce qu'elle éprouvait passionnément, c'était : *Ich liebe dich, liebe dich.*

Martin ne dit rien, n'ouvrit même pas les yeux.

— Y croyez-vous réellement, à la grâce ? demanda-t-elle, revenant aux lis.

— Et vous ? Non ?

— Je n'ai jamais eu de raison spéciale pour y croire, répondit-elle. A dire vrai, j'ai eu toutes les raisons pour n'y pas croire. Mais maintenant...

— Maintenant ?

Quittant la mèche récalcitrante, ses doigts frôlèrent la joue de Martin, jusqu'à ses lèvres. Pour un instant seulement. Puis, tressaillant à ce bref contact, elle les retira. De la grand'route, d'un autre monde, le grondement d'un camion de passage s'enfla, décrut, s'éteignit. Le silence se referma sur eux.

— Couchez-vous, murmura-t-il.

Sa main lui avait saisi le poignet ; il l'attirait vers lui. Elle fut prise de panique. Elle sentit une fois encore l'horrible menace. L'outrage, les soldats, Papa Fischer, Fräulein Else. Par un prodigieux effort de volonté elle réprima l'envie de se libérer, de se lever d'un bond, de courir. « Après tout, se répétait-elle, c'est cela l'amour, c'est cela, le commencement de ma vie nouvelle. Freude; Freiheit, Liberté... » Luttant contre son angoisse elle s'étendit à côté de lui, les dents serrées ; ses ongles s'enfonçaient dans la paume de ses mains, chaque muscle de son corps vibrait comme les cordes d'une guitare trop tendue. Libre, Frei, Freude... Elle avait la gorge serrée ; elle pouvait à peine respirer. Le bras de Martin l'encercla, il l'attira et cala sa tête contre son épaule. Elle sentit le contact des lèvres sur son front, des doigts dans ses cheveux. Elle frissonna.

— Vous avez froid ? demanda-t-il, lui offrant une échappatoire.

Bettina accepta avec reconnaissance.

— Affreusement froid. Elle claquait des dents. Quittant ses cheveux, la main remonta le long du flanc gauche et s'arrêta au-dessus du cœur qui battait follement. Fräulein Else, Papa Fischer... L'outrage était sur elle, la menace dégoûtante sur le point de se réaliser... Elle se mordit la lèvre pour ne pas crier. Mais, inoffensive, la main retournait à ses cheveux.

— Voulez-vous que je vous dise un secret ? demanda-t-il — et elle savait par le ton de sa voix qu'il souriait.

— Quel secret ? Elle essayait de prendre un ton d'indifférence.

— Cinquante-trois, ce n'est pas quarante-trois.

— Quarante-trois ? répéta-t-elle.

— Ce n'est pas non plus quarante-quatre, ni quarante-cinq, ni quarante-six.

L'énumération de ses années de misère lui fit comprendre la pensée de Martin.

— Vous voulez dire, fit-elle lentement, vous voulez dire que c'est différent à présent ?

— N'est-ce pas vraiment différent ? demanda-t-il, et il y avait de nouveau un sourire dans sa voix. Suis-je exactement pareil aux autres ?

Elle protesta dans un élan d'amour et de gratitude : « Martin ! » Mais, dans les bras qui l'entouraient, son corps s'était raidi.

— Eh bien, si c'est différent, pourquoi continuer à agir comme si c'était pareil ?

— Je ne peux pas m'en empêcher.

Elle fut parcourue d'un nouveau frisson. Les soldats, le vieillard, avec les ongles cassés, les grosses lèvres humides... Elle ferma les yeux pour chasser les souvenirs ; elle se boucha les oreilles. Mais elle retrouvait le passé, les odeurs, la nausée de terreur et de dégoût.

— J'essaye, chuchota-t-elle, j'essaye...

Il y eut un long silence.

— Vous souvenez-vous de ce lis ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Bon ! Dites-moi ce qu'il était.

Pourquoi la traitait-il comme une enfant, se demanda Bettina avec colère, pourquoi essayait-il de la rendre ridicule ?

— Dites-le moi, insista-t-il, devant son silence.

— Il était blanc, répondit-elle brutalement.

— Continuez.

— Il avait six pétales.

— Six pétales, répéta-t-il. Et comment étaient-ils disposés ?

— En forme de trompette. Mais ce n'était pas tout à fait cela. Quelque chose, précisa-t-elle, entre la trompette et l'étoile. Toutes les pointes étaient tournées vers l'arrière.

— Bon, dit-il d'un ton encourageant, parfait.

— Et puis il y a une nervure le long de chaque pétale.

Elle parlait au présent. Elle ne cherchait plus à se souvenir, elle voyait : « Je crois que c'est une espèce de veine. Et elle est colorée, comme si quelqu'un y avait donné un long coup de pinceau. Large au fond, et puis plus étroite, de plus en plus étroite. *Zuspitzen* — comment dit-on ça ?

— Effilée ? suggéra-t-il.

— Effilée, c'est ça. Et je ne vois pas réellement la couleur, par ce clair de lune. C'est ou bien vert foncé, ou bien bleu.

— Bleu, dit-il. Les veines sont bleues.

— Et ça sent délicieusement bon. Les narines de Bettina frémirent légèrement tandis qu'elle parlait. Comme des fréezias — des fréezias dans une resserre à pommes. Nous avions une resserre à pommes vraiment épatante chez mon grand-père, ajouta-t-elle. Les fruits se conservaient jusqu'à Pâques. Bettina eut un sourire intérieur en y songeant et soudain ce fut comme si sa gorge et sa poitrine avaient été libérées. Elle aspira profondément un parfum du passé. Des pommes et des fréezias, répéta-t-elle. Ou bien des pommes et du muguet ? De toute façon c'est merveilleux. Merveilleux de pouvoir de nouveau respirer, merveilleux de ne pas se sentir séparée des sources de vie.

— Enfin, maintenant vous l'avez vu, disait Martin, et vous l'avez senti. Et le toucher ? Quel effet cela fait-il au toucher ? Bettina resta silencieuse et l'espace d'un instant, il craignit qu'elle ne lui eût échappé. Quel effet cela fait-il au toucher ? répéta-t-il.

— Ne me pressez pas, dit-elle. Cela exige du temps. Très légèrement elle passa la pointe de son index sur le gras du pouce à plusieurs reprises. On dirait, dit-elle enfin, on dirait une petite oreille fine, très fine. Une oreille de bébé — mais beaucoup plus fine et pas chaude. Mais c'est vivant, cela ne fait aucun doute. Quand on pousse la pointe du pétale il revient brusquement en arrière. Il a sa volonté.

— Maintenant, mettez le doigt à l'intérieur de la trompette.

Bettina se mit à rire.

— Ça chatouille, dit-elle. Et j'ai du pollen sur le doigt. On dirait de la poudre de riz. Et il y a ces pommes, ces Maiglöckchen. Martin sentait contre lui le rythme de la respiration de Bettina. Légèrement, sans insistance, il lui posa de nouveau la main sur le cœur. Cette fois, Bettina ne frissonna pas. Sous les doigts de Martin le pouls de la jeune fille ne battait pas plus rapidement que le sien.

— Et les boutons ? demanda-t-il.

— Ils ressemblent à des groseilles à maquereau, répondit Bettina, mais sans poils. Une nouvelle bouffée de bonheur passa sur elle. Ses poumons se gonflèrent et tout à coup elle constata qu'elle bâillait — qu'elle bâillait comme un enfant qui a sommeil, à pleine gorge.

— Et nous arrivions tout juste à la grande scène de Roméo, dit-il d'un ton de reproche amusé.

— Chéri ! Bettina se serra contre lui. Il ne faut pas croire... Je veux dire, n'est-ce pas...

Il ne fit aucun mouvement mais la laissa s'étendre, trouver sa place, se fixer dans l'immobilité. Au bout de quelques instants, il l'entendit qui murmurait quelque chose. « Qu'est-ce que c'est ? »

— Des raisins, répéta-t-elle plus distinctement.

— Quels raisins ?

— Des raisins qui ressemblent à des boutons. Vous savez ces gros raisins de serre, verts, qu'on vous donne après une maladie. Elle bâilla de nouveau.

— Et que pensez-vous de cinquante-trois ? demanda-t-il après un silence. Est-ce la même chose que quarante-trois ?

Elle fit non de la tête.

— Et le dix-neuf mars — ce n'est pas par hasard le dix-huit, dites-moi.

Elle hocha de nouveau la tête.

— Et dix heures et demie du soir ?

— Dix heures et demie, murmura-t-elle, ce n'est pas dix heures et quart. Ce n'est même pas dix heures vingt-neuf.

— Vous voulez dire : c'est maintenant ?

— C'est maintenant. Elle bâilla encore une fois et puis : « Comme je suis heureuse — et comme j'ai sommeil, sommeil ! »

Il resta immobile écoutant le lent mouvement de sa respiration, écoutant aussi le silence dans lequel les sons étaient insérés. La vie à l'intérieur de la vie, un mystère au cœur d'un mystère.

Comme son cœur battait doucement, paisiblement !

Maintenant, semblait-il dire. Maintenant, maintenant, maintenant — et, séparant chacun des gestes, pareil à un cristal énorme il y avait le silence. Maintenant, maintenant... et assurément c'était de l'amour qui retournait à sa source dans le silence. Soudain, elle prit la main de Martin, la porta à ses lèvres, puis la replaça et la couvrant de la sienne, la pressa contre sa poitrine.

***

Ils avaient quitté le marché et se dirigeaient vers le coin de la rue, là où il y avait des signaux lumineux et des raies blanches en travers de la route. Les yeux fixes et vagues, remuant imperceptiblement les lèvres, Jenny contemplait le ciel. Soudain, elle fronça les sourcils et se tourna vers Bettina.

— Je suis en train de faire un poème, annonça-t-elle. Tu en fais toi des poèmes ?

Bettina se contenta de secouer la tête. Elle ne voulait pas parler de peur d'aspirer plus qu'il n'était absolument nécessaire l'odeur qui envahissait tout. Elle venait de la fabrique de conserves de viande qui se trouvait là-bas le long de la route — l'une des usines de la *Krebs Corporation*, lui avait dit Martin. Cette odeur représentait dix-huit pour cent du revenu de Mrs de Cabassole. *Pecunia olet*, mais on s'y habituait ; et, au surplus, grâce à elle, le loyer était assez bas.

Haletant comme un plongeur qui revient à la surface, Bettina vida ses poumons et aspira une nouvelle bouffée — vite, vite, jamais assez vite ! Douceâtre avec un relent horrible de chaleur animale l'odeur s'était imposée dès l'instant où elle avait commencé à respirer. Et il y avait là, de nouveau, la vieille Frau Richter, avec son auréole d'horreur indicible, attendant que la mort achevât la décomposition déjà commencée. Attendant, toute seule, parmi la foule indifférente. Et, non seulement Frau Richter, mais la foule elle-même était revenu. Mary toujours en mouvement et les quatre enfants, implacables comme une foule, et Mrs Evans, arthritique et griffue, parlant sans arrêt, de rien. C'était la réapparition de Schotten. Et voici les obsessions familières, la salle de bains unique et Martin couchant sur le divan et la petite mansarde qu'elle avait dû partager avec Jenny et Margaret.

— Ça ressemble à une station de métro, avait dit Martin. Une station de métro aux heures d'affluence. Et il considérait comme évident qu'elle y prenait autant de plaisir que lui. Dans ce pandemonium, Bettina avait essayé de retrouver le silence des lis, le silence plus sombre et sans clair de lune de leur chambre de Motel[1] à Gila Bend — le silence d'un amour qui ne s'était pas encore aventuré au-delà de la tendresse et qui n'était que l'intimité du sommeil. Mais Jumbo était en train de hurler, Michael martelait un morceau de fer-blanc pour en faire une cuirasse de patrouilleur interplanétaire, Margaret chantait pour distraire son ours en velours brun, Jenny était au piano et, de la cuisine, arrivait un bruit de vaisselle et la conversation de Mrs Evans.

— Et Mary — que pensez-vous de Mary ? répétait Martin.

Elle ne pouvait que penser comme lui que Mary était héroïque, était une authentique chrétienne, la plus dévouée et pourtant la moins possessive des mères. Mais cela laissait intégralement subsister la saleté dans laquelle Mary était obligée de vivre, cela ne compensait pas la promiscuité forcée, le bruit, l'odeur de laquelle on ne pouvait s'évader. La voix aiguë de Jenny réclama de nouveau, avec insistance, son attention. « Si on disait arachix au lieu d'arachides, alors, ça rimerait, dis ? Je veux dire... écoute. » Elle se mit à réciter : « Je m'appelle Jenny Evans et j'habite à Phenix. J'aime les noix et les amandes, mais je déteste absolument les arachix... Tu trouves que ça colle, dis ? » Et Bettina ne répondait pas. « Tu trouves que ça colle, dis ? » répéta-t-elle impatiemment. Bettina abaissa son regard vers l'enfant, se força à sourire et, « avec le sentiment désagréable qu'elle allait faire de la peine ouvrit la bouche une seconde plus tôt qu'il n'était nécessaire et murmura : « Je n'en sais rien. »

1. Ce néologisme (formé de *motor* et d'*hôtel*) désigne une maison de repos routière où les automobilistes trouvent des chambres, mais où l'on ne sert pas de repas. (N. du Tr.)

Quittant les arachix pour revenir au monde extérieur, les yeux de Jenny se concentrèrent soudain sur le visage tendu et malheureux penché sur le sien. Son expression changea.

— Tu as mal au cœur ? demanda l'enfant d'un ton d'intérêt sincère.

Bettina fit non de la tête et se détourna. L'enfant avait perdu une de ses dents de lait et il y avait un trou béant et noir au milieu de son sourire. Dans le sourire de Papa Fischer il y avait également un trou noir. Elle fit un effort désespéré pour voir les lis au clair de lune, pour se souvenir de la patiente tendresse de Martin, de la félicité, enfin de son propre abandon. Mais tout cela ressemblait à un paysage vu par le petit bout de la lunette, minuscule, lointain, sans rapport avec la réalité. Les seules réalités c'étaient Schotten et Frau Richter et puis Papa Fischer et, derrière lui, les soldats et Fräulein Else.

— Bettina ! appela une voix enfantine sur une note suraiguë, une petite main lui tira vigoureusement le bras. Bettina ! Lentement, à contre-cœur, Bettina tourna la tête et regarda Jenny.

— Tu crois que tu vas avoir un bébé ? demanda Jenny, haletante. Pa'c'que c'est ça que disait maman : on se sent mal au cœur dans l'estomac.

La bouche édentée était celle de Papa Fischer et elle se rapprochait, se rapprochait encore...

Il y eut un bruit de freins, des relents de gaz d'échappement. Un autobus stoppa presque à leur hauteur, à un mètre ou deux. La porte se replia, deux personnes descendirent. Mue par une impulsion soudaine, Bettina tendit à l'enfant le filet à provisions.

— La maison n'est pas loin, dit-elle précipitamment. Tu ne seras pas trop fatiguée. Je viens de me souvenir de quelque chose. Dis-leur que je serai de retour dès que je le pourrai.

— Allons, pressons ! cria le conducteur.

⁂

Il était tard lorsqu'elle atteignit enfin Bel Air ; les domestiques étaient tous couchés. Elle ouvrit la porte avec sa clé et monta l'escalier sur la pointe des pieds. Un rais de lumière passait sous la porte de Mrs de Cabassole. Après un instant de douloureuse indécision, Bettina entra dans la chambre.

Énorme dans une liseuse couleur fraise écrasée, Pussy, assise dans son lit, était plongée dans « Les Confessions Vraies ». Elle leva la tête, poussa un cri joyeux, et tendit les bras.

— J'ai eu tellement peur, s'écria-t-elle en étreignant Bettina. Il a téléphoné pendant que nous dînions et justement il y avait dans le journal de ce soir un entrefilet au sujet d'un tueur de femmes. Cette fois, ma chère, il lui a ouvert le ventre, avec un couteau de chasse ! Je voulais que Robert appelle le F.B.I.[1], mais il m'a dit : « Attendons à demain ». Ah ! que je suis contente !

Soudain Bettina fondit en larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a ma poulette ?

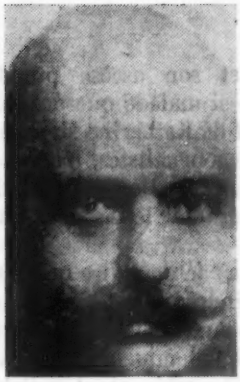
Il n'y eut pas de réponse, rien qu'une rafale de sanglots.

— Ma cocotte, murmura Mrs Cabassole, et elle pressa sur sa poitrine la tête lisse et sombre, « ma cocotte... » Puis, après un long silence : « Ne vous l'avais-je pas dit ? » Elle soupira profondément et hocha la tête. « Ils sont tous les mêmes. »

ALDOUS HUXLEY

TRADUCTION DE JULES CASTIER

1. Federal Bureau of Investigation. (N. du Tr.)



LE CAS GURDJIEFF

par Pierre-Henri Simon

Quand, vers la fin de la première guerre mondiale, Georges Ivanovitch Gurdjieff arrive en Europe, il a passé la cinquantaine. D'où vient-il ? On ne sait trop. Grec du Caucase, qui eut peut-être Staline comme camarade de séminaire, vaguement médecin, grand voyageur épris de science et d'ésotérisme, il a parcouru la Russie, l'Inde, l'Asie centrale et dit avoir reçu l'initiation dans les monastères du Thibet. Là, ce mystique aurait été en même temps agent secret du tsar, et peut-être précepteur du Dalaï Lama (mais madame David-Neel, spécialiste des questions thibétaines, affirme qu'il a joué sur une quasi-homonymie et s'est attribué le rôle tenu en réalité par le Mongol Dordjeff [1].

Etabli en Occident, Gurdjieff prêche une doctrine secrète, ouvre des instituts, forme des disciples : par lui-même ou par ses acolytes Ouspensky, Orage, Madame de Salzmann, il élargit son audience à Londres, à New York, surtout à Paris. C'est chez lui, au Prieuré d'Avon, que Katherine Mansfield va mourir en 1924. Après 1934, il tient, dans son appartement du quartier de l'Étoile, école de sagesse et table ouverte. Il semble ne jamais manquer d'argent, bien qu'on en ignore la source. En octobre 1949, âgé de quatre-vingt-trois ans, il meurt à l'hôpital américain de Neuilly en adressant à ses amis ces dernières paroles : « *Je vous laisse dans de beaux draps !* » Louis Pauwels lui consacre un livre de plus de cinq cents pages [2] qui met en pleine lumière une figure étrange et une surprenante aventure.

« *Nous n'irions plus dans l'antre de la Sibylle mais je connais plus d'un homme naïf et bien équilibré qui s'en va demander des leçons de sagesse à des mystiques ou à des convulsionnaires...* » J'avoue que j'ai pensé quelquefois à cette phrase d'Alain en lisant ce gros volume, non sans irritation. Fallait-il qu'il fût écrit et qu'un esprit de la qualité de Louis Pauwels eût pris au sérieux « l'Enseignement » de M. Gurdjieff, sa philosophie tantôt élémentaire et tantôt abstruse, son ésotérisme

1. Cf. *Nouvelles Littéraires*, 22 avril 1954.
2. *Monsieur Gurdjieff*, Ed. du Seuil, 1954.

de carrefour, son mysticisme para-scientifique et son ascèse pseudo-thibétaine ? Si la conscience de notre époque est si malade que des personnalités de premier plan, de Huxley à Jouvet et de Katherine Mansfield à René Daumal et, nous dit-on, « des milliers de journalistes, d'artistes, de savants » aient fait antichambre et oraison chez ce Docteur Miracle, n'eût-il pas mieux valu le laisser ignorer, et faut-il tenir le cas pour intéressant ?

Et pourtant, arrivé à bout de *Monsieur Gurdjieff* je dois dire que mon sentiment a changé. Non que j'éprouve le moindre regret de n'avoir jamais connu de près ni de loin le vieil homme aux moustaches circassiennes et au regard violateur, et de n'avoir pas entendu jaillir de son sabir rocailleux, comme l'éclair de l'orage, une « vérité » dont les plus intelligents, et Pauwels lui-même, sont revenus déçus et meurtris. Mais le nombre et la qualité des témoignages obligent à reconnaître honnêtement qu'autour de ce passant mystérieux, envoyé à l'Occident par les ténébreux lointains de l'Asie, une expérience spirituelle s'est instituée, d'une ampleur et d'une signification qui intéressent l'histoire. Expérience authentique ? Oui et non. Oui, par un haut degré de sincérité et de lucidité chez quelques-uns de ceux qui l'ont faite. Mais j'ose dire : non, par la voie d'erreurs manifestes sur laquelle ils s'étaient laissés entraîner. Aveuglés, bien sûr, mais par quoi ? C'est ce qui n'est pas impossible à comprendre en examinant de près le dossier honnêtement préparé, les documents recueillis et commentés par Pauwels. « *Pour ou contre Gurdjieff ?* conclut Pierre Schaeffer. *Les deux, bien sûr. Comme on est pour et contre Dieu, pour et contre soi-même.* » Cette échappatoire trop prudemment dialectique, et d'ailleurs verbale, ne suffit pas. Le cas Gurdjieff pose une question importante et appelle un jugement.

⁂

Se peut-il qu'une expérience spirituelle authentique soit provoquée par une personne qui ne l'est pas ? Contre Gurdjieff il y a beaucoup de présomptions. Trop de choses, en lui, apparaissent truquées : faux prêtre chrétien et faux moine bouddhique, faux écrivain (il est illisible), faux médecin et faux guérisseur (on meurt beaucoup, et jeune, autour de lui), faux prophète enfin (il promet la santé de l'âme et nombre de ceux qui l'ont écouté ont éprouvé le désespoir et l'ont quitté pour guérir). Et puis, qu'est-ce qu'une société ésotérique qui, surtout depuis 1934, est organisée avec des procédés publicitaires et comme un bazar de la spiritualité ? On s'accorde à dire que Gurdjieff était désintéressé ou, du moins, que l'intérêt qu'il prenait à sa cléricature était d'un niveau plus haut que le lucre : il lui plaisait de régner sur les âmes et d'expérimenter ses théories. Il appelait ses clients « *les cobayes entraînés et se mouvant librement à moi envoyés par la destinée pour mes expériences* ».

Soit ! mais de la part d'un maître spirituel ce détachement et cette sécheresse ne sont-ils pas bien inquiétants ?

Avec ses disciples il balançait entre une cordialité bourrue, qui les confondait de gratitude, et une virulence de propos qui semblait répondre à un système pour flatter le masochisme de mondains et d'intellectuels aux nerfs fatigués; et ses moniteurs renchérissaient sur sa grossièreté méprisante. Non, vraiment, malgré les zakouskis, la vodka et les agapes aux mets exotiques préparés par le Maître, l'atmosphère du Prieuré d'Avon et de la rue du Colonel-Renard devait paraître lourde à ceux qui n'étaient pas envoûtés.

Dans la fin misérable de Katherine Mansfield, arrivée au Prieuré à la mi-octobre 1922, tuberculeuse au dernier degré, traitée par des exercices d'une gymnastique exténuante et par le séjour dans une étable où l'haleine des ruminants devait lui rendre la vigueur, puis emportée par une hémoptysie le 9 janvier 1923, ce qu'il y a de plus cruel, c'est le mot du Maître quand on lui parlait de la jeune morte : « *Moi, pas connaître.* » Ce rédempteur était sans amour.

Mais alors, d'où venait sa puissance de rayonnement ? De sa doctrine ? Sans doute ; et pourtant, il faut noter que ce qu'on en connaît de positif est venu surtout par Ouspensky [1] ; le langage hétéroclite dont il usait, magma de français, d'anglais et de russe, ne devait pas faciliter un exposé théorique ; ses manuscrits volumineux et bizarres, dont la lecture constituait un exercice, déconcertaient et assommaient ses disciples. Les témoignages de ceux-ci quand ils parlent du Maître présent et discourant, respirent la vénération et l'enthousiasme ; mais si, d'aventure, ils nous rapportent la substance du discours, nous ne partageons guère leur éblouissement.

Quand Dorothy Caruso peut enfin l'approcher et lui demande ce qu'elle doit faire, il répond : « *Vous devez aider votre père.* » Elle lui rappelle que son père est mort. — « *Je sais. Vous déjà dit. Mais vous êtes ici à cause de votre père. Vous avoir reçu reconnaissance pour ça. Il est mort. Trop tard pour réparer lui-même. Vous devez réparer à sa place. Aidez-le — Mais comment puis-je l'aider puisqu'il est mort ? Où est-il ? — Tout autour de vous. Vous devoir travailler sur vous-même. Vous rappeler ce que j'ai dit : votre Je. Et ce que vous faites pour vous, vous le faites aussi pour moi.* » Et Dorothy de conclure : « *Il ne dit rien de plus, mais je sentis qu'il avait dit de grandes choses.* » Vraiment ? — D'ailleurs, chez Gurdjieff, la « vérité » n'était jamais donnée, mais promise, entrevue, pressentie, espérée ; l'initiation fuyait comme un mirage et comme s'en plaint une jeune disciple « *c'était toujours le crépuscule* ».

Ce qui ne fait pas de doute, c'est que l'homme possédait un don extraordinaire de présence — un don qui tenait moins à la vigueur de la pensée

1. Ouspensky est l'auteur des *Fragments d'un Enseignement inconnu*, exposé théorique de la doctrine de Gurdjieff.

qu'à l'influx de forces métapsychiques méthodiquement cultivées, car il se targuait d'avoir inventé une nouvelle voie d'hypnotisme, fondée sur une modification de la tension artérielle chez le sujet passif. Certaines anecdotes laissent même supposer qu'il y avait chez lui, comme chez Raspoutine, une virilité impérieuse et captivante, capable de troubler et de subjuguer les femmes. Ce furent là des facteurs de son succès ; mais suffiraient-ils à expliquer l'extension et l'intensité de son influence, ces espoirs qu'il a fait naître chez des âmes d'élite, cette confiance qu'il a inspirée à des intelligences cultivées et profondes ? Ici a dû jouer un facteur proprement spirituel, et l'étude de Pauwels en rend compte : la force de Gurdjieff fut de poser clairement une question qui tourmente en ce temps un nombre grandissant de consciences et d'avoir prétendu en même temps apporter la réponse. Sur un axe critique de la pensée contemporaine, il élevait l'angoisse à un haut point de lucidité et il proposait un remède pour la vaincre.

⁂

C'est un fait bien connu que l'homme du xxe siècle se pose une question désespérée sur lui-même et, découvrant le néant de la conscience, est tenté par le désespoir. L'appel à un principe d'unité de l'être, la recherche d'un centre de liberté transcendante à nos situations et à nos mécanismes inspirent quelques-unes des démarches les plus caractéristiques de la pensée moderne. Il serait assez facile de montrer que des mouvements aussi différents dans leurs projets et leurs directions que le surréalisme, l'intellectualisme de Valéry, la philosophie de l'esprit de Lavelle et Le Senne, l'existentialisme de Sartre comme celui de Gabriel Marcel et, bien entendu, les tentatives poétiques de Proust et de Joyce passent par le carrefour commun d'une intention de créer, de rencontrer ou de sauver le Moi pur.

Assurément l'attrait de l'enseignement de Gurdjieff venait de son accord à cette pente maîtresse de l'esprit contemporain. Son point de départ est dans le sentiment que, livrés à la routine de la vie moderne, nous sommes machines et vivons endormis. Nous ne faisons rien : les choses se font par nous. Notre âme n'est que virtuelle, et nous la laissons engourdie dans les limbes de l'accoutumance et de l'inconscience.

Tous les témoignages rapportés par Pauwels gravitent autour de ce centre : on allait chez Gurdjieff pour devenir soi, pour échapper à la pulvérisation de la personnalité par la vie quotidienne, pour rencontrer une transcendance à l'anecdotique et à l'habituel, pour toucher de l'absolu. C'est un texte, d'ailleurs fort beau, d'Orage sur l'amour conscient qui a jeté Katherine Mansfield au Prieuré d'Avon comme au port de son ultime espérance et lui en a caché les tares misérables. C'est la volonté d'atteindre la « *Chambre royale* », la citadelle du silence et de la solitude au-delà du vain tumulte des remparts, qui a soutenu René Daumal dans son effort pour devenir « *l'éternel vainqueur* ». Les plus intelligents, les plus

authentiques disciples de Gurdjieff étaient mouillés de la sueur du « *combat spirituel plus brutal que la bataille d'hommes* » : ils continuaient la lutte de Rimbaud pour enfin posséder « *la vérité dans une âme et un corps* ».

Reste à savoir ce que le maître offrait à ces assoiffés. Précisément, une ascèse en même temps corporelle et spirituelle pour délivrer le *je*, pour casser la machine, pour assurer à chacun la pleine connaissance et la maîtrise de soi. Louable projet ! Dommage seulement que la méthode, fondée sur de grossières erreurs de psychologie, eût généralement pour résultat de transformer les élèves en pantins exténués — (une jeune disciple américaine, Frances Rudolph, dit en « *marionnettes féroces* ») — et de les pousser à un dégoût d'eux-mêmes voisin d'un nouveau désespoir.

Le recours à des exercices tels que la gymnastique arythmique pour développer la conscience de la vie, l'attention à soi, le pouvoir de la volonté sur le corps, les rendait sans doute plus conscients, mais non plus libres : cela revenait à substituer des automatismes arbitraires à des automatismes naturels, et l'esprit n'y gagnait rien. Il ne gagnait pas davantage à l'usage d'apprendre de fausses tables de multiplication pour rompre les habitudes intellectuelles.

Quant au grand principe de l'ascétisme de Gurdjieff : la « non-identification », l'effort systématique pour vider l'âme d'images, d'idées et d'affections — comme si le *Je* pur était une forme vide et non un principe d'amour et de liberté qui s'actualise en traversant l'expérience vitale — toute cette cruelle méthode avait pour résultat de stériliser la vie affective des disciples (« *Je perds mon cœur* », disait Irène Rewellioti), de les plonger dans une détresse vertigineuse (« *J'avais l'impression d'être chassée de moi* », écrit Georgette Leblanc), et de tuer le poète qui pouvait être en eux, car il n'y a pas d'expérience poétique possible dans un refus d'adhésion à l'univers. Ainsi Rolland de Renéville, jugeant le cas Gurdjieff, a pu justement conclure : « *Les fruits d'une connaissance sans amour sont portés par un arbre dont l'ombre est mortelle.* »

***

Présentant dans *Combat* le livre d'Ouspensky où se trouve condensée la doctrine de Gurdjieff, Maurice Nadeau écrivait : « *Au moment où nous n'avons plus rien à perdre, où, chez nous, sciences, religions et manières ordinaires de vivre ne dissimulent plus leurs faillites, où personne n'ose assurer sans rire que progrès des connaissances et évolution de l'humanité marchent de pair, il est normal que les esprit inquiets, désorientés ou refusant d'être plus longtemps dupes, se tournent vers toutes sortes de nourritures* ». Là est bien, en effet, la raison de la ferveur dont a joui « l'Enseignement » dans certains milieux intellectuels. Mais quand Louis Pauwels commente : « *En l'occurrence vers la nourriture de Gurdjieff,*

la plus appétissante pour des hommes doués d'intelligence critique », on est moins convaincu : l'aspiration qui attirait les disciples chez le Maître pouvait être sincère et noble, mais leur intelligence critique n'éblouit pas quand on découvre, mêlées à quelques vérités premières, les absurdités prétentieuses dont ils se laissaient régaler. Ce qui fait question, au contraire, c'est comment des esprits du xxe siècle, parmi les plus cultivés et les plus aigus, ont pu donner dans ce panneau.

Mais sans doute les erreurs mêmes du système les séduisaient par leurs convergence avec quelques-unes des grandes tentations de l'esprit contemporain. Gurdjieff proposait un cocktail de haut goût où les traditions de l'ésotérisme se mêlaient à des vues scientifiques, où le yoga collaborait avec la psychanalyse, où les révélations secrètes de l'Orient et les découvertes rationnelles de l'Occident devaient illuminer ensemble le mystère de l'homme. Ce mystère, il était entendu que la clé en était dans le subconscient : « *J'avais la conviction claire et absolue* — disait le Maître, selon Ouspensky — *que les réponses que je cherchais et qui, dans leur totalité pouvaient me dévoiler le but final de la vie humaine ne pouvaient se trouver que dans la sphère du subconscient. J'eus ainsi la conviction qu'il m'était indispensable de perfectionner ma connaissance de tous les mécanismes de la manifestation apparemment spontanée de l'âme humaine.* »

Point étonnant, dès lors, si, parmi les habitués de la rue du Colonel-Renard on voit tant d'échappés du surréalisme : ils y retrouvaient leur pâture de mythologie infra-intellectuelle comme les évadés de la psychanalyse leur pâture de complexes refoulés et défoulés. Enfin, qui ne voit que la doctrine du *Je* et de la liberté humaine transcendante, définissant l'essence de l'âme et devenant l'Absolu dans un ciel vidé de Dieu, correspond à une des façons de penser qui caractérisent la gravitation spirituelle de notre temps ? Je n'imagine pas Sartre faisant le derviche chez Gurdjieff et s'escrimant pour introduire le pouvoir du fakir dans la liberté du sage : il est bien au-delà de ces amusements ; et pourtant, au niveau d'une inspiration luciférienne de la pensée, on pressent une parenté entre la théorie du mage exaltant la toute-puissance du *Je* pur, et celle du philosophe qui prétend échapper au néant de la conscience par l'affirmation de la liberté sans limite et sans condition.

En vérité, le grand attrait de « l'Enseignement » est qu'il offrait à des esprits mystiques, imbus de préjugés de modernité, un port religieux qui n'était pas le christianisme, qui en était même la négation puisqu'à la transcendance de Dieu — que Gurdjieff évitait de nommer — il substituait la transcendance d'un *Moi* sans substance et sans objet d'amour. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'éclate le paradoxe d'un pseudo-mysticisme attirant en masse et passionnant les intellectuels d'une époque où la pensée rationnelle et positive affirme les plus grandes exigences.

Aux lecteurs de *Monsieur Gurdjieff*, je recommande un autre livre qui remet bien des choses au point : c'est la thèse d'Auguste Viatte sur

Les Sources occultes du Romantisme[1]. Ils y verront que les fervents de *l'Encyclopédie* et de Rousseau se précipitaient vers les loges martiniennes, le baquet de Mesmer et même les cérémonies de Cagliostro, le « Grand Cophte », en suivant une impulsion non sensiblement différente de celle qui poussait chez un mage caucasien des surréalistes déçus, des chrétiens en rupture de croyance, des gens du monde saturés du matérialisme bourgeois, des écrivains écrasés par le sentiment de l'absurde, pour ne pas parler des névrosés en quête d'un psychiâtre miraculeux[2]. La différence est que l'ésotérisme de la fin du XVIIIe siècle, en opposition avec la religion établie, cherchait généralement la source mystique dans un courant détourné du christianisme, au lieu que celui du XXe regarde plutôt vers les vieilles religions de l'Inde et du Thibet : sur ce point encore, l'apostolat de Gurdjieff était favorisé par des courants de pensée, à coup sûr plus authentiquement spirituels que le sien, où l'on trouve les influences de Romain Rolland, de René Guénon et, plus récente, de Lanza del Vasto. Mais entre les illuminés préromantiques et les initiés d'aujourd'hui, les motifs psychologiques profonds sont fort analogues ; pareil est l'avortement d'ambitions détachées de la mesure humaine et pareille la déception.

Pareille est la déception quand pareille est l'erreur. Et c'en est toujours une, pour l'esprit qui se sent malade, de vouloir guérir en changeant de mal. Le mal dont souffre aujourd'hui l'homme occidental est d'avoir perdu Dieu et de ne plus savoir ce qu'il est lui-même, de douter en même temps de sa nature et de sa culture. Il a deux manières de s'en tirer : ou d'apprendre à se contenter des données fournies par son expérience et sa science et de construire sur cette base positive un humanisme naturel, ou de se livrer à une recherche authentique de Dieu, par la voie de la spéculation métaphysique ou par celle de l'expérience religieuse, et d'y épanouir son humanité. Supposer qu'il attrapera Dieu par la gymnastique ou qu'il se retrouvera lui-même en contemplant son nombril, c'est demander à l'Orient, non sa sagesse, mais les déviations de sa sagesse. En vérité, l'humanité progresse, les civilisations se contruisent et se soutiennent par deux familles d'esprits : les rationnels et les mystiques. Il y a malheureusement les faux mystiques, qui se reconnaissent à ce qu'ils sont souvent malheureux, quelquefois dangereux et toujours stériles.

PIERRE-HENRI SIMON

1. Paris Champion, 1928.

2. En 1828, l'Abbé Grégoire écrivait dans *l'Histoire des Sectes* : « *Nous vivons dans un pays où l'incrédulité chrétienne a pour parallèle l'inconcevable crédulité des gens de lettres aux rêveries de Swedenborg, de Jacob Boehme et d'autres songe-creux.* »

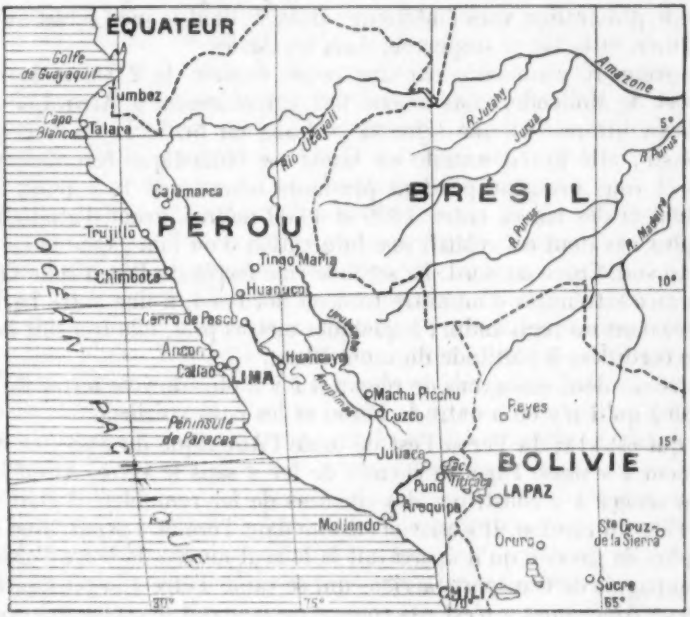
LES CORDILLÈRES DU PÉROU

par Pierre Frédérix

Le Pérou vu d'avion. — Un pays dont la superficie est deux fois et demie celle de la France et dont les terres de culture n'occupent que le cinquantième ; une population de sept à huit millions d'habitants, dont près des deux tiers vivent au-dessus de 3 000 mètres d'altitude. Ces traits sommaires résument assez bien la physionomie générale du Pérou, telle qu'on l'entrevoit d'abord par le hublot d'un avion. Qu'on remonte la côte en venant du Chili ou qu'on la descende à partir de l'Équateur, le spectacle est à peu près le même : un littoral fauve, aride, où de petites bourgades apparaissent enclavées, de loin en loin, entre le désert et la mer. Aucun signe de vie, à distance, sur ces reliefs désolés. Rien qui ressemble aux Tropiques de l'imagerie populaire. Ce qui règne ici est le courant froid de Humbold qu'ont vu naître les glaces du cap Horn. La fourrure verte qui recouvre l'Amérique Centrale s'interrompt subitement après l'immense golfe chaud de Guayaquil pour ne reprendre qu'aux approches de Valparaiso. Partout des rocs à guano, c'est-à-dire des oiseaux qu'attire le poisson. En face de Capo Blanco, des espadons, des « tuna », des « black marlin » de mille livres, rêve des champions de pêche pour qui les tarpons de Key-West ne sont que gibier d'amateur, sautent en l'air comme des carpes en faisant des taches d'écume blanche. Mais la terre, sous son brouillard d'or, reste figée. A Talara, les derricks à pétrole évoquent l'Arabie séoudite et les squelettes de la préhistoire. La plus belle des collections de poteries préincaïques emplit une maison de Trujillo. proche les ruines de Chan-Chan. A Chimbote, une aciérie en pièces détachées attend qu'on décide quel torrent de montagne lui fournira de l'électricité. Paracas est une nécropole comme Memphis ; Mollendo, un quai artificiel. Au milieu de ce parcours péruvien — plus de 2 000 kilomètres — Lima s'étale miraculeusement derrière son port, Callao. Cette ville d'un million d'habitants (il y a vingt ans, elle n'en comptait que 300 000) témoigne, avec ses longues avenues plan-

tées d'arbres, ses parcs et ses villas, d'une victoire de l'homme sur la nature.

Le reste du pays ne se laisse même pas deviner de la côte. Il se cache derrière la première cordillère, sa buée, son édredon de vapeurs. Il dissimule ses plantations au creux des vallées. Les découvreurs espagnols du Pérou, après avoir débarqué à l'orée du golfe de Guayaquil, se sont vite éloignés des plages inhospitalières. Ils ont instinctivement cherché derrière la chaîne côtière les régions les plus riches et les plus peuplées.



Ils avaient raison. Les autochtones du Pérou étaient beaucoup moins marins qu'agriculteurs des hauts-plateaux. Sans doute ont-ils laissé leurs traces au bord du Pacifique. A Paracas et à Chan-Chan, que je viens de citer, ajoutons Ancon, et le sanctuaire préincaïque de l'Être suprême, à Pachacamac, près de Lima. Rappelons que les derniers Incas étaient aussi descendus à Tumbez, où Pizarre vit pour la première fois un Temple du Soleil. N'empêche que leurs villes principales demeuraient entre 2 000 et 4 000 mètres de haut, sur le versant *amazonien* de la ligne de partage des eaux, et non sur le versant océanien. Des navigateurs précolombiens étaient-ils allés, ou non, en Polynésie ? Je suis bien incapable d'en décider. Ce que l'on « sent » est que la géographie humaine de leur pays suggère tout le contraire d'une entreprise du type normand, scandinave, basque, phénicien ou grec. Le vieux Pérou est une sorte de colos-

sal empire des Carpathes, un Nepal, un Tibet : un retranchement fortifié contre les ennemis de la plaine et de la mer.

Ce sont les Espagnols qui, de Trujillo à Arequipa, en passant par la Ciudad de los Reyes, ont construit les villes du versant Pacifique. Aujourd'hui, les Péruviens disposent d'une route carrossable (elle l'est un peu moins dans le sud) dont le tracé suit à peu près le littoral. Mais les villes côtières de quelque importance restent si éloignées les unes des autres, si peu nombreuses en somme, qu'il serait encore ruineux de les relier par chemin de fer. Les deux voies ferrées principales du Pérou sont des voies de pénétration vers l'intérieur : deux T, dont le pied serait au bord de la mer, et la barre suspendue dans les Andes.

La première commence par une petite montée de 2 000 mètres qui, du port de Mollendo, vous amène fort agréablement à Arequipa, entre la sierra littorale et une ligne de volcans où brille la cime neigeuse du Misti ; elle gravit ensuite en lacets un fantastique écroulement de laves et vous promène pendant plusieurs heures sur la « puna » des moutons et des lamas, entre 3 800 et 4 500 mètres, avant d'atteindre un peu plus bas (tout est relatif) une bifurcation d'où l'on gagne le lac Titicaca au sud, Cuzco au nord. La seconde voie ferrée du Pérou relie Callao-Lima aux extrémités d'un autre tronçon nord-sud, à une autre barre de T posée dans un repli andin ; à quelques mètres près, elle franchit la première cordillère à l'altitude du mont Blanc.

Entre ces deux embryons de réseau il n'y a plus de voie ferrée du tout. Pas plus qu'il n'y en a entre le Pérou et les pays voisins.

Ce qui est vrai du Pérou l'est de toute l'Amérique du Sud : ce demi-continent a « passé l'âge du chemin de fer » sans le vivre. Avant qu'on ait pu songer à y construire des chemins de fer rentables, il était entré dans l'ère du camion. Il s'est rué ensuite dans l'ère de l'avion, avec d'autant plus de passion qu'il apercevait là le seul moyen de boire l'obstacle. La compagnie de transports aériens qui se vante d'être « la plus ancienne des *deux* Amériques » n'est pas comme on pourrait le croire une compagnie fondée aux États-Unis, mais une compagnie d'origine sud-américaine lancée en Colombie par des Allemands. Elle date de 1926 : à peu près l'époque de Mermoz. Il est assez curieux de constater qu'à cette époque où presque seuls les professionnels volaient — et sur quels invraisemblables coucous — les pionniers de l'aviation commerciale, Allemands dans le nord des Andes et Français dans le sud, aient choisi une des régions les plus difficiles du monde pour y établir des services réguliers. C'est que précisément le jeu en valait la chandelle. Deux heures d'avion vous mènent aujourd'hui de Lima à Cuzco ; par la route, les détours doublent la distance et le trajet dure deux ou trois jours, selon qu'il s'est produit ou non des éboulements. Un commerçant péruvien quelconque fait voyager ses marchandises en camion ; lui-même ne penserait pas à voyager autrement que par avion.

A défaut du cheval, qui reste l'indispensable véhicule dès qu'on

s'écarte des itinéraires principaux, la route est pourtant plus révélatrice que l'avion. Elle vous fait mieux comprendre que le Péruvien vit dans ses montagnes comme le Saharien ou l'Arabe du Moyen-Orient au désert. Ses centres de peuplement et de culture ne sont le plus souvent que des oasis. Entre Huanuco et Ayacucho, sur ce qui fut la voie d'invasion des Espagnols, on voit se succéder une série de régions minières en cours d'industrialisation, des plateaux herbeux, de longs canyons sauvages et des zones agricoles. Comme partout à cette latitude, la neige ne tient qu'au-dessus de 5 000 mètres.

A Cuzco, qui est à 3 400, il ne neige jamais. La température moyenne du littoral est de dix degrés inférieure (toujours le courant froid de Humboldt) à celle de la côte brésilienne à la même distance de l'Équateur : un Européen n'en souffre pas. Mais parler d'un climat péruvien n'a pas plus de sens que de parler d'un climat algérien-écossais ou d'un climat congolais-alpin. Tout change selon qu'on s'élève du littoral vers l' « altiplano » et que l'on dépasse ou non, vers l'est, la dernière chaîne andine qui précède la descente sur la plaine brésilienne. A Lima, durant la moitié de l'année, l'atmosphère est chargée de vapeur ou de nuages qu'arrête la première cordillère ; les cuirs moisissent dans les armoires ; on vit dans l'humidité, et cependant il ne pleut jamais ou presque. Sur les hauts-plateaux, au contraire, l'Indien subit, cinq mois de l'année, des pluies torrentielles accompagnées d'éclairs ; le reste du temps l'atmosphère y est sèche. La « huerta » d'Arequipa, à 2 300 mètres, jouit d'un climat délicieux, d'un ciel clair. A Cerro de Pasco, on a froid. Mais le voyageur éprouve sa plus grande surprise lorsque poursuivant sa route vers l'intérieur, il arrive après Tingo Maria au sommet de la troisième cordillère, la Cordillère Bleue. Là, soudain, il semble qu'on vienne d'ouvrir la porte d'un hammam. Ce qui monte vers vous subitement est un vol de papillons, la chaleur humide, l'odeur de pourriture végétale, la buée verdâtre de l'immense forêt amazonienne.

Problèmes physiologiques.

Tel est le Pérou : un gigantesque bastion montagneux, compris entre un littoral Pacifique où il ne pleut pas plus qu'à Touggourt et une plaine équatoriale où il tombe près de deux mètres d'eau chaque année. Un pays où — répétons-le parce que c'est une de ses caractéristiques les plus étranges à nos yeux d'Européens — deux tiers des habitants continuent de vivre à une altitude où ne vit pas un Français sur mille.

Outre sa capitale, Cuzco, l'empire indien des Andes — ou plus précisément l'empire tel qu'il se présentait sous les derniers Incas, au début du XVIe siècle — comprenait au moins deux autres métropoles politiques : Quito, qui est devenu comme on sait la capitale de l'Équateur, et Charcas, que les Boliviens ont baptisé, beaucoup plus tard, Sucre. Cuzco est à

3 400 mètres, Quito à 2 700, Sucre à près de 2 600. Voilà pour la configuration générale de cet empire. Et ses dimensions ? Si l'on transposait sur une carte d'Europe la carte des opérations militaires, des marches et des contre-marches auxquelles se sont livrés les compagnons, les rivaux ou les successeurs immédiats de François Pizarre depuis Potosi, en Bolivie, jusqu'à Popayan, en Colombie, l'on constaterait que les Alpes françaises, la Suisse, le Tyrol et les Carpathes, bout à bout, n'y suffiraient pas. Une des batailles les plus violentes, avec charges de cavalerie et corps à corps furieux, eut pour théâtre les confins péruviens-boliviens, à une altitude où des montagnards éprouvés mesurent leurs pas et ménagent leur souffle. A ce prix, les exploits alpins d'un Bonaparte ou d'un Annibal sont jeux d'enfants. Et je ne dis rien ici de la descente sur l'Amazone, où un des Pizarre faillit périr avec tous les siens, ni de la descente sur le Chili à travers le désert d'Atacama que j'ai confortablement traversé en voiture il y a quelques années, mais que les géologues déclarent être un désert « absolu » : un ver de terre n'y trouverait pas sa pâture.

Si les Espagnols ont remplacé Cuzco par Lima, sur la côte, ils ont laissé les deux autres métropoles de montagne — Quito et Charcas — où elles étaient. En Bolivie, il s'est même produit un fait singulier. Charcas, devenu Sucre, passait pour moins facile d'accès que La Paz ; Sucre symbolisait en outre le règne d'une aristocratie créole dont le temps était passé. Il y a un peu plus de cinquante ans, le gouvernement bolivien s'est transféré à La Paz, qui devint ainsi la plus haute capitale du monde, à quelques dizaines de mètres de plus que Lhassa. Exemple unique d'une capitale moderne qui, se trouvant établie à 2 600 mètres, se transporte délibérément à 1 100 mètres de plus.

La vie de l'Altiplano. — Les Espagnols et leurs descendants se sont donc apparemment accommodés, comme les autochtones, à la vie de l' « altiplano » (haut-plateau). Mais il ne faudrait pas en conclure que cette vie ne pose pas de problèmes physiologiques particuliers. L'Indien des hauts-plateaux andins (le Pérou et son prolongement bolivien en comptent, à eux seuls, plusieurs millions) a un thorax énorme, plus profond et plus haut que celui d'un athlète. Ses poumons sont extrêmement développés. Son sang, d'une viscosité très forte, est plus abondant que celui de l'homme normal : six litres au lieu de cinq. Et plus riche en globules rouges : six millions au moins au lieu de quatre millions et demi à peu près. En plusieurs siècles d'habitat à grande altitude, son organisme s'est incontestablement transformé. Ses fils seront capables, comme lui, de grimper un col, à bicyclette, à 4 800 mètres : ce que ne ferait certes aucun des amateurs qui s'offrent le mont Blanc, chaque été. Cet Indien est-il pour cela véritablement adapté ? Beaucoup de physiologues et de médecins le nient. « C'est plutôt, disent-ils, un « hypertrophié ». Chaque heure de vie active lui coûte un supplément d'effort pour son cœur et pour ses vaisseaux. En règle générale, il meurt une dizaine

d'années avant son compatriote des régions moyennes ou basses. Il succombe, soit à des lésions pulmonaires ou vasculaires, soit à un épuisement indéfinissable de l'organisme. A plus forte raison peut-on croire que le descendant d'Européen, même acclimaté, finit aussi par « payer le prix de l'altitude ».

Mais que dire de l'Américain moyen ou de l'Européen que les circonstances mettent à l'épreuve des Andes ?

Entre 2 000 et 3 000 mètres, habituellement, tout va bien, à la seule condition de ne pas faire le faraud et de ne pas prendre les escaliers pour des champs de courses. « Ne fumez pas trop, vous recommande-t-on ; et mangez peu. » A Quito (2 700 mètres), comme à Bogota (2 600), à Sucre (2 580) ou à Mexico (2 300), les toreros espagnols se comportent dans l'arène à peu près comme ils le font à Madrid. Des sportifs entraînés peuvent encore y jouer un bon match de basket, de base-ball ou de foot-ball. Il est vrai qu'il ne s'agit là que d'efforts assez brefs, après lesquels on se repose.

A partir de 3 000 mètres, le comportement du nouveau venu est beaucoup plus variable. Il y a deux ans, un médecin français, quadragénaire très vigoureux, fut pris d'un œdème pulmonaire foudroyant à Cuzco (3 400 mètres), où il était depuis quarante-huit heures ; il resta dans le coma pendant plusieurs jours après avoir été ramené par avion au niveau de la mer. Un autre Français de trente ans, que j'ai connu à Lima, grand amateur de pêche dans les lacs de très haute montagne, m'a raconté qu'il était tombé en syncope un beau jour, à 4 000 mètres, pour avoir couru vers un torrent où il voulait prendre de l'eau. « Ma femme m'a ramassé ; elle m'a chargé dans la voiture ; je me suis réveillé plus bas, dans une auberge. » Ce sont là des accidents imprévisibles. Inversement, j'ai vu de vieux touristes américains, à qui tout devrait, en principe, déconseiller pareille expérience, voguer pendant de longues heures à plus de 4 000 mètres, dans le train de Juliaca à Arequipa, sans paraître plus incommodés qu'un crocodile heureux dans sa lagune. Les cas de « soroche » ne sont pourtant pas si rares chez les non acclimatés. Le mal de montagne peut d'ailleurs être aggravé, sinon même provoqué, par le froid ou par les tournants rapides que prend une voiture. Le « soroche » atteint le système sympathique, tout comme le mal de mer ; et comme le mal de mer, il se traite à l'atropine.

En général l'Européen — pour peu qu'il ait une tension artérielle normale — s'accoutume à l' « altiplano ». Ainsi pour les techniciens que leur métier oblige à vivre sur les exploitations minières des Andes jusqu'à 5 000 mètres d'altitude. Mais au bout de deux ou trois ans, la fatigue organique se fait sentir. S'ils persistent, il arrive à la longue qu'il faille les évacuer au plus vite : la machine humaine a cédé, le cœur ou les artères flanchent. Un résident de Lima, alpiniste éprouvé, m'a dit : « Quand je pars en course vers les glaciers, mes porteurs indiens sont plus vaillants que moi entre 4 000 et 5 000 ; entre 5 000 et 6 000, c'est

moi qui reprends le dessus. » Allant en voiture à La Oroya, il a cru qu'un de ses fils, un jeune enfant, allait mourir entre ses bras. Faut-il ajouter qu'il n'a pas recommencé l'expérience ? Sur cette même route, un philosophe français aux cheveux gris, pour qui l'on craignait quelque peu la fatigue du voyage, se montra aussi éloquent et aussi à l'aise que s'il s'était promené sur le Quai Conti. Ses compagnons plus jeunes en sont encore époustouflés. « Il a pris la parole à Huanchaco ; il continuait de parler à Morococha, alors que nous étions sans souffle. Ah ! ces philosophes... » Mais le plus bel exemple de philosophie est celui d'un couple péruvien que l'on m'a signalé. « Chaque fois que nous allons à la mine, explique tranquillement le mari, ingénieur, ma femme tourne de l'œil, sur le siège, près de moi, aux approches du col ; dans la descente, de l'autre côté, elle se ranime. Question d'habitude... »

Que sont devenues les momies de Cuzco ?

Lima — la Ciudad de los Reyes fondée par Pizarre dès le début de la conquête — fut adoptée quelques années après par les vice-rois qui en firent la métropole de l'empire espagnol du Pacifique. C'est aux alentours de la cathédrale, entre la Plaza San Martin et le Rimac, sorte de gave pierreux dont le nom déformé devint celui de la ville, que l'on voit encore ce que fut la nouvelle capitale du Pérou, pendant plus de trois siècles. Les rues sont étroites, coupées à angle droit ; à peine deux files de carrosses pouvaient-elles y passer. La plupart des maisons, construites en carreaux de plâtre qui recouvrent une double cloison de lattes bourrée de terre, ont des volets bruns et des grilles sur leurs façades blanches, des miradors bruns comme les volets au premier étage, et un toit plat bordé d'une balustrade ou d'une frise découpée. Les enseignes lumineuses accrochées aujourd'hui au-dessus des trottoirs, les étalages des boutiques, les autos qui cheminent à sens unique presque sous les balcons, quelques bâtisses nouvelles, les tremblements de terre eux-mêmes (le dernier date de 1941), n'ont pas réussi à changer le caractère de ce quartier, où demeurent concentrés le commerce et la vie des affaires.

Au lieu d'éventrer le vieux Lima et de l'engloutir sous les immeubles modernes, on a bâti ailleurs. Et comme l'espace ne manquait pas — de la Plaza de Armas à Magdalena del Mar, il y a sept kilomètres de plaine ; de la Plaza de Armas à Chorillos et à son club des Régates, une douzaine — les quartiers résidentiels se sont étalés à l'aise. Les urbanistes, qui presque partout arrivent trop tard, on fait de Lima une des villes les mieux dessinées, les plus aérées et les plus plaisantes de l'Amérique du Sud. Sauf aux environs de la Plaza San Martin et de ses buildings à six étages (aucun gratte-ciel), Lima reste une ville aux maisons basses. La Perichole aujourd'hui habiterait une des innombrables villas blanches et

fleuries de San Isidro ou de Miraflores. Elle jouerait au golf, elle se baignerait à la Herradura et elle aurait un voilier.

Le port de Callao est, si je ne me trompe, un des seuls endroits du Pérou où vivent des Noirs, et un des points les plus méridionaux de la côte Pacifique où aient essaimé les descendants des Africains jadis emmenés en esclavage. Il y a des Noirs plus haut sur la côte ; il y en a bien plus en Colombie où on les trouve non seulement sur le littoral, mais partout où poussent les bananiers et les caféiers, à moyenne altitude. Bogota est déjà beaucoup trop haut pour eux ; on ne les y voit pas. A plus forte raison l' « altiplano » péruvien leur est-il fermé. Qui dit « altiplano », dit domaine indien.

Cuzco à cet égard, s'est incomparablement mieux conservé que Mexico, parce que les Espagnols s'y sont installés moins nombreux. Au Mexique, une énorme capitale moderne s'est édifiée sur la métropole lacustre des Aztèques et l'a fait entièrement disparaître. Au Pérou, un chef-lieu provincial d'une soixantaine de milliers d'habitants — moins sans doute qu'à l'époque de la Conquête — a pris la place de la capitale aux toits de chaume où régnait l'Inca. Dans plusieurs rues, on le sait, les Espagnols ont tout bonnement édifié leurs maisons sur le mur extérieur des pierres incaïques ou préincaïques. Maisons et murs subsistent dans le même état. La Cathédrale, les trente églises, les maisons seigneuriales de Cuzco n'ont en rien modifié le dessin général de la ville indienne, ni ses dimensions.

Mais la différence entre Cuzco et Mexico n'est pas que là. Elle est aussi dans le décor et dans l'atmosphère. Mexico grouille et s'agite ; Cuzco sommeille. Mexico occupe le centre d'une cuvette volcanique aujourd'hui presque entièrement desséchée ; laves, bubons éruptifs, cactus et plantes épineuses, montagnes de couleur sombre ; Cuzco est au fond d'une jolie vallée dont les pentes demeurent verdoyantes pendant une moitié de l'année au moins. Du fort de Sacshahuaman, on découvre sa carapace de tuiles, les tours de ses églises, ses dômes, ses bouquets d'arbres élancés : des teintes d'émeraude ou de terre cuite, un paysage d'une douceur italienne.

Les prêtres aztèques sacrifiaient des victimes par milliers. Il semble qu'aucun sacrifice humain n'ait eu lieu dans les temples de l'empire inca, sauf peut-être à Pachacamac, sur la côte. Cortez n'eut aucune peine à trouver au Mexique des Indiens prêts à se battre contre d'autres Indiens et il se heurta, lorsqu'il voulut reprendre Tenochtitlan (Mexico), à la résistance la plus acharnée. Dans les Andes, rien de pareil ou presque. La défense victorieuse de Cuzco, pendant six mois, par deux cents Espagnols, contre une armée indienne qui occupait toutes les hauteurs environnantes, donne la mesure des talents militaires de l'autochtone. En quechua — qui était la langue principale de l'Empire Inca — le même mot désigne, paraît-il, guerrier et étranger. Une fois les derniers Incas réfugiés dans la montagne, sur le versant amazonien, les Espagnols,

maîtres de « l'altiplano », de la région moyenne et de la côte, ne furent plus occupés qu'à se battre entre eux ou contre les envoyés de la cour d'Espagne. Francisco Pizarre périt assassiné par le clan Almagro, en 1541, à Lima, où son corps noirci demeure visible dans un cercueil de verre et de marbre. Le vieil Almagro, mort sous le « garote » en 1538, son fils Diego décapité en 1542, et Gonzalo Pizarro exécuté en 1548, reposent tous trois au couvent de la Merced, à Cuzco.

Du Temple du Soleil, il ne reste plus depuis plusieurs siècles qu'un soubassement lisse et rond, dans un jardin sauvage et, par derrière, les murs des cinq sanctuaires jadis dédiés à la Lune, aux Étoiles, à l'Éclair, au Tonnerre et à l'Arc-en-Ciel. Là-dessus, les Espagnols avaient édifié un cloître où se maintiennent quelques dominicains en robe blanche et une église dont le tremblement de terre de 1950 a fait effondrer la voûte. Les Indiens, qui continuent d'invoquer le « Señor de los Temblores », le lundi de la Semaine Sainte, n'ont pas manqué d'observer que seuls « leurs » monuments tiennent. Qu'on ne trouve plus le moindre objet d'or à Cuzco n'a rien de surprenant ; les Espagnols y avaient fait le vide méthodiquement et la baisse de valeur du métal jaune est telle aujourd'hui qu'il n'y a plus au Pérou, m'a-t-on dit, que deux mines d'or, qui ne soient pas abandonnées.

Le sort des momies impériales, en revanche, est énigmatique. Ces momies existaient, on ne peut en douter, quand les Espagnols entrèrent à Cuzco, en novembre 1533. Pedro Pizarre, cousin éloigné de Francisco et attaché à sa suite, écrit dans ses « Relaciones » qu'il les a vu promener en cortège solennel, lors du couronnement de Manco II, en 1544. Le licencié Ondegardo, qui fut corregidor de Cuzco en 1550, prétend en avoir découvert cinq que les Indiens avaient cachées. Garcilasso de la Vega assure les avoir vues en 1560, avant son départ pour l'Espagne. Le Père Acosta, lui aussi, dit les avoir *vues*, une vingtaine d'années plus tard, en parfait état de conservation. Tous ces chroniqueurs sont d'accord sur l'aspect des momies. Il ne s'agit pas de corps recroquevillés, les genoux au menton, et enveloppés d'étoffes, comme le sont les momies de Paracas, exposées au Musée de Lima. Il s'agit de corps assis, ainsi qu'ils l'étaient sur le trône, de visages découverts, de têtes enturbannées. Les témoins insistent sur les détails des cheveux et des sourcils, sur l'extraordinaire illusion de vie que produisaient ces figures embaumées. Un beau jour, on cesse de nous en parler. On ne nous dit pas qu'elles se sont décomposées, qu'elles ont été détruites ou perdues. On ne nous dit rien. Elles disparaissent. Reste ce fait troublant que toutes les momies des Andes n'étaient pas, comme on le croit communément, repliées en forme de colis. Il en a existé d'autres qui étaient assises. A Lima, l'on m'a affirmé qu'il en existait encore. On m'a même raconté une assez étrange histoire de momies assises qu'on aurait exhumées récemment, dans le nord du Pérou, et remises au tombeau. Si c'est vrai, pourquoi ne nous en montre-t-on aucune ?

Les refuges des derniers Incas.

Dans les villes des hauts-plateaux et plus particulièrement dans celles qui fournissent ou attirent une main-d'œuvre industrielle, l'habillement tend à s'européaniser : il est de confection, en série. Mais il suffit d'aller dans n'importe quel village pour y retrouver tout le monde vêtu selon des modes qui ont dû peu changer depuis l'ère coloniale. Les hommes ont des punchos brodés, des culottes, les mollets nus ; les femmes portent des jaquettes, des corsages, des châles, des jupes amples et, selon la communauté à laquelle elles appartiennent, des chapeaux de paille à la tonkinoise, des chapeaux relevés, des chapeaux-galettes noirs à l'annamite, des panamas blancs, des feutres marrons ou des chapeaux melons beiges, de plus en plus usuels à mesure qu'on s'approche de la Bolivie. Les figures de ces femmes sont très larges (on pense aux Esquimaux, à la Mongolie, au Tibet), leurs joues comme barbouillées à la gelée de coings et de groseilles. Le lama fait partie de la famille, comme le mulet chez nos montagnards ; mais il ne peut guère transporter qu'une trentaine de kilos. Les alcades tiennent un bâton noir cerclé d'argent, insigne de leur pouvoir. Même aux abords de la voie ferrée, il est commun de voir un groupe de paysans où les hommes jouent de la flûte et du tambour, où les femmes tournent sur elles-mêmes dans un vol de jupons. On se distrait ainsi le dimanche et les jours de fête parce que c'est l'usage. Il n'est pas question de faire payer le spectacle à qui que ce soit.

A certains égards, Cuzco fut pour les Incas ce que Grenade fut pour les Abencérages. Conquérants menacés, les Incas y vécurent les derniers beaux jours de leur dynastie. J'ai déjà dit la surprise du voyageur qui, venant de franchir les cordillères les plus sauvages, atterrit à Cuzco dans un berceau de verdure. Mon étonnement s'est accru lorsque j'ai traversé la cuvette voisine d'Iscuchaca : des troupeaux de vaches noires y pataugent dans un paysage spongieux à la Ruysdaël. Les « jardins de Yucay » ne sont pas une invention de la littérature. La vallée de l'Urubamba, au nord de Cuzco, est un paradis végétal où poussent tous les arbres fruitiers, les genêts, les framboises, les roses; plus bas, la canne à sucre et le cacaoyer. Les Incas y avaient leurs résidences d'agrément. Manco II, agréé par les Espagnols, c'est Boabdil : un Boabdil qui au bout de deux ans voulut s'insurger contre ses maîtres. Quand il eût renoncé à reprendre Cuzco, en 1536, il alla se réfugier « dans la montagne », en aval de Yucay.

Pour comprendre ce qu'est cette montagne, il faut se rappeler que nous sommes ici sur le versant *ouest* de la dernière cordillère et que les deux puissantes rivières entre lesquelles se situe Cuzco — l'Urubamba et l'Apurimac — sont des tributaires de l'Amazone. A une quarantaine de kilomètres en aval de Yucay, l'Urubamba s'engage dans un canyon si

étroit qu'on ne pouvait y pénétrer, même à cheval ni à pied, jusqu'à la fin du XIXe siècle, époque à laquelle on y ouvrit un chemin à la dynamite. Entre l'Urubamba et l'Apurimac, la Cordillère de Vilcabamba présente l'aspect d'un chaos montagneux, découpé par des vallées latérales et dominé par les 6 300 mètres du Salcantay. C'est dans cette région montagneuse, qui précède immédiatement la forêt amazonienne, qu'acheva de s'éteindre la lignée des Incas. Le drame a duré trente-cinq ans environ depuis la retraite de Manco II au « maquis » jusqu'à la mort de son troisième et dernier successeur, Tupac Amaru. Maîtres de toute la partie utile du Pérou, les Espagnols essayaient de négocier plutôt que de combattre les chefs du réduit. En 1572, le vice-roi décida d'en finir avec Tupac Amaru, coupable de deux meurtres. L'Inca s'enfuit dans la plaine amazonienne ; on l'y rattrapa, on lui coupa la tête à Cuzco.

Capitales disparues. — Par les relations écrites des religieux et des envoyés espagnols qui furent admis auprès des derniers Incas, l'on savait depuis longtemps que ceux-ci habitaient surtout deux endroits bien distincts : une « capitale militaire » que les contemporains nommaient Vitcos et une « capitale religieuse » qu'ils nommaient « la Vieille Vilcabamba » ou « l'Université de l'Idolâtrie ». Les mêmes relations précisent que Vitcos avait été visité, mais qu'aucun Espagnol n'avait jamais été admis à l'intérieur de l'Université. La nomenclature des lieux du vieux Pérou a subi toutes sortes d'avatars. La Cordillère de Vilcabamba est hérissée de ruines incaïques dont les unes n'ont jamais cessé d'être connues alors que d'autres peuvent ne l'être pas encore. Un des premiers explorateurs de la région, un Français, le comte de Sartiges, passa en 1834 à quelques kilomètres de Machu Picchu, sans soupçonner son existence. Trois quarts de siècle plus tard, un Américain que passionnait l'histoire des pays de l'Amérique du Sud reprit la question, sur place, en étudiant minutieusement tous les vieux textes. Il identifia Vitcos avec une forteresse bâtie sur le Cerro de Rosaspata, dans la vallée du rio Vilcabamba, qui se jette dans l'Urubamba, en aval du canyon. Il remonta le canyon. Une vingtaine de kilomètres plus loin un planteur péruvien solitaire lui dit : « Là-haut, sur la rive gauche, il y a des ruines. » C'est ainsi qu'en 1911, Hiram Bingham — qui vit encore — découvrit Machu Picchu.

On a décrit Machu Picchu cent fois. Machu Picchu est devenu, à juste titre, une des escales classiques du grand tourisme international. Il ne faudra pas manquer d'aller voir, lorsqu'il arrivera en France, le film documentaire qui y a été tourné et qu'on a présenté au festival de São Paulo. La camera fixe, en effet, ne peut rendre que des aspects partiels de cette aire suspendue entre deux abîmes. Le fond du canyon est à 2 000 mètres d'altitude : quatorze cents de moins que la vallée de Cuzco, dont vous séparent trois heures d'autorail. Mais les à-pics de ce canyon verdâtre où bondissent les rapides de l'Urubamba, mesurent plus de mille mètres. Les ruines sont belles, le site est prodigieux.

Machu Picchu (*el pico viejo*, en quechua) Wayna Picchu (*el pico joven*) et l'acropole qui recouvre l'espèce d'ensellement compris entre les deux pitons sont-ils la « Vieille Vilcabamba », l' « Université de l'Idolâtrie » où n'ont pu pénétrer les missionnaires espagnols du XVIe siècle ? C'est très vraisemblable. L'assertion de Bingham n'a jamais été sérieusement combattue ; on n'a pas proposé d'hypothèse meilleure. Forteresse naturelle et résidence princière comme le sont beaucoup d'autres sites incaïques de moindre importance, Machu Picchu était surtout une ville sacerdotale, un Delphes, un Monte Alban du Pérou, mais physiquement inaccessible à ceux qu'on ne voulait pas y admettre. De l'Urubamba, il faut un regard averti pour en distinguer les murs, dont quelques-uns pourtant conservent toute leur majesté ancienne. Sur la plus haute terrasse, au bout du dernier escalier, subsiste l'amarre de granit où les prêtres « attachaient » le soleil, le jour du solstice, afin qu'il continuât de briller sur l'Empire. Quand Tupac Amaru fut mort, ses compagnes choisies, les desservantes du Temple, continuèrent d'habiter le sanctuaire. Elles y vieillirent. L'une après l'autre, à leur tour, elles moururent. On les oublia. Presque tous les squelettes retrouvés dans les cimetières de Machu Picchu sont des squelettes de femmes.

PIERRE FRÉDÉRIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

D'ARROMANCHES A BERLIN

par Georges BLOND (*Fayard*)

On souhaite un large succès au volume de Georges Blond qui conte le débarquement et la marche des armées anglo-saxonnes depuis les plages jusqu'à la victoire finale. D'abord parce que le texte de Blond est remarquable d'équité et de clarté. Ensuite parce que les nombreuses photos qui illustrent ce livre-album restituent dans sa prodigieuse ampleur l'entreprise qu'ont menée à bien nos alliés. Il n'est pas question de minimiser la part prise dans la victoire par la division Leclerc et par *certains* résistants. Mais ayons l'honnêteté de reconnaître que sans le prodigieux effort accompli par les Anglais et les Américains, nous ne pouvions exactement rien.

Quand grâce à ces images on revit les combats des plages et l'épopée de l'air qui permit de broyer les usines allemandes, quand on assiste à la marche de Caen à Berlin qui disloqua les dernières armées du Reich, quand on songe à l'intelligence, à l'énergie, au courage qui permirent cet épilogue triomphal, on trouve qu'une partie de l'opinion française manifeste une bien scandaleuse ingratitude à l'égard de ceux qui nous ont libérés. On dira qu'en débarquant les Anglo-Saxons menaient leur propre combat. Cela va de soi, mais si l'on cherche dans cet esprit les raisons des bienfaits que l'on reçoit, on finit toujours par découvrir que les bienfaiteurs sont des monstres d'égoïsme. Aussi a-t-on plus de chances d'être juste en s'en tenant aux faits et aux résultats.

M. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 128.)

L'AGE DE L'HOMME

par JEAN PIVETEAU

COMMENT DATER L'APPARITION DE L'HOMME ?

Il n'y a point généralement de difficultés à fixer la date d'un événement de l'ordre humain, à moins qu'une destruction fortuite ou voulue ne vienne priver l'historien de ses moyens habituels d'information.

Le problème se pose tout autrement quand il s'agit, par exemple, de la genèse d'une invention. Les ébauches et les tâtonnements multiples qui précèdent la découverte, le mélange initial des traits véritablement originaux avec des concepts périmés ou erronés, puis leur lente séparation, empêchent d'assigner un instant précis à la prise en corps de l'idée nouvelle.

L'apparition de l'Homme sur la terre ou mieux le phénomène de l'*hominisation*, porte tous les caractères d'une invention, à la manière des grandes créations de la vie. Il s'est échelonné sur un vaste espace de temps, avec des étapes successives disposées en une série nuancée, et marquées souvent par des êtres à structure indécise, pour lesquels on ne peut dire si le seuil décisif, que définit l'avènement d'une pensée réfléchie, a été franchi.

Mais peut-on croire qu'il existe une contrée du globe ayant vu naître le type humain, et d'où il serait parti pour prendre peu à peu possession de la terre ; ou, au contraire, ne convient-il pas d'admettre que ce passage de l'animalité à l'humanité s'effectua sur toute l'étendue de la nappe des anthropoïdes ?

Toute notre expérience paléontologique, tout ce que nous savons de l'histoire des divers groupes de mammifères nous incline à conclure que chaque être apparut en une région strictement limitée, et qu'à partir de ce « berceau » il s'étendit graduellement dans les directions où aucun obstacle physique, nulle concurrence biologique n'entravaient sa marche. L'étendue de son aire de répartition, à un moment déterminé, est en

Près du titre : Homme de Néanderthal. Tête reconstituée par J. H. Mac Gregor.

quelque sorte la mesure de son âge, avec la restriction que lorsque l'espèce approche de son extinction, elle « contracte » son habitat, suivant l'expression des biogéographes, et ne se maintient plus qu'en îlots isolés avant sa disparition finale.

Ainsi il existe bien un problème géographique et historique de la recherche du berceau de l'humanité et l'on peut s'essayer à déterminer le moment où le genre humain fit son apparition sur le globe.

Mais il faut reconnaître alors que nous ne saisissons jamais, en paléontologie, de commencements véritables : les origines nous échappent. Une telle lacune est attribuée le plus souvent à une insuffisance de documentation que le hasard d'une fouille heureuse pourra combler un jour. Il semble au contraire qu'il y ait là l'expression d'une loi profonde à laquelle rien de ce qui se déroule selon le cours du temps ne saurait échapper.

Tout groupe animal ne comprend à ses débuts qu'un nombre infime de formes qui graduellement vont se multipliant. Un tel processus historique peut être figuré par un trait d'abord étroit et à peine marqué puis s'élargissant et s'épaississant au fur et à mesure que le groupe devient plus abondant. Sur un tel trait agira l'usure du temps. Dans sa portion terminale élargie, ses contours se trouveront atténués, son épaisseur diminuée, mais le dessin général subsistera ; dans sa portion initiale mince et ténue, il disparaîtra complètement. Ainsi en fut-il dans l'histoire des êtres. Inéluctablement les genèses nous échappent, et un groupe fossile ne peut entrer dans le champ de notre perception que lorsqu'il a atteint un certain développement, une certaine expansion.

La paléontologie humaine, science historique, doit aussi s'efforcer de replacer dans une chronologie ce moment où l'Homme nous apparaît sur la terre. Elle dispose, à cet effet, des indications fournies par la géologie. Celle-ci n'évalue point en années ou en millénaires la durée des temps géologiques, mais, prenant comme repères quelques grands phénomènes naturels : déplacement des mers, surrection des chaînes de montagnes, mouvement des glaciers, etc., elle se propose de classer en une série ordonnée la succession des événements dont la surface du globe est le siège.

Les grandes périodes glaciaires.

L'ère quaternaire, l'ère de l'Homme, fut marquée dans l'hémisphère boréal, en Europe principalement, par une saisissante extension des formations glaciaires, recouvrant d'immenses territoires en avant de la chaîne alpine et le long de la bordure pyrénéenne, les principaux sommets du Massif Central, des Vosges et des Carpathes, cependant qu'une autre nappe de glace, descendant des montagnes scandinaves, ensevelissait, sous l'accumulation de ses moraines, l'Allemagne du Nord et une partie de la Grande-Bretagne.

Il a été établi que cette extension des glaces avait présenté d'amples oscillations, qu'il n'y avait pas eu qu'une seule période glaciaire, mais plusieurs, séparées par des stades interglaciaires au climat plus doux. Assez généralement, on admet l'existence de quatre avancées glaciaires, respectivement dénommées d'après la région où elles offrent un développement caractéristique.

La plus ancienne, dont les traces sont en même temps à l'altitude la plus forte, fut observée en premier lieu sur le plateau de Bavière, traversé par la rivière Gunz, affluent du Danube. Elle définit une époque gunzienne, ou, plus simplement le Gunzien.

La seconde est également bien marquée dans le pays bavarois, par des dépôts dominant la vallée du Mindel qui se jette dans le Rhin ; elle a reçu le nom de Mindelien.

Puis viennent des cailloutis non plus étalés sur les plateaux, mais disposés en terrasses aux flancs des vallées actuelles. Les plus élevés, situés à une centaine de mètres au-dessus du lit des rivières, offrent un grand développement dans la vallée du Riss, affluent de l'Isaar. Ils correspondent à l'époque du Riss ou Rissien.

Enfin, les cailloutis les plus bas, bien caractérisés dans la vallée du Wurm, petit cours d'eau qui se perd dans des marécages, au nord de Munich, définissent une époque wurmienne ou Wurmien. Et après le retrait du glacier Wurmien, et une période de froid sec qui lui succéda, commença de s'instaurer sur notre pays, il y a peut-être dix mille ans, le climat moderne.

Avec plus ou moins de netteté, ces quatre périodes ont été reconnues dans les Alpes occidentales et les Pyrénées, et l'on a pu les raccorder, d'une manière approchée, aux variations d'extension de la nappe scandinave.

Entre deux glaciations, la limite des neiges et des glaciers revenait à son altitude normale, parfois même remontait plus haut que de nos jours. Ces épisodes interglaciaires, qui ont pu atteindre une durée se mesurant en millénaires, sont simplement désignés par les noms des deux glaciations qui les encadrent : Gunz-Mindel, Mindel-Riss, Riss-Wurm.

Tel est le cadre chronologique le plus généralement utilisé dans la classification des temps quaternaires. Il convient maintenant de placer, par rapport à ces subdivisions, les plus anciennes traces humaines.

Pas d'Homme sans outil.

Comment saurons-nous reconnaître le moment où la chaîne que jalonnent les types préhumains est arrivée à l'homme ? Les ossements fossiles sont alors difficiles à interpréter, les indications qu'ils fournissent peu sûres ; il faut s'adresser à un critère d'un autre ordre. Remémorons-

nous les phrases souvent citées de Bergson : « *A quelle date faisons-nous remonter l'apparition de l'homme sur la terre ? Au temps où se fabriquèrent les premières armes, les premiers outils. On n'a pas oublié la querelle mémorable qui s'éleva autour de la découverte de Boucher de Perthes dans la carrière de Moulin-Quignon. La question était de savoir si on avait affaire à des haches véritables ou à des fragments de silex brisés accidentellement. Mais que, si c'étaient des hachettes, on fût bien en présence d'une intelligence, et plus particulièrement de l'intelligence humaine, personne un seul instant n'en douta* ».

Pour le paléontologiste, en effet, le phénomène de l'*hominisation* se marque, d'une façon concrète, par la fabrication de l'outil artificiel ; la genèse humaine se confond avec l'apparition dans l'histoire de la vie de ce que l'on a pu appeler la phase instrumentale. Là encore, les formules bergsoniennes souligneront l'originalité de l'événement : « *Un animal inintelligent possède-t-il aussi des outils ou des machines ? Oui, certes, mais ici l'instrument fait partie du corps qui l'utilise. Et, correspondant à cet instrument, il y a un instinct qui sait s'en servir... La plupart des instincts sont le prolongement, ou mieux l'achèvement, du travail d'organisation lui-même... L'instinct achevé est une faculté d'utiliser ou même de construire des instruments organisés ; l'intelligence achevée est la faculté de fabriquer et d'employer des instruments inorganisés.* »

Ainsi dès que l'on sera en présence d'outils, on pourra affirmer, quelle que soit leur facture, et quelle que soit la forme du crâne de l'être qui les a fabriqués, que celui-ci, dans la structure profonde de son cerveau, avait franchi le seuil de l'intelligence.

Au moment où, selon un mode alterné, les glaciers descendaient des montagnes d'Europe puis reprenaient leur extension première, des civilisations se succédaient caractérisées chacune par un ou plusieurs types d'armes de pierre.

En cet âge de la pierre ancienne ou paléolithique, qu'il serait préférable d'appeler l'âge des chasseurs, car c'est à la chasse exclusivement que l'homme demandait sa nourriture et c'est contre l'animal qu'il conquérait peu à peu la terre, les silex taillés, dont quelques-uns atteignent à la beauté d'une œuvre d'art, sont l'éclatante manifestation de l'intelligence. Déterminer la date de l'apparition de l'homme selon la chronologie géologique habituelle consistera à chercher comment se placent les plus anciens d'entre eux par rapport aux avancées ou aux retraits successifs des glaciers.

C'est par l'Europe, où le phénomène glaciaire a marqué toute son ampleur et où il a été le plus complètement étudié, qu'il convient d'ouvrir l'enquête.

Il n'y a pas eu d'Homme a l'époque tertiaire.

Disons tout d'abord que certains préhistoriens ont pensé retrouver, bien antérieurement au phénomène glaciaire et donc antérieurement à la période quaternaire, des preuves de l'existence de l'Homme. En 1867, l'abbé Bourgeois crut reconnaître les marques d'une taille intentionnelle sur des silex recueillis à Thenay (Loir-et-Cher) dans des marnes de l'étage aquitanien, c'est-à-dire à une période très ancienne de l'ère tertiaire. A la suite de l'abbé Bourgeois plusieurs préhistoriens annoncèrent la présence de pierres travaillées à des niveaux divers des terrains tertiaires.

Nous savons maintenant qu'il n'y a qu'une apparence de taille intentionnelle sur tous ces silex anciens, que les retouches qu'ils présentent résultent de l'action d'agents naturels : eau, glace, pression à l'intérieur du sol, etc. Marcellin Boule a même observé, dans une cimenterie de Mantes, la production par concassage des diverses formes de silex tertiaires attribués à l'homme.

Après de multiples controverses, et tout en soulignant quelques divergences de détails, il reste que, dans nos régions d'Europe occidentale, et plus spécialement en France, pays où les traces de peuplement préhistorique sont particulièrement abondantes, la plus ancienne industrie correspond au Chelléen (parfois nommé Abbevillien). L'instrument type est un morceau de silex taillé à grands éclats sur les deux faces, offrant généralement une forme en amande.

Quelle place doit occuper le Chelléen dans la chronologie quaternaire ? En 1889, Marcellin Boule, dans un travail classique et qui fit longtemps autorité, le plaçait au niveau du Riss-Wurm, ou dernière phase interglaciaire.

Les recherches récentes de l'abbé Breuil ont profondément modifié cette manière de voir. L'éminent préhistorien a pu établir une corrélation entre les dépôts où se rencontrent les plus vieilles industries de France, étagés à des altitudes diverses, le long de la Somme, et les phases glaciaires et interglaciaires. Il a ainsi montré que c'est au cours du premier interglaciaire Gunz-Mindel, c'est-à-dire beaucoup plus anciennement qu'on n'avait cru, que l'homme a fait son apparition dans nos régions. Des faits du même genre ont été constatés sur le Rhin et la Tamise.

Cette conclusion n'est point unanimement acceptée, et l'on comprend aisément qu'en un problème aussi complexe, où l'interprétation des observations est particulièrement délicate, il soit difficile d'obtenir une adhésion générale.

Néanmoins, les faits invoqués paraissent assez probants pour qu'on admette l'existence de l'homme en Europe, pendant la première phase interglaciaire.

La chronologie glaciaire n'est évidemment applicable qu'aux régions anciennement recouvertes par les glaces ou à celles situées en leur voisi-

nage. Pour établir des synchronismes à longue distance, entre pays ayant subi des régimes climatologiques différents, on se fonde sur les comparaisons entre faunes de mammifères.

L'Homme paraît au début du quaternaire.

Un des plus extraordinaires foisonnements de formes que l'on puisse constater au cours de l'évolution des mammifères se place à la période dite villafranchienne, phase terminale de l'ère tertiaire pour les uns, début du quaternaire pour les autres. On constate alors, sur l'ensemble du continent eurasiatique, un état de choses général (tant géologique que zoologique) caractérisé par l'abondance des graviers et par la prédominance de certains groupes d'animaux, tels que les éléphants, les chevaux, les cerfs et les bœufs.

Le Villafranchien a toujours vivement attiré les paléontologistes, car il présente le grand intérêt d'appartenir à ce moment critique de l'histoire de la terre, où nous ne savons pas si l'homme vivait déjà, mais où nous savons qu'il pouvait exister.

Des découvertes récentes ont maintenant répondu à cette curiosité et levé ce doute. M. Viret vient d'étudier à Saint-Vallier, dans le département de la Drôme, un lœss, c'est-à-dire un dépôt de sable et de limon, qui marque l'avancée extrême, en cette région, de la glaciation de Gunz. Or, ce lœss renferme des mammifères d'âge villafranchien.

Dans l'interglaciaire Gunz-Mindel, l'homme nous est apparu avec une faune comprenant l'éléphant méridional et le rhinocéros étrusque, deux espèces également villafranchiennes. On peut donc mettre en synchronisme, d'une part, la glaciation de Gunz et la phase interglaciaire qui l'a suivie, d'autre part le Villafranchien, et dire indifféremment que l'homme apparaît en Europe occidentale au cours de l'interglaciaire Gunz-Mindel où à la fin du Villafranchien.

Tels sont les résultats auxquels nous arrivons actuellement, résultats que l'on ne peut toutefois considérer comme définitifs, car ils se fondent partiellement sur une interprétation.

Tournons-nous maintenant vers les autres continents (nous laisserons l'Amérique de côté, car son peuplement est de date relativement récente) pour dégager ce qu'ils peuvent nous apprendre sur l'ancienneté de l'homme.

L'Homme en Asie.

Une très vieille tradition fait jouer au continent asiatique un rôle essentiel dans le problème de l'origine des groupes humains et dans leur dispersion à travers le globe. *Officina gentium*, génératrice de nations, l'Asie immense et pleine de mystères, faîte primitif du monde, selon

l'expression du géologue Suess, peut-elle apporter quelque lumière sur les premiers temps de notre histoire ?

Si nous admettons la nature humaine du Sinanthrope, cet être encore quelque peu mystérieux découvert non loin de Péking, nous ne remontons point, avec lui, à une date plus lointaine que celle où nous apparurent, en Europe occidentale, les premiers outils taillés par nos ancêtres. Nettement plus ancien serait un autre témoignage : sur des bois de cerfs provenant du gisement villafranchien de *Nihowan*, en Mongolie, on a cru reconnaître une action humaine sous forme d'incisions et de marques de feu. Action fugitive, traces incertaines, qui ne peuvent être considérées comme la preuve décisive d'une présence humaine sur la terre asiatique, au début des temps quaternaires. La paléontologie ne rejoint point ici la légende.

L'Homme en Afrique.

C'est maintenant vers l'Afrique que se tournent les paléontologistes en quête du berceau de l'humanité. Pour quelques groupes de mammifères, ce continent paraît avoir été leur centre d'origine et le point de départ de leurs migrations. Non loin du Caire, sur les rives du lac Mœris, furent découverts, au commencement du siècle, les authentiques ancêtres des Proboscidiens, que représentent, dans la nature actuelle, les éléphants. Au voisinage du lac Victoria ont été récemment exhumés, de terrains appartenant à une ancienne période de l'ère tertiaire (Burdigalien), des restes de Primates présageant les chimpanzés modernes. Et depuis quelques années, on met à jour, en Afrique australe, les australopithèques, les télanthropes, encore singes par leur cerveau relativement peu volumineux, mais évoquant l'homme par la bipédie et l'allure dressée.

Le Quaternaire d'Afrique est caractérisé par une alternance de phases pluviales et de phases de sécheresse dont le raccord avec les phases glaciaires et interglaciaires d'Europe n'est pas nettement établi. Sur toute l'étendue du continent, des rivages méditerranéens au pays du Cap, à travers les étendues désertiques du Sahara et les forêts vierges de la zone équatoriale, on retrouve les vestiges d'un vieil âge de la pierre, on recueille des armes, des outils semblables à ceux de notre plus ancien paléolithique. La préhistoire africaine paraît donc aussi vieille que celle de l'Europe ; quelques découvertes récentes suggéreraient même qu'elle est plus ancienne.

En Afrique orientale a été signalée une forme particulière d'industrie de la pierre, la « pebble culture » ou civilisation des galets, remarquable par son caractère primitif, associée à des mammifères semblables à ceux du Villafranchien d'Europe. Il y a peu d'années, des boules calcaires taillées par l'homme ont été trouvées aux environs de Constantine, dans un niveau également considéré, d'après sa faune, comme d'âge villa-

franchien. Des incertitudes demeurent sur les conditions de gisement de ces derniers outils, et il semble difficile de considérer la « pebble culture » comme correspondant à une période nettement définie de la préhistoire. Mais, même en admettant l'association de ces restes d'industries avec des mammifères qui, en Europe, seraient datés du Villafranchien, peut-on vraiment en conclure à un synchronisme géologique ?

L'AFRIQUE N'EST PAS UN LIEU D'ORIGINE, MAIS UNE TERRE D'ASILE.

Bien que l'Afrique ait été parfois un lieu d'origine, comme nous l'avons déjà indiqué, elle nous apparaît plutôt, dans son ensemble, comme *une terre d'asile* où des êtres, disparus sur les autres parties du globe, se sont longuement perpétués pour survivre souvent jusqu'à l'époque actuelle.

Ses fleuves, dans la zone tropicale, offrent un refuge au polyptère, dernier représentant des poissons paléoniscidés qui s'éteignirent pour la plupart, dans l'hémisphère boréal, vers la fin des temps primaires. Elle abritait encore, au début de l'ère tertiaire, le dyrosaure, survivant d'un groupe de crocodiles qui, nulle part ailleurs, ne dépassa la fin de l'ère secondaire. Le proboscidien nommé dinotherium, aux défenses portées par la mandibule, qui vécut en nos pays vers le milieu de l'ère tertiaire (période miocène) persista en Afrique orientale jusqu'au commencement de l'ère quaternaire. L'Okapi, sorte de girafe, capturé dans les premières années du siècle en divers points des forêts du Congo, était connu, bien auparavant, dans les terrains miocènes de la Grèce. Tout récemment, la découverte, dans le canal de Mozambique, de cœlacanthidés représentants d'un groupe que l'on croyait éteint depuis le crétacé, a montré que la mer environnante participait à ce privilège du continent, de perpétuer, à travers les âges et jusqu'à l'époque actuelle, les témoins d'un très lointain passé.

Il y a ainsi un véritable décalage chronologique, dans l'évolution des faunes de vertébrés, entre l'Afrique et l'Europe (ou mieux l'ensemble Europe-Asie). Ce fait, joint à d'autres données que nous ne pouvons développer ici, suggère, contrairement à une manière de voir assez répandue, que l'Afrique a plus reçu qu'elle n'a donné. Au cours des temps géologiques, préhistoriques et historiques, elle fut surtout une « terre coloniale ».

Il ne s'agit point cependant de nier absolument l'ancienneté du peuplement humain de ce continent. La présence de silex taillés dans de très vieilles plages de la côte atlantique, près de Casablanca, y atteste l'arrivée de l'homme à une phase reculée du quaternaire.

Situation privilégiée de la France.

De cet examen des indices les plus caractéristiques de l'apparition de l'homme sur la terre, il résulte que c'est en Europe (et en France, pourrait-on préciser) que les faits se présentent de la manière la plus claire, mais il demeure toutefois difficile de localiser à coup sûr, en l'état actuel de notre science, le lieu de la naissance de l'humanité : sur les trois continents, Europe, Asie, Afrique, l'homme nous apparaît semble-t-il dès le début du quaternaire.

Il ne faut point voir là une présomption en faveur de la thèse considérant que l'hominisation s'est faite simultanément en plusieurs points du globe, mais seulement la marque de cette action d'usure du temps, qui, supprimant les pédoncules des groupes, ne nous laisse percevoir ceux-ci seulement lorsqu'ils ont atteint une grande expansion.

Difficulté de compter en années.

Jusqu'ici nous avons cherché à placer l'apparition de l'homme dans une succession de phénomènes physiques ou biologiques, selon les procédés habituels de la géologie. Si nous obtenons ainsi l'impression d'une haute antiquité, il est bien évident que seule une évaluation en années ou en millénaires du moment de nos origines, pourrait nous faire sentir toute l'étendue de ce recul dans le temps.

Il peut être intéressant de considérer par quelles fluctuations et quels cheminements a passé cette recherche d'une chronologie absolue. Dans la géologie naissante de la seconde moitié du XVIIIe siècle, de tels essais sont multiples. Maintenant que nous savons que le temps ne constitue pas un cadre indifférencié, où choses et êtres pourraient se placer n'importe où et surgir n'importe quand, que le déroulement des transformations a pu connaître des rythmes accélérés ou ralentis, la mesure du temps devient un moyen de pénétrer plus avant dans la compréhension des phénomènes.

En cherchant à évaluer les durées, les naturalistes du XVIIIe siècle ne firent d'ailleurs que participer à ce mouvement si général de renouveau ou plutôt d'élévation de la chronologie à la dignité de science. Paul Hazard, dans ses admirables études sur la *Crise de la Conscience européenne*, en a bien marqué la soudaineté et l'ampleur : « *Elle [la chronologie] semblait n'être qu'une modeste discipline, utile certes aux écoliers pour leur meubler la mémoire et les empêcher de commettre de sottes*

confusions : mais sèche et revêche ; corps décharné, où l'on ne voyait que les nerfs et les os. Or à mesure que s'aggravait l'impression de désordre dans les archives des hommes, elle gagnait en importance, en dignité ; elle devenait un art nécessaire et même une science. On l'appelait la doctrine des temps et des époques ; « comme la navigation donne des règles aux pilotes pour les conduire sur mer sans s'égarer dans les voyages au long cours, la chronologie nous en donne pour voyager sûrement dans le vaste et obscur pays de l'antiquité. »

Dans l'évaluation de l'ancienneté du type humain, on avait jusqu'alors accepté sans discussion la chronologie biblique. Si celle-ci va se trouver critiquée et rejetée par les philosophes, les travaux des naturalistes paraîtront plutôt la confirmer. Buffon, se fondant principalement sur des considérations astronomiques, tenta de déterminer en années la date d'apparition de l'homme. Il aboutit à des chiffres qui nous paraissent bien modestes et diffèrent assez peu de ceux fournis par la chronologie biblique. « Depuis la fin des ouvrages de Dieu, écrit-il, c'est-à-dire depuis la création de l'homme, il ne s'est écoulé que six ou huit mille ans. »

A peu près au même moment, J. A. Deluc, dans ses *Lettres Physiques et Morales sur l'histoire de la Terre et de l'Homme, adressées à la Reine de Grande-Bretagne*, aborde aussi ce problème mais d'une manière plus approfondie. Pour évaluer la durée des siècles révolus, il applique ce que nous appelons le principe des causes actuelles, et qu'il nommait principe des causes lentes. On trouve dans son exposé, l'amorce de méthodes et de procédés encore actuellement mis en œuvre.

Quand l'Homme passait pour avoir 6 000 ans.

Depuis l'existence de nos continents, toutes les causes qui commencèrent à y influer ont continué d'agir, et, en même temps que nous les voyons en action, nous pouvons en mesurer les effets passés et présents, ce qui nous donne prise pour évaluer le temps qui s'est écoulé depuis qu'elles opèrent. Ces causes, qui ont agi dès que nos continents furent exondés et prirent leur forme, sont la végétation, les glaces, les fleuves, les pluies, etc. Deluc les considère les unes après les autres ; il les voit agir ; par leur action présente il juge de leur action passée. Il les appelle des chronomètres naturels et tous ces chronomètres lui donnent le même résultat, la date du dernier déluge. Ainsi, à propos de l'action des fleuves, il écrivait : « *Les fleuves charriaient d'abord à la mer une quantité de matières incomparablement plus grande que celle qu'ils charrient aujourd'hui, et, par conséquent, si leur accumulation, considérée par simple comparaison de ses progrès avec ce qui existe déjà,*

peut nous conduire à une erreur sur le temps, ce sera en excès et non en défaut. » Et d'observations variées, il conclut que nos continents ne sont point anciens, que leur origine ne remonte pas à plus de six mille ans, et que « *le premier de nos livres sacrés, la Genèse, renferme la vraie histoire du monde* ».

Les vues de Deluc furent adoptées par Cuvier. « Je pense avec MM. Deluc et Dolomieu, écrit-il, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution dont la date ne peut remonter beaucoup plus au-delà de cinq ou six mille ans ». Développant la même pensée dans son célèbre *Discours sur les Révolutions du Globe*, il déclarait de nouveau : « *En examinant bien ce qui s'est passé sur la terre, depuis qu'elle a été mise à sec pour la dernière fois, et que les continents ont pris leur forme actuelle, l'on voit clairement que cette dernière révolution, et par conséquent, l'établissement de nos sociétés actuelles, ne peuvent pas être très anciens. C'est un des résultats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie, résultat d'autant plus précieux qu'il lie d'une chaîne non interrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile.* »

L'Homme aurait 600 000 ans.

Les recherches de la chronologie absolue ne devaient être reprises qu'à une époque récente, en liaison avec un renouveau des études de géologie quaternaire. Elles aboutissent à des chiffres bien différents de ceux autrefois proposés.

Les géologues Penck et Brückner, considérant les vitesses d'érosion et et de sédimentation actuellement observables sur la bordure nord des Alpes suisses, estiment à 60 000 ans la durée du premier et du troisième interglaciaires (Gunz-Mindel et Riss-Wurm), tandis que le second (Mindel-Riss), beaucoup plus long, se serait étendu sur 240 000 années. Pour la durée totale des temps quaternaires ils comptent environ 600 000 ans.

Les méthodes astronomiques ont été également utilisées ; en voici brièvement l'exposé. Le cours de la terre autour du soleil est soumis à des perturbations périodiques entraînant des variations dans la quantité de radiation solaire reçue à la surface du globe. Dans nos contrées tempérées d'Europe, les phases de faible radiation en été et de forte radiation en hiver favorisent la formation de glaciers en haute montagne : les hivers doux correspondent en effet à d'abondantes chutes de neige dans les régions élevées, tandis que grâce aux étés froids la fonte des glaces se trouve réduite. On peut donc admettre que les périodes glaciaires sont en relation avec des phases de faible radiation d'été.

D'après la périodicité de la perturbation, l'astronome Milankovitch a

pu établir la courbe de variation de la radiation d'été pour une latitude donnée, en remontant jusqu'à 600 000 ans. Si l'on compare une telle courbe (celle du 45° de latitude, par exemple) avec la courbe des périodes glaciaires, la similitude est frappante : les successions des minima d'été se superposent à celles des quatre avancées glaciaires, telles qu'elles ont été définies par les géologues. On retrouve ainsi, pour la durée de l'ère quaternaire, le chiffre de 600 000 ans obtenu par Penck et Brückner.

Nous avons vu que l'homme était connu (au moins par les restes de son industrie) dans la phase interglaciaire succédant à la glaciation gunzienne et qu'il y avait tout lieu de penser que nous n'en saisissions point là l'apparition première. Très probablement il existait déjà au cours de la période glaciaire gunzienne, et c'est donc alors à 600 000 ans environ qu'il convient de faire remonter sa venue sur la terre. A l'échelle de l'histoire ce chiffre pourra paraître considérable. Et pourtant, la durée humaine n'occupe qu'un court instant dans le développement total de la vie. Concentrons en une seule année tout le temps écoulé depuis l'apparition de la vie sur le globe ; ce n'est que vers la vingtième heure du dernier jour d'une telle année que commence l'ère quaternaire et que l'homme apparaît.

L'examen de la courbe de Milankovitch permet en outre de dater les différentes phases du phénomène glaciaire et, par là même, les grandes étapes de la préhistoire. La glaciation wurmienne, au cours de laquelle se développa la civilisation moustérienne avec l'Homme de Néanderthal, aurait duré environ 100 000 ans ; en accord avec les vues de Penck et de Brückner, le second interglaciaire couvrirait plus de 200 000 ans, etc.

De tels résultats ne peuvent être considérés comme définitifs et les conceptions astronomiques de Milankovitch ont été parfois vivement critiquées. On peut cependant penser qu'elles nous donnent bien l'ordre de grandeur de la durée des temps préhistoriques.

Pour les périodes plus proches de nous, d'autres modes d'évaluation sont utilisés.

Afin de déterminer la vitesse de retrait du dernier grand glacier scandinave, le géologue suédois G. R. de Geer a utilisé la méthode dite des varves : sous la calotte glaciaire, il y a une incessante circulation d'eau, rejoignant, à l'avant du front du glacier, soit la mer, soit des nappes lacustres. Les matériaux entraînés par ce courant se déposent alors : abondants en été, ils correspondent à des éléments grossiers ; rares en hiver, ils donnent des éléments fins. On a ainsi une succession saisonnière de feuillets qui ont reçu le nom de varves.

Les coupes successives jalonnant le recul du glacier, renferment certaines varves communes, mais aussi des varves nouvelles, au fur et à mesure qu'on remonte vers le nord. Il suffira donc de compter ces

varves (en éliminant celles qui sont communes à deux dépôts) pour avoir la durée du retrait de la calotte glaciaire. On a ainsi trouvé que 13 000 ans furent nécessaires pour amener les masses glaciaires de la Scanie aux régions qu'elles occupent maintenant dans les Alpes scandinaves.

On peut obtenir un âge absolu par une autre méthode. Tous les corps vivants renferment un isotope du carbone : le radiocarbone ou carbone 14 (c'est-à-dire de masse atomique 14, alors que le carbone ordinaire est de masse atomique 12). Après la mort de l'animal ou du végétal, le radiocarbone cesse de se former et se désintègre suivant une vitesse connue. En mesurant la radio-activité résiduelle d'une matière organique contenue dans un niveau archéologique on pourra déduire le temps écoulé depuis le début de sa fossilisation.

Par un tel procédé on ne peut guère remonter au-delà de vingt mille ans. Un résultat assez inattendu de l'application de cette méthode a été l'attribution de l'âge de 15 000 ans à un morceau de charbon provenant de la célèbre grotte de Lascaux.

Nous n'avons pu qu'esquisser les grandes lignes d'une série de recherches, et en exposer sommairement les résultats. Non moins que les trouvailles des restes d'Hommes fossiles et des produits de leur art et de leur industrie, cette conquête du temps est une des belles acquisitions de notre science.

JEAN PIVETEAU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE COMMENCEMENT ET LA FIN DU MONDE

par Sir E. Whittaker (*Albin Michel*)

Sir E. Whittaker est un mathématicien fort connu ; depuis quelques années, il s'est tourné vers les études philosophiques et a exposé une philosophie spiritualiste de l'Univers.

Le présent volume se compose de deux études, la première intitulée « le commencement et la fin du monde » comprend trois conférences prononcées en 1942, mais dont le texte a été récrit pour tenir compte des découvertes les plus récentes en astronomie et en physique. Appartenant au cycle des conférences Riddell, elles doivent obligatoirement traiter des relations entre la religion et le développement de la pensée contemporaine. Elles s'intitulent respectivement I ce qu'il y a de permanent dans la nature ; II l'énergie de l'Univers et sa dégradation ; III le processus cosmique.

La seconde partie du volume est une conférence Guthrie (1943) ayant pour sujet : hasard, libre arbitre et nécessité dans la conception scientifique de l'Univers.

La lecture de ces conférences est passionnante même si l'on ne partage pas les idées philosophiques de l'auteur qui reconnaît une création *ex nihilo* et qui se demande « si la science est vraiment plus proche que la religion des perspectives déterministes ».

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique p. 134.)

LES BRONZES ANTIQUES DE SARDAIGNE

(A propos de l'exposition du Cabinet des Médailles).

par MARCEL BRION

DEPUIS la publication du fameux livre de La Marmora sur la Sardaigne, c'est-à-dire depuis cent ans, l'archéologie de la Sardaigne a fait d'immenses progrès. Des fouilles méthodiques, entreprises depuis une quarantaine d'années surtout, ont révélé le nombre considérable de grottes habitées pendant la préhistoire, de tombeaux, de temples, à partir de l'époque paléolithique jusqu'à la conquête romaine en 238 avant J.-C. Longtemps on a attribué aux Carthaginois le mérite d'avoir civilisé l'île ; on s'aperçut plus tard que les Phéniciens s'y étaient installés bien avant eux, et nous savons aujourd'hui que la Sardaigne était entrée dans l'orbite de la culture égéenne au IIe millénaire avant J.-C. La phase la plus remarquable de l'évolution culturelle, la période de la civilisation dite nuraghique, s'était étendue depuis l'époque du bronze ancien, c'est-à-dire 1500 avant J.-C., jusqu'à l'arrivée des Cananéens qui, selon Lulli, y aurait mis fin.

L'absence de textes et d'inscriptions anciennes rend toute datation hypothétique. Nous pouvons croire que les Sardes primitifs ont ignoré l'écriture ; la première inscription que l'on rencontre dans l'île est phénicienne. Certaines plaques de bronze, en forme de toison, qui servaient de monnaie, et remplaçaient figurativement le bétail, qui était alors l'étalon d'échange, portent des caractères crétois et le signe de la double hache, caractéristique de la civilisation minoenne.

Les vestiges antiques découverts en Sardaigne sont constitués par des grottes préhistoriques, que les paysans appellent encore demeures de fées (*domus de janas*), des hypogées creusés dans des cavernes naturelles ou artificielles, d'un plan très compliqué et décorés souvent d'une architecture singulière, que la tradition nomme *tombes de géants*. Nombreuses sont aussi les ruines de temples, et les lieux de culte installés autour des fontaines sacrées. Les *nuraghi*, enfin, sont au nombre de sept mille [1].

1. A l'exposition figure une carte de l'île sur laquelle sont portés les principaux.

Tous n'ont pas la même importance. Certains ne sont que de simples tours isolées ; d'autres forment le centre d'un ensemble de constructions assez étendues, comme le donjon du château médiéval. Devenu aujourd'hui une sorte de symbole de la civilisation sarde archaïque, le nuraghe a longtemps intrigué les archéologues. On y a vu un tombeau, un temple, une habitation : il n'est plus contestable aujourd'hui que ces constructions, souvent cyclopéennes, et d'appareillages très divers, étaient des tours de défense autour desquelles se groupaient les habitations du clan. Il semble en effet que l'organisation clanique ait été la forme sociale la plus fréquente dans l'antique Sardaigne. L'île était occupée par un grand nombre de petits seigneurs, chefs de clans ou de tribus, dont le nuraghe était le château fort où tous les sujets se rassemblaient avec leurs biens, en cas d'invasions étrangères ou de guerres intérieures. Les maquettes de nuraghi, exposées au Cabinet des Médailles, en même temps que les statuettes de bronze, représentent quelques-uns de ces édifices les plus typiques.

L'architecture nuraghique s'insère dans le grand ensemble de la civilisation mégalithique qui couvre les pays méditerranéens, s'étend de l'Atlantique jusqu'en Chine, et déborde même en Afrique. Les temples de Malte, les *talayots* des Baléares, sont parents des nuraghi, et témoignent de civilisations sinon semblables, du moins analogues. Il est certain aujourd'hui que, dès l'époque néolithique, il existait une sorte d'*œcuménisme de culture* qui appartenait en commun à l'Asie et à l'Europe, et il est peu de périodes, dans l'histoire des civilisations, où soit apparue une *unité* aussi puissante et aussi évidente. L'art sarde se rattache ainsi à de nombreuses formes artistiques fort éloignées, géographiquement, et entre lesquelles, cependant, il n'est pas arbitraire de découvrir des influences. Si, comme le veulent quelques historiens, les Sardes ne sont autres que les Shardanes dont il est question dans certains textes égyptiens, et qui furent les alliés des Lybiens contre les Pharaons, il serait intéressant de rechercher si le type ethnique sarde, tel qu'il est représenté par les statuettes, figure parmi les images de prisonniers que l'on voit sur les bas-reliefs des temples et des tombeaux égyptiens, prosternés aux pieds du roi vainqueur.

Quelle était la population autochtone de la Sardaigne ? Il est difficile de le dire, car l'île a été soumise à de nombreuses invasions de la part des peuples méditerranéens. L'admirable statue de la Déesse Mère, en calcaire, trouvée à Senorbi, que l'on voit à l'exposition du Cabinet des Médailles, évoque un type religieux, usuel dans les Cyclades, et qui s'est répandu, certainement, en même temps que le culte lui-même. Les statues de Porto Ferro, au Musée de Cagliari, attestent que cette forme était assez fréquente. Elle disparaît toutefois lorsque naît dans l'île la civilisation du cuivre, puis celle du bronze ; les Sardes ont été d'excellents métallurgistes, et les statuettes de bronze, exposées maintenant au

Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale avaient attiré, il y a près de deux cents ans, l'attention de Winckelmann.

Les fondeurs indigènes trouvaient dans l'île même le minerai de cuivre dont ils avaient besoin, et même en abondance ; ils n'étaient tributaires de l'étranger que pour l'étain qu'on leur apportait ou qu'ils allaient chercher en Espagne, en Toscane, et dans les « Iles Cassitérides » qui ont tant fait rêver l'antiquité. Attribuer l'introduction du bronze aux Phéniciens fut longtemps un préjugé ; on pense aujourd'hui que, si elle n'est pas un emprunt à l'Égée, elle est la création indépendante et spontanée des indigènes. Quelles que soient les ressemblances que nous pouvons discerner entre la petite statuaire sarde et certaines œuvres phéniciennes, il ne faut pas en conclure que celles-ci sont antérieures. Le parallèle que l'on peut établir entre ces bronzes sardes et certaines créations de l'art africain, est beaucoup plus saisissant, et suggère alors des relations entre l'île méditerranéenne et des civilisations nègres, en particulier celle du Bénin.

On nous a dit que les indigènes du Bénin ignoraient la fonte du métal jusqu'à l'arrivée des Portugais, mais il n'est pas impossible que cette technique et cet art aient été connus, longtemps auparavant, dans les grands empires nègres, dont on retrouve les traces monumentales, et qui, selon les hypothèses de Frobenius, auraient atteint, à une très haute antiquité, un surprenant degré de civilisation. J'ai été heureux de voir monsieur Christian Zervos rendre hommage à Frobenius dans son admirable volume sur *la Civilisation de la Sardaigne*, qui vient de paraître, somptueusement illustré et édité par les Cahiers d'Art. Tous ceux qui s'intéressent à l'art africain seront surpris de retrouver dans les statues exposées à Paris pour quelques semaines, bien des affinités avec les œuvres qui leur sont familières.

Les ruines des temples, les tombeaux, les nuraghi, ont fourni un matériel funéraire et des dépôts de fondation qui sont les sources auxquelles s'alimente notre connaissance de la civilisation sarde archaïque. On n'a pas exposé à Paris les très curieuses céramiques funéraires trouvées dans les grottes sépulcrales, les puits sacrés et les tours ; par leurs formes et leurs décorations, elles se rattachent à un répertoire ornemental extrêmement étendu qui va de la Bretagne à l'Égypte, de la Bohême à l'Iran.

Les vestiges les plus importants sont ceux de l'industrie du métal, outils, armes, candélabres, objets votifs, statuettes, surtout, et ce sont celles-ci qui, exposées au Cabinet des Médailles, seront une véritable révélation pour tous ceux qui n'ont pas visité les musées de Sassari et de Cagliari, et qui n'auront pas remarqué auparavant dans nos propres musées, au Louvre, et au Cabinet des Médailles lui-même, ces surprenants petits personnages de bronze qui nous racontent l'histoire de la Sardaigne archaïque.

Mal équipés sans doute pour entreprendre la fonte de pièces de grandes dimensions, disposant de moules en stéatite, dont certains ont été retrouvés, les artistes sardes se sont contentés de fabriquer des statuettes dont les plus grandes atteignent rarement trente ou quarante centimètres, et dont la hauteur habituelle est de dix à vingt centimètres ; il est d'autant plus digne de remarque que leur talent a infusé dans ces petites images, un caractère de grandeur et de monumentalité saisissant.

Que représentent-elles ? A ne juger que de l'aspect des personnages, des guerriers, des bergers, des « anciens de village », mais il ne faut pas oublier que, trouvées dans le voisinage des lieux de culte ou dans les tombeaux, elles sont intimement associées à la vie religieuse du peuple. Il nous faut donc interpréter ces représentations naturalistes d'une autre manière, et je suivrais bien volontiers M. Zervos qui voit en eux des images d'officiants, de prêtresses, de musiciens sacrés.

L'homme qui porte un bélier sur ses épaules n'est peut-être pas seulement un auxiliaire du sacrifice ; dans quelle mesure n'incarnera-t-il pas, comme dans l'iconographie chrétienne, le « bon pasteur » qui apporte aux hommes la résurrection symbolisée par cet animal, que nous trouvons associé aux rites de résurrection et de fécondité dans tout le bassin méditerranéen, et jusque sur les gravures rupestres du Sahara ? De la même manière doit-on considérer les petits animaux comme des porteurs de symboles ?

Dans toute l'antiquité, le porc a été associé aux cultes agraires, rattachés à la religion de la Grande Déesse qui était, nous le savons, la divinité, ou une des divinités principales des Sardes ; sur le rôle et la fonction rituelle du porc, M. Gabriel Germain vient d'écrire des pages très remarquables dans son excellent ouvrage sur *la Genèse de l'Odyssée* (Presses Universitaires de France). Dans toute l'antiquité, le taureau est, lui aussi, symbole des forces fécondantes, génératrices et propices à la résurrection[1]. Si des figures de cerfs ornent le pommeau des épées votives en bronze, c'est parce que cet animal possède une valeur allégorique qui se perpétue dans la symbolique du moyen âge jusqu'aux Triomphes de Pétrarque.

Les archéologues sont d'accord pour voir dans les petites barques de bronze la représentation du vaisseau des morts, qui conduit les âmes dans l'autre monde, ou la barque solaire dans laquelle l'astre navigue pendant la nuit, pour ressortir chaque matin ; des visiteurs de l'exposition les regardaient comme des jouets d'enfants, ce qui prouve à quel point les hommes d'aujourd'hui sont peu préparés à sentir la signification religieuse, allégorique, des formes antiques. Il est certain, d'autre part, que les figures de femmes tenant un enfant sur leurs genoux sont

1. L'image de la double corne décore déjà des tombes sardes préhistoriques.

des images de la Grande Déesse, de *la Mater Matuta*, qui porte l'humanité dans ses bras et qui reprend dans son sein le mort pour le conduire vers de nouvelles naissances. Goethe, qui avait une intuition profonde des mythes anciens, a donné à ses « Mères » de *Faust*, le rôle que jouait dans l'antiquité la Magna Mater.

On ne peut indiquer ici que quelques-uns des problèmes posés par la très intéressante exposition du Cabinet des Médailles. Considérés sur le plan religieux et mythologique, tous ces bronzes, armes votives, animaux ou hommes, ont une signification profonde et qui reste pour nous, le plus souvent, très mystérieuse. L'absence d'inscriptions, je l'ai dit, nous prive de tous les commentaires qui auraient pu les expliquer et les éclairer. Nous pouvons cependant en interrogeant ces statues avoir une idée exacte de la religion qui les inspirait. « *Toute la Sardaigne nuraghique*, écrit M. Zervos, *se montre imprégnée de sacré, comme faisant corps avec lui. Cette dissociation que nous ressentons entre notre état imaginatif et notre état réflectif n'existait point pour ses habitants.* »

Peut-on établir dans les statuettes de bronze, une sorte de classement chronologique ? Probablement non. Si les archéologues et les historiens de l'art les partagent, d'ordinaire, en trois groupes dits d'Uta, d'Abini et de Barbarina, c'est pour des raisons stylistiques, selon que le naturalisme, l'impressionnisme ou l'abstraction dominent dans l'un ou dans l'autre, plutôt que suivant leur succession dans la durée. Il semble que l'ensemble de cet art appartienne à la période du bronze tardif, c'est-à-dire se situe entre le VIIIe et le VIe siècle avant J.-C., correspondant d'autre part à l'épanouissement de l'architecture dans les nuraghi et les tombes.

Cette période du bronze tardif qui est celle, aussi, de l'avènement du fer, paraît avoir apporté de grands bouleversements. « *D'après les monuments figurés nuraghiques*, dit M. Zervos, *une évolution religieuse s'est produite à l'âge du fer en Sardaigne avec l'éclatement du polysymbolisme de la Terre Mère des périodes antérieures dont les divers éléments ont peuplé son panthéon de divinités dont le caractère semble avoir été de plus en plus individuel. On assiste à une sorte d'élargissement de la foi qui a décidé du polythéisme ou de la polydémonie de la religion nuraghique. Les bronzes nous présentent des dieux ou des puissances occultes auxquels les Sardes prêtaient une existence.* »

Telles sont les leçons que nous pouvons tirer de l'exposition du Cabinet des Médailles ; elles nous entraînent très loin dans l'histoire des religions et l'étude des mythes. Mais, s'il est intéressant de savoir ce

que représentent ces petits bronzes, si étranges et d'une originalité si curieuse, on peut, sans aller aussi loin, se contenter d'admirer leur beauté plastique qui est prodigieuse, le dynamisme des attitudes pleines de violence contenue, la gravité hiératique des figures, traitées très simplement, l'extraordinaire grandeur spirituelle de ces images de prêtres ou dieux, la solennité puissante qui s'en dégage, l'intensité de l'émotion et du recueillement dont elles sont la manifestation. L'art archaïque du bronze a rencontré ici quelques-unes de ses réussites les plus parfaites et les plus impressionnantes.

MARCEL BRION

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE CLASSIQUE DE FRANCE

Tome V : Révolution et Empire

par Louis Hautecœur *(Picard)*

On ne fait plus l'éloge de la magistrale histoire de l'architecture classique en France entreprise il y a onze ans par M. Louis Hautecœur. Le cinquième tome de cette longue histoire concerne la Révolution et l'Empire, période dont l'auteur est, depuis longtemps déjà, un familier puisque, dès 1912, il avait publié des études sur la renaissance de l'Antiquité à la fin du XVIIIe siècle et sur l'architecture à Saint-Pétersbourg à la même époque. Ici, M. Louis Hautecœur s'attache à déterminer les origines du romantisme architectural sous le règne de Louis XVI, à travers l'œuvre de Ledoux et celle de Boullée, — qui reste fort méconnue. C'est ensuite l'étude proprement dite de l'architecture sous la Révolution et sous l'Empire ou, plus exactement, celle des projets multiples, si souvent inexécutables, et des réalisations napoléoniennes, dont l'aspect utilitaire et pratique est largement analysé et commenté. L'histoire des doctrines et de l'enseignement, celle des architectes et de leurs œuvres font l'objet des deux derniers chapitres.

YVAN CHRIST

LA CRÉATION DE L'UNIVERS

par G. Gamow *(Dunod)*

Ce volume représente le troisième d'une trilogie cosmogonique ; le premier considérait la place du Soleil parmi les étoiles ; le deuxième examinait la place de la Terre parmi les planètes ; le dernier envisage l'Univers dans son ensemble.

L'univers est-il stable ou en évolution ? A-t-il eu un commencement dans le temps ? Aura-t-il une fin dans l'espace ?

En appliquant les principes de la relativité et des réactions nucléaires, Gamow admet l'hypothèse d'un commencement. A partir du chaos original, il y a quelque trois milliards d'années, les atomes apparurent en moins d'une heure et trente millions d'années plus tard, les étoiles apparaissaient. Il en ressort que l'évolution organique est beaucoup plus lente que les transformations physiques à grande échelle.

L'absence de termes techniques facilite la lecture de ce livre fort intéressant ; il est aisément accessible à des non-spécialistes et donne une mise au point des problèmes de la cosmogonie moderne. Un appendice rappelle quelques expressions mathématiques destinées à ceux qui savent les utiliser.

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique, page 142.)

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

FRANÇOISE SAGAN

Interviewer un écrivain célèbre né en 1935, ce n'est pas facile et c'est intimidant, car Mademoiselle Sagan a déjà une opinion très nette sur les journalistes « qui vous font dire n'importe quoi ».

A première vue, Françoise Sagan ressemble à beaucoup d'autres jeunes filles de sa génération. C'est-à-dire que sous des cheveux légèrement ébouriffés elle a un petit visage triangulaire et sans fard engoncé dans un foulard, un chandail étroit, une jupe trop longue, des souliers plats, bref, une silhouette étirée comme un haricot vert. Elle parle à toute vitesse en avalant des syllabes et l'on devine, plutôt qu'on ne l'entend, qu'elle répond avec pertinence à toutes les questions. Mais voilà, que lui demander ? Car on s'aperçoit rapidement que l'aspect standard de cette jeune personne n'est qu'une fausse apparence et que précisément elle ne ressemble à aucune autre.

Dans le salon bourgeoisement cossu de ses parents, c'est d'abord une petite fille bien élevée qui s'inquiète du confort de son hôte : « Où voulez-vous vous asseoir ?... Vous serez mieux sur ce fauteuil... Puis-je vous offrir quelque chose ?... Voulez-vous une cigarette ?... Je vais mettre ce cendrier près de vous... » Elle circule avec une adresse silencieuse de chatte, entre les sièges capitonnés de satin jaune ou vert d'eau, et enfin se blottit sur un divan de velours rouge. Alors, elle devient ravissante, fixant sur son interlocuteur un regard expectatif, d'une ironie qui inquiète même si elle se tempère parfois d'une souriante indulgence. Regard mélancolique aussi, d'une sagacité désabusée comme par une

longue vie d'expérience, regard d'une profondeur insolite dans l'irrégularité des traits encore marqués d'enfance.

Mal à l'aise devant ces yeux scrutateurs, il faut bien pourtant lui parler de son livre et de sa gloire toute fraîche. Françoise Sagan n'en paraît pas grisée. On pense que c'est une attitude prise pour déconcerter, mais on est prompt à reconnaître que si ce jeune être n'est pas blasé, il est sans illusions. Aimant à s'amuser, à danser, à rire avec les filles et les garçons de son âge, du moins le dit-elle, on la sent cuirassée d'intelligence, jugeant avec autant de perspicacité les autres qu'elle-même, et par conséquent acceptant avec naturel que l'on ait distingué son précoce génie. Non pas qu'il y ait chez elle la moindre trace de contentement de soi, mais tout lui est arrivé si vite et si facilement qu'elle n'a même pas eu le temps de s'étonner d'une chance assez particulière.

Turbulente, changeant trois fois de pension parce qu'elle se faisait renvoyer — du Couvent des Oiseaux en particulier — elle était assez brillante élève pour préparer à dix-sept ans sa licence de lettres. Recalée à la propédeutique et n'en étant pas autrement fâchée parce que, avoue-t-elle, elle détestait travailler, elle passe le mois d'août à Paris et pour se distraire écrit en trois semaines *Bonjour Tristesse*. Ses parents ne sont pas surpris de la voir griffonner à longueur de journées, elle l'a toujours fait. Son frère et sa sœur, mariés à présent, et qui ont dix ans de plus qu'elle, écrivaient aussi des romans quand ils étaient enfants, « mais eux n'allaient pas plus loin que le premier chapitre. Aussi personne ne m'a posé de question, heureusement », dit-elle. Car bien qu'elle se défende à juste titre d'avoir écrit une autobiographie, sa famille aurait pu s'inquiéter de certain tour donné à son récit. Mais inconscient d'avoir affaire à un écrivain, son père la fait inscrire à la Sorbonne pour la rentrée et elle met son manuscrit de côté.

Étudiante, ce qu'elle préfère à ses cours, c'est traîner dans les cafés de la rive gauche. « J'aime les cafés, j'aime la conversation qui naît autour de leurs tables, les discussions animées qui se prolongent tard dans la nuit. » Mais un jour elle fait lire son manuscrit à un ami plus âgé qu'elle, qui lui conseille de le montrer à des éditeurs. Elle le porte le 5 janvier chez Julliard et chez Plon. Elle n'a aucune autre recommandation que son âge. Elle a inscrit sous son nom et son adresse la date de sa naissance : 21 juin 1935, déchiffre François Le Grix, lecteur chez Julliard. Il lit immédiatement le manuscrit et le 15 janvier l'éditeur convoque l'enfant prodige. Le livre paraît en mars, et deux mois plus tard, il reçoit le prix de la Critique. On ne saurait se plaindre que la prospection du talent ne soit pas bien faite aujourd'hui.

Faut-il attendre un second livre de Françoise Sagan ? Evidemment, et d'autres après. « J'aime écrire, cela m'équilibre », dit-elle. Mais ce qu'elle appelle son équilibre, ce n'est sans doute que ses dons irrépressibles d'écrivain, et c'est par orgueilleuse prudence qu'elle ajoute n'être

pas sûre de vouloir faire une carrière littéraire. Elle sait bien que l'on guette son second livre et que les critiques qu'elle a éblouis par sa précocité deviendront férocement exigeants. Mais, et c'est là où l'on peut lui faire confiance, ils ne le seront pas plus qu'elle. « Quand j'ai commencé mon livre, j'étais dans une grande angoisse. Je n'osais pas relire le lendemain ce que j'avais écrit la veille, tant j'avais peur d'être humiliée en trouvant cela mauvais. Je me disais que je pouvais sûrement faire mieux et j'étais tentée de tout jeter au panier. » Mais elle poursuivait sa narration, tout est là, et s'étonne encore d'avoir constaté récemment que son manuscrit n'a presque pas de ratures. « La première phrase du livre, c'est la première que j'ai écrite. » Elle a bien pris le départ, et galopé d'une traite jusqu'au poteau d'arrivée.

D'ailleurs, elle aime la vitesse : le jour même de ses dix-huit ans, sans perdre une minute, elle a reçu son permis de conduire. « Mon père me prête une de ses voitures, mais je veux en acheter une plus rapide. J'ai essayé une Jaguar l'autre jour. Sur la route, c'est grisant... Oui, j'ai peur, mais c'est amusant d'avoir peur. Et je suis très peureuse, ainsi je ne peux pas dormir si la porte de ma chambre est fermée. » A cette angoisse nocturne, elle donne une explication plausible, comme à tout ce qu'elle avance : elle vécut de 1940 à 1945, entre sa cinquième et sa dixième année, à la campagne, dans le Vercors où l'atmosphère que l'on sait l'impressionna.

C'est difficile d'imaginer la petite fille qu'était, hier encore, Françoise Sagan et l'on se demande si elle est consciente de son extrême jeunesse. Elle n'en joue aucunement en tout cas (avec quel réflexe de pudeur offensée fit-elle disparaître un pantin de feutre qui traînait à côté de sa machine à écrire) et il ne semble pas qu'elle établisse une différence entre sa génération et celle de ses parents. Elle est très liée avec ceux-ci : « Je leur parle de n'importe quoi comme si j'avais leur âge, d'ailleurs, j'appelle souvent mon père Pierre et ma mère jamais autrement que Marie. Pourquoi ? Parce qu'elle est très distraite. Si je dis : Maman, elle ne répond pas. Mais quand elle entend son prénom, alors elle m'écoute. » Dans l'instant même où elle dit cela, le téléphone sonne, et un dialogue s'engage. « ...Non, c'est Titi... Marie est sortie... Bon, je le dirai à Marie. »

Cette familiarité avec ses aînés, sa lucidité à les comprendre et les juger l'y autorise. Dans *Bonjour Tristesse*, le couple quadragénaire est dépeint avec autant d'équanimité que celui des adolescents et la même science d'observation. Anne est une femme de 42 ans, belle, amoureuse, aimée, et Cécile qui a dix-sept ans, ne discute pas sa séduction, fait assez rare chez une fille d'un âge aussi tendre. « Mais, non, pourquoi ? répond Françoise Sagan à cette remarque. A treize ans, *à l'époque où l'on s'intéresse le plus à l'amour*, je voyais autour de moi se nouer des idylles entre gens qui avaient quarante ans, comme mes parents, et cela me paraissait tout naturel. J'ai toujours aimé les personnes plus âgées que moi. Bien

que, réfléchit-elle, mon meilleur ami soit un ami d'enfance, mais il est tout de même plus vieux que moi, il a vingt-trois ans. » On est tenté de penser que personne n'est plus vieux qu'elle, tant sa maturité d'esprit est évidente.

« On a dit, reprend-elle, que mon livre était soit cynisme, soit dépravation. Ce n'est ni l'un, ni l'autre, c'est de l'imagination. » Mais quel est le grain qui a fait germer celle-ci ? Elle doit le savoir, mais ne s'explique pas davantage sur la raison qui lui a fait choisir le sujet de son roman. Marcel Thiébaut remarquait ici-même, que d'école classique elle avait su donner des lignes pures à des sentiments troubles, mais qu'il n'y avait pas lieu de s'extasier sur la précocité destructive de l'héroïne, car « de tout temps les très jeunes filles ont eu des dons ». Pensait-il, entre autres, à Rosalie de Watteville, dix-sept ans elle aussi, *qui avait plus d'un Belzébuth dans la peau*, selon Balzac, quand elle détourna les lettres d'Albert Savarus, contrefit son écriture et parvint à détacher de lui une duchesse dont il était passionnément épris, ce qui le désespéra jusqu'à se faire chartreux ? En tout cas, ce n'est pas ce machiavélisme qui a pu inspirer celui de la Cécile de Françoise Sagan qui, très cultivée et lisant beaucoup, admet connaître mal Balzac. On ne s'étonnerait pas qu'elle n'ait pas encore eu le temps d'explorer *la Comédie Humaine*, mais elle a tout commencé si tôt que, lorsqu'elle dit avoir lu Stendhal, Gide et Proust, entre autres, on pense qu'elle s'y est prise à l'âge de la Bibliothèque Rose. *Les Nourritures Terrestres*, comme à ceux qui sont largement ses aînés, et pour qui ce livre est devenu aujourd'hui impossible à relire, lui ont fait une impression profonde. La constance de l'effet produit sur l'adolescence par cette œuvre de Gide tient de la sorcellerie.

C'est dans Proust où il est question du prince de Sagan que Françoise Quoirez a trouvé son pseudonyme. « Et quelle coïncidence, Sagan comme Stendhal sont deux villages voisins de la Prusse orientale. » Simple constatation qu'elle est amusée de faire et qui n'indique aucune prétentieuse ambition. Le succès ne lui monte pas à la tête et quand on lui demande l'effet qu'il a sur sa famille : « Elle est amusée, répond-elle avec détachement. Je suis très invitée en ce moment, bien sûr. Mais je ne vais presque nulle part. Pourtant, si je suis habillée aujourd'hui à mon pire parce que je suis enrhumée, j'aime bien mettre une belle robe du soir. Et j'aurais tout donné autrefois pour rencontrer certains écrivains que je viens de connaître, eh bien maintenant, ça ne m'amuse pas. » Elle ajoute, ce qui corrige modestement ce que cette déclaration aurait de suffisant : « Leur conversation me fatigue, je n'arrive pas à la suivre. » Et elle dit encore : « Ils sont si méchants. »

Françoise Sagan a beau dire et beau faire, il faut un certain temps à la jeunesse pour se débarrasser de ses réflexes d'intransigeante pureté.

A PROPOS D'UN TRAITÉ DE COURTOISIE

« Pour écrire ce traité, dit la *Prière d'insérer* [1], il fallait une personne qui ne fût pas de la première jeunesse et qui ait pas mal vécu. » Aussi c'est presque un petit livre de souvenirs qu'offre sous ce titre M. Georges Pierredon à ses lecteurs. Anecdotes personnelles et citations érudites s'y succèdent, données par l'auteur en exemple à ses jeunes contemporains pour les inciter à réagir contre leur laisser-aller. Et il définit excellemment la courtoisie comme « une habitude de ne gêner personne par l'affirmation exagérée de sa propre personnalité ». Cela revient à dire qu'un égoïste est toujours mal élevé, ce qui est l'évidence même.

Car la parfaite courtoisie est affaire de sentiment. Ce n'est pas une leçon apprise dès l'enfance et qui consiste en quelques façons et formules polies, et les charmantes historiettes de M. Pierredon ne suffiront pas à en donner l'usage si l'on n'y met encore du cœur et du tact. Ainsi on enseigne aux petites filles à faire une révérence aux dames, c'est très bien. Mais si elles en conservent l'habitude un peu trop tard et la font à une jeune femme dont elles ont à peu près l'âge, celle-ci y verra sans plaisir une exagération de respect. Inutile d'expliquer à un petit garçon d'enlever son chapeau en croisant une femme dans l'escalier, ou en entrant après elle dans l'ascenseur : ils n'ont plus de chapeaux et devenus grands, à moins d'une calvitie précoce, ils n'en porteront pas davantage. Voilà un souci de politesse en moins.

On leur a dit de baiser la main des femmes, geste qui n'est charmant que dans un salon et sur une main nue. Mais l'on voit, dans la rue, des hommes baiser un gant ou s'appliquer à le descendre sur un poignet pour finalement se cogner le nez sur un bracelet, ce qui agace la dame, d'autres qui font le geste mais embrassent leur propre pouce, ce qui la désoblige. Bref, ce rite désuet devrait être laissé à l'appréciation que chacun a de l'opportunité, du respect, ou de l'affection qui l'y oblige, c'est une question de nuances difficiles à démontrer à qui ne les sent pas.

Quant à la poignée de main, c'est une obsession française, décourageante quand elle se répète plusieurs fois par jour entre mêmes personnes qui se retrouvent à l'occasion d'un voyage, d'un séjour en commun dans un hôtel ou une maison amie. « On ne dit pas bonjour, on ne dit jamais bonjour », expliquait Christian Bérard à un jeune homme qu'il avait présenté sur une plage à des amis et qui les dérangeait le lendemain pendant leur bain de soleil, les obligeant à se mettre sur leur séant pour lui serrer la main. Mais dans la soirée, le jeune homme s'assseyant dans un café à côté de ces mêmes personnes et détournant la

1. Editions *La Nef de Paris*.

tête pour ne pas les voir, Bérard s'exclamait : « Comment, tu ne dis pas bonjour, mais tu es très malhonnête ! » Subtilité de l'art de la poignée de main, haïe par les uns, souhaitée par les autres, geste d'accord qui n'est jamais à l'unisson.

D'ailleurs la courtoisie n'est pas cette civilité machinale, son élégance est plus étudiée. Elle exige aussi de l'empire sur soi. Rien n'est plus vulgaire que de montrer sa mauvaise humeur ou ses soucis, rien n'est plus fâcheux que d'en donner les raisons. De même, il faut savoir se résigner à écouter les autres, c'est un talent mieux apprécié en société que l'éloquence. Il ne faut pas se jeter en tiers dans une conversation, il ne faut jamais contredire même si l'on est sûr d'avoir raison, et l'on ne doit pas non plus se taire quand on est d'humeur taciturne.

Tout cela n'est pas toujours facile mais il arrive finalement qu'il soit plus avantageux d'être bien élevé que brillant causeur. C'est à peu près ce que, pour réussir dans un salon, M. Pierredon conseille aux jeunes gens, qui auront peine à le croire. Ils craindront, non sans raison, d'ennuyer et de s'ennuyer et personne aujourd'hui n'a le temps de supporter l'ennui. La courtoisie est un frein aux instincts, aux sentiments, aux plaisirs, et l'on se dit que tout va plus vite si on ne le met pas. Un homme voit quelqu'un se diriger vers un taxi, il pressera le pas pour le lui prendre sous le nez. C'est le même sûrement qui ne renvoie jamais l'ascenseur, c'est trop long d'appuyer sur un bouton quand il faut en plus sonner ou tirer sa clé. C'est lui encore qui sautera le premier d'un wagon pour s'emparer d'un porteur, sans faire un geste pour aider une femme à descendre sa valise, pourtant, rien n'est moins sûr que ce grossier personnage ne soit pas toujours en retard à ses rendez-vous ce qui est l'impolitesse même. Et c'est toujours lui qui klaxonnera furieusement s'il est en automobile derrière un taxi arrêté pendant que le client règle sa course, qui rangera sa voiture commodément à un endroit où il y aurait place pour deux s'il avait eu l'urbanité d'y penser, qui s'arrêtera déjà à moitié engagé sur un passage clouté sans souci de gêner les piétons, enfin le louis d'or de la courtoisie n'est pas pour lui, et il fallait que sa distribution soit dûment annoncée pour que quelques chauffeurs s'arrangent pour le mériter.

Une courtoisie essentielle consiste à avoir sur soi ce dont on a besoin sans l'emprunter aux autres : le manteau, le chandail, le carnet, le crayon, les cigarettes, le briquet, la monnaie pour les pourboires à donner, le timbre pour faire poster sa lettre. Mais on n'en écrit plus guère et l'on ne se sent même pas tenu de répondre à celles que l'on reçoit. Et puisque certains écrivains eux-mêmes ne veulent plus prendre la peine de dédicacer leurs livres (excepté aux inconnus qui les achètent dans des ventes spectaculaires) et se contentent d'y faire glisser une carte imprimée : *Hommage de l'auteur absent de Paris*, l'inutilité de l'effort à tracer quelques lignes de politesse a reçu sa consécration.

Il peut arriver qu'un mot courtois surprenne ceux auxquels il s'adresse, comme une incongruité. Ainsi s'entendre nommer Monsieur et Madame dans un salon devient chose si rare qu'elle laisse interdit. Les jeunes gens sont vite familiers avec leurs aînés, et quand ils ne les appellent pas du premier coup par leurs prénoms, ils ne les appellent pas du tout. « Bonsoir... ça va bien... », c'est tout ce à quoi il faut s'attendre du premier venu. Il est juste de dire que les femmes n'encouragent pas toujours la courtoisie. Certains gestes que la déférence inspire leur sont devenus si étrangers qu'elles ont perdu l'habitude d'y répondre. Qu'un de ceux qui portent encore un chapeau le tienne à la main pour leur parler, fût-ce sous la pluie ou dans un courant d'air, elles ne pensent pas toujours à le prier de se couvrir. Que l'on pousse derrière elles la chaise sur laquelle elles s'assoient à table, qu'on la retire qtand elles la quittent, elles n'y sont pas préparées et cela les rend gauches. Que l'hôte qui leur fait une visite se lève chaque fois qu'elle en fait autant les déconcerte, elles le prennent pour un maniaque. Il est vrai que si la dame est remuante ou s'affaire autour d'une table à thé, le manège de son invité devient vite insupportable. En toutes choses l'exagération est un défaut, et quand la reine de Naples rencontrant Madame de Villeparisis et Marcel Proust au Bois de Boulogne près du lac, et ne sachant plus comment témoigner sa bienveillance au jeune homme, appelle la marchande de pains pour les canards et en achète pour qu'il les apporte à sa grand'mère, elle en fait trop et son affabilité n'est pas loin de ressembler à une dédaigneuse gentillesse. Encore que le mot courtoisie sonne mieux, son synonyme le savoir-vivre indique davantage le tact qu'elle exige.

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA CURIOSITÉ DU MONDE

Pour les amateurs d'objets d'art, l'exposition du Pavillon de Marsan réunit cet été le meilleur de ce qu'ils pouvaient espérer découvrir dans leurs courses chez les antiquaires de Paris, et leurs voyages en Angleterre, en Autriche, en Belgique, en Italie, aux Pays-Bas et aux États-Unis. Près de six cents pièces évaluées à deux milliards de francs, sont si heureusement disposées qu'elles n'ornent que quelques salles dont la visite est brève et le souvenir durable. On se promène sans effort à travers les époques, en suivant le fil du génie qui conduit d'une œuvre à une autre.

Dès l'entrée, le calvaire en bois polychrome où le Christ à l'air de s'envoler de sa croix, l'immense sépulcre couleur de cendre où il est enseveli par des personnages plus grands que nature, ont entre eux trois siècles de distance, mais émeuvent par la même foi poétique qui a inspiré leurs sculpteurs. Des tapis de Perse et d'Asie voisinent sans les

désobliger avec des savonneries, ils sont pareillement semés de fleurs et d'oiseaux.

Le salon d'honneur est en boiserie régence blanche et or décorée de panneaux en laque chinoise et son ameublement ne lui cède en rien en somptuosité et en éclat. Les artisans qui le firent ne valaient pas moins que ceux qui exécutèrent ces fauteuils Louis XIV garnis de cuir, le lit à crosses de Madame du Barry, ces commodes et ces meubles d'appui Louis XV, les petites tables Louis XVI d'une si charmante fantaisie, ou les sièges Chippendale en acajou ajouré. Les bronzes et les ivoires, l'argenterie et les émaux, l'orfèvrerie et les cristaux, les instruments de musique et les monnaies sont d'une rare qualité, et les tableaux accrochés sont tous exceptionnels. Faut-il préférer le grand-duc cloué sur une planche de Manet, au renard mort dans la neige de Courbet, le dessin de Goya au carzon de Toulouse-Lautrec, le vase de fleurs de turbarran à la nature morte de Kalf, la dame de Corot à celle de Renoir, la Fête des fleurs d'Outamaro au jardin fleuri de Pissarro, et ce vase de Chine de la famille rose est-il plus beau que ces oiseaux en Saxe ?

En voyant tant de chefs-d'œuvre qu'il peut acquérir, l'amateur peut trouver le choix difficile. Trop de perfections l'appellent à la fois. S'il est de ceux qui réclament d'un objet une mystérieuse séduction, il y a ce Stradivarius, estimé vingt millions, qui cache sous sa forme muette son pouvoir d'enchantement.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

UN TEMPS POUR RIEN

par Jacques Howlett *(Plon)*

Jacques Howlett nous raconte une histoire toute simple : Irène hésite à partir avec Pierre, un ancien ami de son mari Jean-Baptiste. Elle le rejoint dans le Midi, au bord de la mer, puis décide de retourner auprès de son mari. Le « temps pour rien », c'est trois jours vécus par les personnages du roman. Sur une plage de la côte, pick-up et jeunes estivants chantent les *Feuilles Mortes* ou des tangos et le livre est un chant poétique à trois voix, parfois mêlées au cours d'un même chapitre. Les caractères, en particulier celui de la femme, s'imposent à nous, proches et vrais.

NICOLE DUTREIL

COMMENT DEVENIR UN ÉCRIVAIN

par Fieschi *(la Table Ronde)*

Sans prendre cette bouffonnerie au pied de la lettre, sachons en goûter tout le sel : la mine est abondante, et l'auteur a joyeusement puisé dans le sottisier de la vie littéraire. J'ai particulièrement apprécié la « classification des grands écrivains » et les petits « topos » concernant « les règles de la conversation entre grands écrivains ». Toutefois, une absence étonne : le chapitre des obsèques (et celui du Panthéon).

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique bibliographique page 146.)

par THIERRY MAULNIER

UN FESTIVAL A PARIS

L'IDÉE d'un festival d'art dramatique à Paris, en été, est excellente en elle-même. Je crois bien avoir plus d'une fois, au cours des années passées, dans cette revue et ailleurs, dit ce que la réalisation d'une telle idée pouvait apporter au prestige de notre art dramatique et au prestige de Paris. Les conditions habituelles de l'exploitation théâtrale, aggravées par le développement de l'automobile et les possibilités nouvelles offertes à l'instinct migrateur des citadins, imposent la « clôture annuelle » dès la fin du mois de juin, à la plupart des salles. Or, les mois de juillet et d'août, qui sont ceux des vacances pour les Parisiens, sont aussi ceux des vacances pour les provinciaux, et pour les étrangers dans la plus grande partie du monde, et Paris devient alors le plus grand centre de tourisme du monde. Parmi les millions de Français qui voyagent alors, un bon nombre viennent à Paris ou s'y arrêtent quelques jours. Parmi les centaines de milliers d'étrangers qui franchissent notre frontière, les huit dixièmes, sans doute, consacrent à Paris une partie de leur temps. Il est entendu que, Français ou étrangers, ils ne s'intéressent pas tous à l'art dramatique, et que les spectacles de cabaret, de music-hall, d'opérette suffisent à contenter une bonne part d'entre eux. Mais Paris, point de mire des gens qui veulent « s'amuser », est aussi un des grands rendez-vous intellectuels du monde. On a le droit de penser que parmi les voyageurs français ou étrangers qui le visitent, une bonne centaine de milliers seraient heureux d'y voir les grands textes dramatiques, les mises en scène éclatantes dont la renommée a été portée jusqu'à eux, et qu'ils ne pourront connaître que par les copies, parfois excellentes, parfois médiocres, des versions en langue étrangère, et des « tournées ». C'est un malheureux paradoxe qui fait que la saison touristique parisienne est en même temps la morte-saison théâtrale.

Il faut changer cela, et ce n'est pas facile. Si nombreux qu'ils soient, les visiteurs ne suffisent pas à permettre à tous les théâtres une exploi-

tation estivale rentable : et, à une ou deux exceptions près (le théâtre Hébertot, notamment), les quelques salles qui gardent leurs portes ouvertes sont celles qui abritent des spectacles de pur divertissement, des spectacles à grosse recette, des spectacles purement commerciaux ou d'*abord* commerciaux. Puisque le mécénat d'Etat existe, une des meilleures façons de s'employer pour lui serait, à n'en pas douter, de subventionner l'exploitation estivale (au moins pour une « reprise » de quelques semaines) des cinq ou six pièces de qualité incontestable qui font l'éclat d'une saison hivernale parisienne. Nous n'en sommes pas encore là.

De toute façon, il faut savoir gré à M. Julien, directeur du théâtre Sarah-Bernhardt, et au Conseil municipal de Paris d'avoir, dès cette année, donné à Paris son festival. Car Avignon, Aix-en-Provence, Strasbourg, Bordeaux, Caen, Arras, des villes françaises, chaque année plus nombreuses, soucieuses d'attirer les visiteurs en leur offrant un peu plus que la beauté de leurs pierres — si belles les pierres fussent-elles, avaient leur festival, et Paris n'avait pas le sien. Il y a désormais une saison théâtrale d'été à Paris (le très beau festival de l'*Œuvre du XXe siècle*, il y a deux ans, avait été consacré à la musique et aux ballets, et n'avait pas eu de lendemain) et cette saison théâtrale d'été nous a, dès maintenant, donné d'assez belles satisfactions. Je crois qu'elle pourra, au cours des années prochaines, nous donner des satisfactions plus belles encore.

Dès cette année, on a vu grand. Vingt, trente spectacles ? Je ne saurais dire le chiffre exact. Les critiques ont été à moitié ensevelis sous le flot des invitations aux générales, plus pressées qu'à n'importe quelle autre époque de l'année ; et dans cette abondance un peu étourdissante, on a vu émerger une bonne demi-douzaine de spectacles de premier ordre. C'est beaucoup. La réserve que l'on est tenté d'inscrire ici aussitôt après l'éloge, c'est que ces spectacles de premier ordre, que Paris vient d'offrir aux amateurs de théâtre, étaient des spectacles étrangers.

Certes, l'idée était séduisante, et la réalisation ne l'a pas été moins. « Paris, rendez-vous des théâtres du monde », est un beau « slogan », et il est sans aucun doute flatteur, pour les Parisiens, de voir leur capitale devenir pendant six ou sept semaines, chaque année, la capitale du théâtre universel : de voir les metteurs en scène, les acteurs, les ensembles les plus renommés venir, dans une confrontation éclatante, comparer à Paris leurs mérites divers et solliciter le jugement, la critique, l'approbation de Paris. Dans le bref laps de temps dont je parle, nous avons pu voir *Cyrano de Bergerac* dans une excellente adaptation italienne, joué par le grand acteur Gino Cervi, mis en scène de façon éblouissante par Raymond Rouleau (Raymond Rouleau, le plus complet peut-être de nos metteurs en scène, n'a pas de théâtre à Paris, ce qui est vraiment déplorable, et un peu humiliant pour nous).

Nous avons pu voir deux troupes allemandes, une venue de Berlin-

Est avec *la Mère Courage* de Bertold Brecht, l'autre venue de Berlin Ouest avec *le Château de Kafka*, provoquer l'une et l'autre un enthousiasme qui a fait naître sous la plume des critiques les mots de « révélation », de « soirée inoubliable », en témoignant de la vitalité d'une école dramatique où la vigueur du dessin des personnages, la perfection de la technique s'associent à la justesse absolue, à l'intensité de la vie intérieure dans le jeu. Nous avons vu une troupe anglaise, peu soucieuse d'un style nouveau, mais brillante dans ses éléments principaux, jouer la dernière pièce de T. S. Eliot, *The Confidential Clerk*, d'un ton si singulier pour nous où un humour presque vaudevillesque est mis au service des plus subtiles intentions métaphysiques ; des troupes irlandaises, norvégiennes, suédoises, polonaises, yougoslaves, pour ne pas parler des Belges, des Espagnols, des Israéliens, nous ont donné des spectacles sans reproche, ou fort intéressants à divers points de vue. En dépit de quelques lacunes — on regrette l'absence des Russes, qui nous auraient tout au moins permis de vérifier si, comme le disent les voyageurs, l'art dramatique piétine en U.R.S.S., et des Américains de Broadway et de l'avant-garde — cet ensemble de manifestations a été d'un extraordinaire intérêt ; de très utiles leçons ont été apportées à tous les professionnels français de l'art dramatique et aux amateurs éclairés. Mais, en en disant l'importance, j'en dis aussi les limites. Par leur nature même, elles s'adressaient aux gens de métier — critiques, metteurs en scène, comédiens — et à un cercle relativement étroit d'intellectuels français. Elles ne s'adressaient pas aux étrangers — mis à part, naturellement, ceux que déléguaient officiellement les ambassades et quelques dizaines de « supporters » de chaque nationalité. Elles ne s'adressaient pas aux étrangers précisément parce qu'elles étaient étrangères. Ce qu'un Norvégien de passage à Paris voudrait voir, en matière de spectacle, ce n'est sans doute pas *le Cid* en norvégien joué par des acteurs norvégiens ; et *le Cid* en norvégien joué par des acteurs norvégiens n'est pas non plus ce qui, à Paris, peut intéresser le plus un Brésilien par exemple ; et un Anglais, venu passer quinze jours sur le continent au mois de juillet, préférerait sans doute, s'il avait le choix, voir un spectacle de Jean-Louis Barrault ou de Vilar, une pièce de Montherlant, de Claudel, de Julien Green ou d'Anouilh, plutôt que *The Confidential Clerk* qu'il a déjà vu à Londres.

La part du festival de Paris consacrée à l'art dramatique étranger est donc d'un puissant intérêt en elle-même. Il ne lui manque que d'être équilibrée par une part au moins comparable faite à l'art dramatique français. Sans doute tout ne peut-il être fait en même temps. Mais il ne semble pas qu'il eût été, en principe, plus difficile, ni plus coûteux de faire revenir pour quatre ou cinq jours Jean Vilar de ses pérégrinations provinciales (je ne parle pas de Jean-Louis Barrault, qui était en Amérique du Sud), ou de donner la possibilité à quelques grands théâ-

tres parisiens de maintenir à l'affiche, ou d'y faire reparaître pour une ou deux semaines, leurs succès de l'année. Or, l'art dramatique français n'a été représenté dans le festival de Paris que par deux spectacles réguliers au théâtre Hébertot, *Pour le Roi de Prusse*, œuvre de jeune auteur pourvue de mérites certains, mais marquée encore d'un peu trop d'inexpérience pour faire figure représentative ; et au théâtre Saint-Georges, *la Volupté de l'Honneur*, pièce excellente, fort bien montée par Jean Mercure, un des spectacles marquants de la saison d'hiver. Pas de chance. Il s'agit d'une œuvre de l'Italien Pirandello. D'autre part, quelques jeunes animateurs ont été admis à présenter, sous la caution du Festival, des spectacles qui, dans l'ensemble, leur font honneur. Mais comment ces jeunes animateurs, quels que fussent leur compétence, leur goût, leur talent, auraient-ils pu lutter à armes égales, avec des ressources financières plus que modestes, des acteurs souvent inexpérimentés, des spectacles improvisés en quelques semaines, avec ce que les écoles étrangères nous envoyaient de plus sûr et de plus solide ? La partie n'était pas égale, et, pour les spectateurs qui, sans information particulière, auront voulu tirer du Festival de Paris les éléments d'une comparaison entre les réalisations étrangères et les réalisations françaises, les données du problème auront évidemment été faussées. Résumons-nous : du côté des étrangers, la réussite du Festival a été, dès la première année, brillante ; il s'agit de lui donner, dès l'an prochain, une contrepartie française au moins égale.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MONDE MODERNE ET SENS DE DIEU

Semaine des Intellectuels catholiques (P. Horay)

« Notre génération ne verra pas l'univers retrouver soudain le sens de Dieu. » Ces paroles du Cardinal Feltin ont été le pivot des études de la *Semaine des Intellectuels catholiques*. Ce sens de Dieu, à quel point le monde moderne l'a-t-il perdu ? Dieu est-il vraiment mort, ainsi que l'avait prédit Nietzsche ? Non, car, sous sa carapace d'indifférence et de haine, cette humanité qui se forge des idoles politiques et techniques est, confusément, en proie au désir de Dieu. Le problème, c'est de restaurer, dans les communautés humaines, le sens du sacré, du transcendant. Cette tâche s'impose, impérieuse, aux catholiques, responsables, dans une certaine mesure, de l'affaissement de la foi. Sauront-ils, mus par une charité agissante, ressusciter Dieu au cœur des hommes ? A cette question, les intellectuels catholiques s'efforcent de proposer une réponse. Leurs témoignages donnent au lecteur ample matière à réflexion.

S. DESTERNES.

(Suite de la chronique bibliographique page 174.)

AGNEAUX, CROCODILES ET ANÉMONES

par MARCEL THIÉBAUT

FRANÇOIS MAURIAC

Du dernier roman de Mauriac, *l'Agneau* (Flammarion) ou plutôt de ses personnages, André Billy écrit : « *Il serait naïf de se demander où l'écrivain a pu observer des êtres chargés de sentiments si intenses, et à la fois si mélancoliques et si troubles. Ils sont les enfants de ses rêves.* »

Suivons les lignes du cauchemar qu'ils animent. Xavier Dartigelongue a vingt-deux ans. Il a résolu de quitter sa famille (des bourgeois bordelais ; le père est avoué) pour écouter l'appel de Dieu. Nous le trouvons à Bordeaux installé dans le train de Paris. Le lendemain il doit entrer au séminaire de la rue de Vaugirard ; pour le moment il ne quitte pas des yeux un couple qui discute sur le quai de la gare ; la jeune femme paraît désespérée et mendie un regard que son interlocuteur ne lui accorde pas. « Parlez. Parlez-lui donc », murmure tout bas Xavier ; car son destin est de s'intéresser passionnément aux autres, de vouloir les aider, de leur donner son âme.

L'homme monte dans le compartiment de Xavier et bientôt lui adresse la parole. On apprend qu'il se nomme Jean de Mirbel, a trente-quatre ans, est un « *mauvais sujet fameux* ». Xavier ne le connaissait pas, mais avait entendu parler de lui. Il devrait s'écarter de cette brebis galeuse ; après quelques minutes, il se confie pourtant avec abandon. Ses projets excitent l'indignation de Mirbel qui n'aime pas l'Église. « *Vous êtes un innocent,* dit-il, *tombé entre les mains de ces étrangleurs* (les prêtres), *je vous arracherai de leurs griffes.* »

Il paraît sûr de son fait, homme d'autorité, gonflé d'idées nettes. Le mot de mariage étant par hasard prononcé, Xavier songe à la jeune femme aperçue et murmure : « *Elle est bien belle* ». Mirbel répond

durement : « *Vous regardez encore les femmes ?* » Ce qui n'implique pas, nous l'apprendrons, que lui, Mirbel, se désintéresse de l'acte de chair. Mais les femmes non ; ni la sienne, qu'on a vue tout à l'heure, ni, normalement, les autres. Sur un mot assez ignoble qu'il prononce Xavier coupe court à ses élans, et Mirbel, qui ne veut surtout pas rompre l'entretien, revient à des propos plus abstraits.

A la fin du voyage, le mauvais sujet ne veut plus se séparer du futur séminariste. Ne pourrait-on passer la soirée ensemble ? Xavier refuse. Bien décidé à le conquérir, Jean joue soudain l'homme désespéré. Il traverse, affirme-t-il, une crise grave, Xavier ne doit pas *l'abandonner*. Après une si brève rencontre ce mot nous étonne mais non Xavier. « *Je ne sais pas ce que Dieu attend de moi à votre sujet* », répond-il évasivement. Jean aussitôt tourne la position et parle de sa femme. Puisqu'elle plaît au jeune homme il sent qu'il peut jouer cette carte. Xavier doit sauver Michèle — oui, sa femme ; Xavier représente, paraît-il, « *la dernière chance* » du couple. Ce n'est pas assez encore : quand le train entre en gare d'Austerlitz, Mirbel pousse son offensive, en « *parlant de tout près* ». Si Xavier n'accepte pas de « *prendre à bord* » le ménage, Mirbel se suicidera. Cette fois, Xavier cède ; à ce moment, les voyageurs s'alignent dans le couloir pour descendre du train et Xavier « *sent le souffle de Mirbel sur sa nuque* ».

Après une nuit qui sépare les deux hommes (Xavier a gagné le Sacré-Cœur, où il y a une veillée d'adoration, Mirbel un mauvais lieu) ils se retrouvent le matin à la gare et prennent le train de Bordeaux. Le soir, ils sont à Larjuzon, le domaine des Mirbel.

Ainsi en soixante pages, couvrant trente-six heures, nous avons fait la connaissance d'un monstre et d'une victime. Mirbel a gagné et Xavier, ajournant l'entrée au séminaire, va se fourrer dans le guêpier. Ses pensées sont-elles, d'ailleurs, absolument pures ? On nous donne beaucoup de raisons de le croire, mais il apparaît aussi que Michèle l'attire.

Nous retrouvons dans ce prélude le mariage des désirs physiques et des sentiments religieux que connaissent bien les lecteurs de Mauriac. Xavier lit *la Vie spirituelle*, revue catholique ; il en extrait de longs passages traitant de saint Thomas qui nous sont communiqués ; Mirbel parle du diable ; Xavier pense à Dieu ; la tonalité de la scène est à la fois sensuelle (unilatéralement et sodomiquement) et spiritualiste. Il faudrait dire : « abstraitement sensuelle » : les deux hommes n'ont pas cette présence, cette *aura* personnelle grâce auxquelles un désir semble un désir et une réplique le prolongement d'un être, sa respiration. Les mots que prononcent Jean ou Xavier, ce n'est pas d'eux qu'ils semblent venir, mais de l'auteur qui rêve. Car Billy a raison, il s'agit bien d'un rêve. Mais rêve de situation plutôt que de personnages. Procédant comme le père Sanchez dans *De Matrimonio*, Mauriac a des-

siné le schéma d'une tentation avec mémento des péchés virtuels. Il est possible qu'il ait connu un Xavier ; on dirait pourtant qu'il compose la version romancée d'un exercice casuistique.

Xavier, à Larjuzon, est présenté à Michèle. A la fin de l'entrevue Mirbel glisse au jeune homme : « *Si elle te plaît, je te la donne.* » Il ajoute : « *Je plaisante* », mais ce n'est pas sûr. La jeune femme est à la fois furieuse et enchantée de cette arrivée surprenante. Elle insinue que les intentions de son mari sont inavouables, mais par la suite elle reconnaîtra que dès le premier instant, elle a, elle-même, voulu troubler Xavier. Quoi qu'il en soit, l'antagonisme des époux, sur ce terrain, ne va pas loin. Il s'agit plutôt de complicité. Mirbel souffle à sa femme : « *Avec de la patience, nous pouvons le surprendre dans les moments où il se croit abandonné... Crois-moi, ce Xavier débordant de grâce, n'en est pas moins à la merci d'une parole tendre, d'une caresse, si d'abord elle est chaste...* »

Le projet est cynique, mais il apparaît décidément que la nature de Xavier ne le favorise pas. Il y a, dans la maison, un garçon d'une dizaine d'années, Roland, un enfant de l'Assistance que les Mirbel ont recueilli quelques mois plus tôt et dont ils sont déjà las. Roland maintenant les ennuie. Roland les dégoûte, Roland est trop sale. Il a le visage couvert de morve (comme *le Sagouin*). Xavier conçoit tout de suite un véritable amour — un très pur amour comme pourrait en éprouver un saint — pour ce jeune déchet. Il veut secourir, réchauffer ce petit solitaire hargneux et mal lavé. Ce comportement enflamme Mirbel de jalousie. Comme il se tient avec une remarquable constance dans l'ignoble, il feint de croire que le futur séminariste nourrit des sentiments troubles à l'égard de l'enfant et ne se gêne pas pour le lui dire.

L'indignation (même feinte) n'est pas un état politique. Les Mirbel, qui veulent Xavier pour eux, renoncent aux plaintes et décident de le séparer de tous les êtres vers lesquels son appétit de dévouement ou d'amour pourrait l'entraîner. Ils auront fort à faire. Leur maison abrite Brigitte Pian (l'héroïne de *la Pharisienne*) pommadée de saints propos, mais méchante à souhait. « *Une énorme haine congelée* », dit Mauriac. Une jeune fille l'accompagne, Dominique, mi-secrétaire, mi-demoiselle de compagnie. Elle est belle et dès le premier regard, Xavier et Dominique s'éprennent l'un de l'autre. Jean et sa femme s'en aperçoivent aussitôt et ils deviennent *fous de jalousie*. Il faut que cette Dominique parte au plus vite. Rien de plus simple : Brigitte Pian est un *vampire* qui a besoin de la jeunesse de Dominique. « *C'est un bain de jeune sang que vous prenez* », lui dit volontiers Mirbel qui s'y connaît en sentiments bizarres. Il suffit d'informer Brigitte de l'inclination de Dominique pour Xavier ; elle décide de quitter immédiatement la maison avec la jeune fille. Ce qui est fait.

Reste Roland qui à chaque minute devient plus odieux aux Mirbel. Jean le brutalise et, le soir, l'enferme dans la bibliothèque. Cette pièce est au premier. Devinant le désespoir, la peur de l'enfant, Xavier va chercher une échelle au milieu de la nuit. Cinq cents mètres pieds nus. Bientôt, il a les pieds en sang. L'échelle est lourde. Ce n'est d'ailleurs pas une échelle, c'est la croix. La croix de cet agneau cheminant péniblement sur cette terre landaise qui *l'écorche*. « *Si Dominique voyait ses pieds en sang, ses épaules meurtries, elle s'agenouillerait et laverait ses plaies avec amour* ». Mais Dominique est absente et c'est Michèle (à qui sont décidément réservés des rôles variés) qui se charge de ce soin après que Xavier ait consolé l'enfant (masqué de terre, de pleurs et de morve).

Xavier, dès lors, se fixe un nouveau devoir. Il arrachera Roland aux Mirbel et l'enverra à Bordeaux où Dominique le placera. Ensuite, il pourrait lui-même rejoindre cette jeune fille qu'il aime. Après tout il n'a pas encore prononcé de vœux et ils sont libres l'un et l'autre. Mais un nouvel obstacle surgit. Xavier va voir le curé du village voisin. Ce prêtre le bouleverse : il n'a plus la foi, juge que le Christ *l'a trompé* et comme il a entendu parler par Brigitte Pian de la « vocation » de Xavier, de son désir d'entrer au séminaire, il l'adjure d'y renoncer. Se vouer à Dieu est insensé, puisque Dieu n'existe pas. Voilà précisément ce qu'il ne fallait pas dire au jeune homme. La disposition la plus vivace en lui, c'est *la volonté de substitution* ; il doit sauver les autres, tous les autres ; si un homme est en danger, il pense aussitôt : « *Prenez-moi à sa place* ». Cette fois, c'est ce prêtre qu'il décide de remplacer. Oui, il faut que je sois prêtre.

Cette résolution resterait-elle longtemps ancrée dans cet esprit mobile ? Nous ne le saurons pas. Le soir même, Mirbel, au volant de sa voiture, renverse Xavier qui marche sur la route. Xavier est tué. Y a-t-il eu crime ? Accident ? Troublé plus qu'on ne l'avait cru par les discours du mauvais prêtre, Xavier se serait-il suicidé ? Mauriac suggère les trois hypothèses et ne prend pas parti.

Il y a bien d'autres obscurités dans ce roman. Quels sont les rapports des époux Mirbel ? Ils s'aiment et se haïssent, sont complices et ennemis. Certes, on rencontre de telles oppositions chez beaucoup d'être réels mais elles se fondent en un assemblage dont la secrète logique et l'authenticité ne peuvent jamais être mises en doute. Dans ce roman, au contraire, la complexité paraît voulue, si déconcertante qu'elle semble le fruit d'un pari.

Comme toute œuvre de Mauriac, *l'Agneau* a son pouvoir. Mais il est limité à la curiosité qu'éveillent en nous des variations de tension nerveuse, celles de l'auteur en face des images qui glissent dans son esprit. Le climat de ce livre est, paradoxalement, celui d'un journal intime. Du journal que tiendrait un écrivain attentif à noter les battements de

cœur que provoquent en lui ses propres hallucinations. Les personnages et les faits évoqués dans *l'Agneau* n'ont guère de réalité et fort peu de crédibilité. Mais ils sont les symboles de pensées, d'obsessions qui n'ont cessé de hanter la vie de l'auteur et ses livres. Parfois surgit dans la ronde, un escalier ciré de lune, une pinède baignée de nuit, une chambre sentant le renfermé. Ces décors ont une puissante présence et font croire pendant un court instant qu'on a vraiment ancré dans le réel cette grande parade des rêves familiers.

Parade où l'on retrouve presque toutes les pièces de l'univers mauriacien : la folie de l'amoureux ou du mystique (Xavier et Jean, sur des plans différents, sont pensés également fous), l'impérissable nostalgie des paysages d'enfance, de la pureté de l'enfance, la lutte du corps et de l'esprit, la haine des Pharisiens, les gluants marécages du péché, la confuse annonce d'un prochain coup de grisou de la grâce.

Par leurs actes, les personnages de *l'Agneau* s'engrènent très mal les uns aux autres, mais on discerne le mouvement régulier qui les gouverne si on les considère non comme des êtres, mais comme une *constellation* des problèmes de l'auteur, un finale de ses thèmes, un indénouable nœud de ses complexes. Xavier est la pureté de l'écrivain, l'élan frénétique, la passion du sacrifice. Mais il n'existe que lié à des pensées diaboliques occupées à le tourmenter, à l'exalter, et s'apprêtant à l'immoler. Le souvenir d'une divine Passion anime cet éternel combat intérieur où la volupté se greffe sur la foi, la nourrit et la menace.

De tout temps, Mauriac à conçu l'amour, le péché, la douleur et la grâce comme tragiquement et inévitablement associés. L'idée d'un désir laïque lui est étrangère. Dans une des pages (souvent admirables) qu'il a consacrées naguère à ces grands thèmes, il a fait dire au Tentateur : « *L'atmosphère catholique baigne ton âme et partout tu l'emportes avec toi. Conserve-la pour qu'elle imprègne tes plaisirs et donne un goût particulier à la volupté même.* »

Cette phrase-là, digne d'un Nathanaël ironique (il y a toujours eu un secret et silencieux dialogue Mauriac-Gide) on peut y voir une introduction à cet étrange *Agneau*, roman disloqué, témoignage confondant. Mais depuis qu'elle a été écrite le ciel mauriacien s'est chargé de nuages de plus en plus lourds. Même catholiquement conçue, la volupté apparaît comme une tunique de Nessus. Xavier, Michèle, Jean s'ils ne rassemblent pas en eux tous les héros de Mauriac les prolongent assez pour qu'on voie en eux leurs héritiers — et chargés de communiquer les dernières nouvelles du monde où ils sont nés. L'amour humain est décidément impossible ; le désir chavire dans le vice ; la folie guette les lucides êtres de flamme qui osent seuls lutter contre leurs instincts ; quant à la Grâce, elle surgira quand les livres seront fermés.

L'APRÈS-GUERRE, VUE PAR JEAN-LOUIS CURTIS

Hors du cadre paysan, qui limite les problèmes, les romans de mœurs ont toujours été peu nombreux ; les valables, du moins, ceux qui fixent les traits d'une époque et sont fondés sur une observation étendue et pénétrante des diverses tribus, sauvages ou non, qui composent la cité. Sans doute trouve-t-on dans beaucoup d'œuvres romancées des tableaux de société, mais ce ne sont que des toiles de fond ; l'auteur les brosse vite et large ; l'essentiel pour lui n'est pas là ; aux yeux de Mauriac, par exemple, la bourgeoisie bordelaise n'a pas, comme telle, l'importance des quelques individus qu'il en extrait pour les charger de ses problèmes personnels.

Peut-être certains romanciers que nous jugeons « de mœurs » ne sont-ils pas d'ailleurs tellement éloignés de cette situation. Si Balzac et Zola n'avaient écrit que quelques livres et s'étaient limités à un même milieu, on accorderait moins d'importance à leurs « seconds plans » qui précisément sont « sociaux ». Si de la *Comédie Humaine* il ne subsistait que le *Père Goriot*, la grandeur du personnage, héros purement mythique, absorberait toute l'attention.

Dès qu'on cherche à fixer les frontières d'un genre on ne les trouve plus. Gide n'a pas voulu faire un roman de mœurs en écrivant les *Faux-Monnayeurs*. Mais l'invention, qui tenait de la confidence, a inspiré le comportement de si nombreux groupes que la vie a rejoint l'hypothèse. Ainsi des personnages de Malraux ; ceux qu'il a décrits étaient des éclaireurs d'avant-garde dont il avait forcé les traits, mais ils ont si bien proliféré par la suite qu'ils paraissent incarner une époque. En sens inverse parfois un bourgeon qui semblait devoir fleurir se flétrit ; certains romans de Paul Morand qui évoquaient avec une parfaite précision certains groupes sociaux semblent aujourd'hui avoir un caractère de fantaisie pure. C'est que les usages, les formes d'esprit et de sensibilité qu'on y avait adoptés ne se sont pas répandus, n'ont pas duré.

Pour réussir le grand roman de mœurs, il faut travailler à la fois en historien, en romancier et en chroniqueur, adopter des plans et une construction particulière et être capable d'un grand détachement.

Les Justes Causes, de Jean-Louis Curtis (Julliard) font revivre sans passion les années qui ont suivi la Libération. C'est un livre intelligent, attachant, riche d'une observation dense. La sagesse qui y paraît nous comble d'aise, car elle apporte une revanche à diverses tyrannies qui ont pesé sur la vie française.

On serait tenté de dire qu'il s'agit là d'une période exceptionnelle, si les Cent Jours et les deux Restaurations ne lui avaient servi de lointain prélude. On vit alors aussi accolé aux actes de dévouement et de courage un assez compact amalgame de trahisons, de cruautés, de vols et d'impostures. Malheureusement, la peur a empêché d'écrire quand elles étaient

encore chaudes le roman de ces palinodies, de ces idéologies intéressées, de ces féroces vengeances dont nous étudierions le tableau avec tant de curiosité. Il faut recourir aux mémorialistes si l'on veut se faire une idée de cette explosion de tartuferies et d'ambitions malsaines, et même à de petits mémoralistes, à Frénilly, par exemple, qui a écrit des pages terribles sur la cour de Louis XVIII en 1815.

Adoptant, consciemment ou non, le plan de Barrès dans les *Déracinés*, Jean-Louis Curtis a choisi pour mener le jeu quatre hommes jeunes, plus ou moins des intellectuels. Bernard Gaudie est un journaliste juif, que nous voyons d'abord paraître en lieutenant maquisard ; puis s'épanouir en directeur d'un journal où les avantages conquis par les résistants à bénéfices sont défendus avec une prêcheuse véhémence. Bernard allie avec facilité une vive inclination pour l'idéologie de parade, une robuste sensualité, et le goût des biens matériels. Directeur d'un des journaux qui s'emparèrent de Paris après la défaite allemande, il réclame dans des *leaders* enflammés où s'entassent les lieux communs de l'époque l'épuration nécessaire.

Un observateur lucide peut l'attaquer un jour dans cet article-portrait. « *Nous connaissons bien le type moral auquel appartient M. Bernard. Il a fleuri tout au long de ces délicieuses années de l'entre-deux guerres, parallèlement au charleston et au surréalisme. C'est l'anarchiste socialisant, quelque chose comme l'image inversée de Déroulède. Des divers paillassons intellectuels de l'époque celui-là est le plus vétuste* (etc.). *Jusqu'à la déclaration de guerre, M. Bernard s'est acharné à ruiner par mille et mille coups d'épingle le prestige et la force de son pays... M. Bernard fut un de ces bacilles inlassables dont l'action concertée était parvenue en* 1939 *à transformer la France en une nation antinationaliste... Nous ne haïssons pas les anarchistes socialisants, mais nous aimons la logique et lorsque nous voyons M. Bernard qui bafouait hier l'idée même de patrie s'ériger aujourd'hui en professeur de patriotisme, notre sens de la logique est ébranlé.* »

Le plaisant du livre de Curtis et ce pour quoi on souhaiterait que les historiens de demain le lisent avec attention, c'est que les nombreux personnages de son vaste roman ont tous des modèles, et même, comme il convient à un bon romancier, plusieurs modèles. Garantie de vérité, on peut placer plusieurs noms au-dessous de chacun d'eux (et quand il s'agit de Bernard ce ne serait pas seulement celui de journalistes mais aussi de personnages plus considérables dans l'État). On nous a offert, après 44, une série de numéros d'imposture qui échapperont aux historiens de demain s'ils ne prennent pas soin d'établir patiemment (et ce ne sera pas facile), en même temps qu'un dictionnaire complet des girouettes, une liste des prébendiers et crocodiles moralisants qui ont orné notre vie publique.

Roland Oyarzun (un des quatre) n'appartient pas au clan des profi-

teurs. Fils d'un officier et d'une demi-mondaine, ce garçon, dans son lycée de province, puis à Paris au « quartier » a fait figure de grand vociférant et de grand bagarreur. C'est un patriote ardent, un antisémite frénétique, un raisonneur à éclat et un noir imbécile. S'étant rallié avec passion au pétinisme pendant la guerre, il a célébré pendant trois ans la magnanimité allemande et croyant servir la France a fait mille courbettes aux occupants. En 44, on l'expédie à Fresnes. Ce clairon de réunions publiques sort de là abattu, gémissant et haineux. Il se sent un « bon Français » (c'est un constant souci de J.-L. Curtis de présenter impartialement le point de vue de ses personnages, tous convaincus qu'ils servent une *juste cause*) et est écrasé par le poids de l'injustice dont il se croit victime.

Bernard, le directeur de journal, devient pour lui, parce que juif et épurateur, l'ennemi numéro un et il se fait introduire, un jour, dans son bureau, résolu à le tuer. Mais le revolver qu'il braque s'enraye et la scène (qui est à la fois sifflante, musclée et burlesque) se termine par l'effondrement d'Oyarzun. Le malheureux éprouve alors la honte d'être pardonné par son ennemi qui lui offre un remontant avant de le pousser dehors. Il y a sur le chemin de croix d'Oyarzun d'autres stations. Il se fera rosser par l'homme qu'il méprise par-dessus tout, l'amant de sa mère, et celle-ci apprendra un jour à cet antisémite tonitruant qu'il est lui-même fils de Juif. Atterré, Oyarzun s'engagera, partira pour l'Indochine où il se fera tuer.

Sur le pétinisme même, dont Oyarzun fut un des adeptes les plus agités et les plus bornés, François Donadieu, huguenot de province, journaliste lui aussi et l'un des « quatre » traduit certainement l'opinion de l'auteur en jugeant ainsi un des articles résistants et épurateurs du triomphant Bernard : « *L'article était maladroit et déloyal parce qu'il omettait de faire la différence entre les gens qui avaient pactisé avec les autorités allemandes, dénoncé leurs compatriotes, etc. et ceux qui s'étaient bornés à considérer le Maréchal comme le chef légitime du pays ; entre les très rares Français nazifiés et les très nombreux Français vichyssois ; entre un jeune tueur de la Gestapo et un garçon engagé par conviction politique dans la Légion contre le bolchevisme. Bernard confondait toutes les catégories, mettait tout le monde dans le même sac, avec une étiquette par-dessus : « les traîtres ». C'était là une manœuvre grossière tout à fait indigne de lui et du journal qu'il avait fondé.* »

On devrait discuter certaines de ces propositions mais c'est bien ainsi que dans les grandes lignes les modérés voient la question, même s'ils refusent la plupart des arguments que Marcellin, autre journaliste, rassemble sous l'épigraphe : « *L'Armistice a épargné le pire à la France.* »

Ce que Curtis a très bien vu et qu'il a traduit en une bonne scène de roman, c'est le mouvement infaillible qui porta et porte encore les collaborateurs intéressés et partant sans excuses à s'abriter derrière les

impartiaux tout prêts à reconnaître que maints « pétinistes » n'ont pensé qu'à servir la France et y ont réussi. Manœuvre qui retarde bien des réconciliations nécessaires.

Sur les positions pétinistes et résistantes, on commence aujourd'hui à voir assez clair. Ce qui reste obscur ce sont les conditions dans lesquelles, en 1944, s'est imposée cette dictature de groupes qui assombrit la joie si passionnément attendue de la Libération. Cette question capitale n'est abordée que de biais dans le livre de Curtis. Voici pourtant les réflexions qu'il prête à l'un de ses personnages : « *La Résistance faisait horreur à beaucoup de Français parce que le visage sous lequel elle avait paru et sévi en* 1944 *et* 1945 *était horrible — avec ces nuances de bêtise et de ridicule par quoi l'odieux est si magistralement accentué. Mais on oubliait qu'elle avait aussi le simple visage de l'honnêteté, du désintéressement et du courage. Le sort de la Résistance était à peu près le sort de Brutus, le sort des conspirateurs et des tyrannicides : une part de noblesse et une part de médiocrité en elle inextricablement se mêlaient ; avec les intentions les plus pures, elle avait perpétré ou laissé perpétrer les crimes les plus abjects. Elle comptait dans ses rangs beaucoup plus de Casca haineux et imbéciles que de Brutus intègres ; mais c'était l'ordinaire proportion de n'importe quelle entreprise humaine.* »

On pourrait commenter indéfiniment ce passage. En fait, il y eut, à n'en pas douter, beaucoup plus de « bons résistants » que de « salauds », mais, l'heure des dangers passée, ce sont souvent les seconds qui mènent les premiers.

Il a manqué peut-être à Curtis, pour monter quelques scènes qui auraient très utilement trouvé place dans son livre, d'avoir entendu les propos de certains grands résistants d'Alger débarquant en France, après la victoire anglo-saxonne, bien décidés à écraser une large proportion de ces Français qui avaient eu « la lâcheté » de rester sur le continent. Il aurait trouvé là de beaux modèles d'aberrations « justicières ». Dommage aussi qu'il n'ait rien su des entretiens qui ont préparé l'avènement des Bernard Gaudie et de quelques autres. Il y a eu de jolies scènes dans le style des réunions ministérielles de *Ruy Blas* pour préparer le partage des places et la conquête de la presse. On n'est pas du tout sûr que l'on s'y préoccupât avant tout de faire triompher les « justes causes ». Il s'agissait très simplement de se remplir les poches. De petits groupes avides ont préparé ces opérations que beaucoup n'ont même pas soupçonnées. Ces tours de passe-passe ne sont pas encore complètement éclaircis.

Mais, même si l'on avait en mains les documents décisifs, on ne pourrait tout dire dans un livre et ce que Curtis a décrit ou suggéré est vrai, juste et excellent. Parmi les protagonistes de son livre, il reste à citer le dernier des quatre : Thibault Fontanes, qui doit avoir quelque vingt-cinq ans en 44 et après avoir fait la campagne d'Alsace s'affirme, dans le jour-

nalisme, pamphlétaire paradoxal et incisif, essayiste frondeur, doué d'une intelligence rapide et brillante, d'un bon *tonus* d'assaut et capable de donner indifféremment des verges à tous les partis. Attentif à étonner les autres et lui-même, injuste, amusant, rapide, solide et absurde il offre une image à la fois vivante et symbolique des tendances et procédés dialectiques de quelques-uns des bons essayistes de la jeune génération. Curtis, quand il passe la plume à son Thibault a même fort adroitement pastiché le ton de leurs articles.

Dans le compartiment des aventures sexuelles et sentimentales, tandis que François Donadieu, généreux, humain et scrupuleux se voit affecter le secteur des amours manquées, l'agile Thibault écrit sur sa carte de visite, quand il la passe à une actrice convoitée, « garçon d'avenir », joue aux dés les femmes, sait les attirer dans son lit et manifeste dans les conquêtes, ruptures, articles de presse et manœuvres diverses (civiles et militaires) la même assurance spirituelle et dédaigneuse.

Ce personnage est très bien vu et plus vivant sans doute que François Donadieu. Celui-ci reste assez imprécis, ce qui est fréquent lorsqu'il s'agit de personnages qui servent à l'occasion de porte-parole à l'auteur. Grâce à ce François et surtout à sa femme, habituée du Flore et des diverses Caves, Curtis peut donner place dans son roman à Saint-Germain-des-Prés et aux pseudo-existentialistes qui se rassemblèrent sous le manteau d'une philosophie simple en son fond, inintelligible en son expression, dont ils se souciaient d'ailleurs fort peu. Curtis conduit aussi son lecteur dans les salles de rédaction, les coulisses des théâtres et les déjeuners littéraires.

Le roman comporte un relevé exact des influences intellectuelles qui se sont exercées dans ces milieux. La part qu'il faut attribuer à Sartre, Mauriac, Gide, Malraux ou Camus est établie avec autant d'équité que d'agilité critique. Peut-être est-ce dans ces groupes que, l'influence des esprits originaux du temps se faisant le plus vivement sentir, il y a au fond le moins d'originalité. Il serait passionnant de savoir jusqu'à quel niveau, dans l'ensemble d'un peuple, s'exerce l'influence des gens de lettres. Dans les cercles décrits par Curtis tout le monde paraît la subir. Et c'est probablement ce qui prouve que si son champ d'observation rassemble des hommes importants, il reste un peu limité. On ne sait pas encore aujourd'hui si à l'époque romantique on vivait, pensait et aimait romantique hors des groupes restreints directement soumis à la mode. Y aurait-il plus d'imitateurs et de moutons de Panurge dans les classes de gens arrivistes ou arrivés ? Curtis ne paraît pas éloigné de le penser — et c'est à peu près la conclusion à laquelle arrive son François. Celui-ci, dans les dernières pages, s'éloigne du milieu où cliquettent les noms célèbres et manifeste le désir d'accéder à une vie plus sincère, plus profonde, peu compatible avec les situations en vue où interviennent souvent « le mensonge et le jeu ». D'un certain point de vue, le roman se

termine donc comme *Candide* sur une sorte de « Cultivons notre jardin ». Mais l'auteur lui-même semble plutôt disposé à légitimer son baisser de rideau par la transformation de ses personnages dont il nous dit qu'ils accèdent à la maturité. A la vérité, nous avions le sentiment qu'ils avaient franchi cette étape depuis longtemps et nous croyons plutôt que cet excellent ouvrage n'a pas réellement de fin. C'est la rançon du bon roman de mœurs : il est difficile à « fermer ». Sa logique serait d'évoluer dans la direction des grandes séries romans-chroniques, type *Hommes de Bonne Volonté*. Mais cela est-il nécessaire ? Fixer l'air d'une époque autour de quelques personnages représentatifs et vivants, n'est-ce pas assez pour légitimer pleinement un ouvrage ? Tant pis si le dernier chapitre ne ferme pas officiellement la porte. Plutôt que de montrer des personnages définitivement fixés, ce qu'il faut faire dans un pareil ouvrage, et ce que précisément Curtis a réussi, c'est montrer pourquoi dans la tourmente tels individus ont fait tel choix, choix qu'un homme lucide aurait pu prévoir. Entre nos chromosomes, l'éducation reçue, nos impressions d'enfance, un être s'est formé en chacun de nous qui n'est peut-être pas tout nous-même mais nous gouverne. « *Les existentialistes*, écrit Curtis, *affirmaient que l'homme est une liberté toujours recommencée, que l'avenir toujours reste ouvert, que la mort seule transforme une vie en destin. Mais certains êtres rencontrent leur destin avant de mourir.* »

Il aurait pu ajouter que ce destin paralysant est une mort et qu'en ce sens la plupart des êtres sont morts bien avant de mourir. Mais l'essentiel était de définir ces rapports inévitables entre les drames publics et les réactions individuelles. Curtis a su le faire et c'est pourquoi son livre, qui reste un roman, est un bon roman. Il n'y a probablement pas de témoignage parfaitement objectif et l'impartialité, l'indulgence donnent aux récits qu'elles inspirent leurs couleurs particulières. L'équité, le sourire ironique et indulgent de Curtis, tout ce qui fait aimer son livre, on peut soutenir que cela conduit à une déformation des faits, la passion seule convenant aux périodes passionnées. La vérité restant personnelle, nous préférons, quant à nous, celle d'un Curtis ; elle enchantera les esprits sans fanatisme grâce à qui le monde est parfois vivable.

JACQUES LAURENT, EMMANUEL ROBLÈS, PIERRE BOULLE

Jacques Laurent, en écrivant *Le Petit Canard* (Grasset), a-t-il songé au *Diable au Corps ?* On peut le croire et la prière d'insérer le donne à croire. Il est vrai que d'un certain point de vue les situations se ressemblent : la guerre, celle de 1940, au lieu de 1914 ; les parents ont autre chose à faire qu'à s'occuper des jeunes et ceux-ci ont loisir et liberté supplémentaires pour penser à l'amour — et s'en occuper.

Antoine a dix-sept ans et demi (les demis comptent à cet âge). Pendant l'hiver 1939-1940, il se trouve au Val-Aimé — quelque part sur la Manche — parce que son école s'y est transportée. Antoine est délicat, malin et curieux. Il a de l'esprit, comme le narrateur — et une vive inclination pour la jeune Sophie qui a son âge.

Tout porte à croire que, le diable et les villas vides aidant, une conjonction va s'opérer affirmant la vitalité de la race au milieu des dangers. Mais s'il est vrai qu'Antoine est tenté, il est non moins certain qu'il manque de confiance en soi. Non qu'il craigne de se révéler babilan, mais il a son petit orgueil et voudrait pour ses débuts affirmer expérience et valeur. Et surtout, surtout il lui semble que Sophie répond mal à ses très discrètes avances. Je ne serais même pas éloigné de croire — merveille en un temps si troublé ! — qu'il la respecte. Et il respecte aussi Paule, la jeune institutrice qui pourtant paraît ouverte à toutes les suggestions.

On ne peut dire pourtant que ces jeunes gens ne fassent rien. Ils s'embrassent, profitant du black-out et de l'angle mort qu'offrent les rues en coude et les routes en pente. Ces exercices crépusculaires, ces approches vaines sur les talus, ces bains sur des plages glacées où la Volupté ne se hasarde pas, tout cela est dépeint à traits légers, avec l'ironie dont on sait qu'est capable cet écrivain aigu quand, quittant romans historiques ou policiers, il se consacre au roman tout court, aux polémiques, à la critique ou au pastiche.

Où tout cela conduit-il ? A juin 1940, qui va livrer la France à la défaite et Antoine à de pénibles découvertes. Car ce roman s'éclaire rétrospectivement, comme certaines nouvelles. Donc, au cours de la grande migration de cet été péniblement inoubliable, Antoine se trouve seul dans une chambre avec la toujours désirée mais toujours (parce que présumée pure) respectée Sophie. Or, Sophie n'est pas pure et dans le noir se révèle experte et audacieuse et voici ce qu'Antoine apprend : pendant ses longs mois d'hésitation, il n'a rien soupçonné des dangereuses idylles que vivaient la jeune fille et ses amies. Sophie a été la maîtresse d'un Polonais et d'un professeur, et le Polonais a fait acte de propriétaire aussi sur la belle institutrice, etc. Bref, notre pauvre petit canard qui s'attardait dans les scrupules ne soupçonnait pas qu'autour de lui on en était aux *Liaisons Dangereuses*. Il est blessé, vexé, furieux — et il s'enfuit...

Le sujet est attachant et, à une époque où l'histoire *s'accélère*, même celle des mœurs, on peut penser qu'il fallait en effet écrire l'aventure du jeune homme (ô sexe hésitant !) qui n'ose avancer du même pas que les jeunes filles, ses compagnes. Pour que la réussite de cet *Hiver d'un jeune Homme Sage* fût complète, il a manqué peut-être que l'auteur choisît un ton et s'y tînt. Un peu XVIIIe et pas tout à fait assez, avec de

petites pointes du côté de l'émotion afin que la tristesse d'Antoine soit sentie (mais elle ne l'est pas) : voilà l' « air » de ce livre.

Mais surgit, inattendue, une dernière partie qui désarçonne le lecteur. Après un entracte, nous apprenons qu'Antoine est devenu collaborateur ; il s'est engagé dans la L.V.F. ; à la Libération, on le juge ; on le condamne à mort. Cet épilogue ne m'a pas convaincu. Non qu'il ne puisse être passionnant de montrer (comme l'a fait aussi Curtis) pourquoi un jeune Français a choisi le parti de l'Allemagne, mais en l'espèce les rapports de cause à effet sont trop contestables.

— Nous ne signalerons ici que pour mémoire la publication de *Federica*, d'Emmanuel Roblès (Editions du Seuil). Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent ce beau roman et savent que Roblès a su y créer une attente poignante, angoissée. Le cas est d'ailleurs curieux : Roblès, qui accueille la vie avec autant de joyeux courage et d'optimisme créateur, paraît exclusivement hanté, dans ses romans, par la situation de l'homme autour de qui le cercle mortel du Destin se resserre lentement, inexorablement jusqu'au drame final. Ainsi, dans les ***Hauteurs de la Ville***, dans *Cela s'appelle l'Aurore*, dans *Federica*, où glisse, fantôme serré entre les annonces d'anis et de cigarettes, perdu dans l'indifférence agitée du reste du monde, l'éternel *homme traqué*.

Ce qu'il y a de particulièrement étrange dans la situation de Ricardo, c'est qu'il appelle tous les risques et au fond se *condamne lui-même à mort* pour une fille, Federica, qu'il n'aime pas. Mais Roblès sait que pitié et amour peuvent être des valeurs interchangeables, la pitié étant parfois un amour pur et sublime. Ricardo, aventurier intellectuel espagnol qui ne craint pas la bagarre et continuerait bien volontiers de vivre au milieu de contrebandiers plus ou moins assassins, Ricardo qui aime la vie s'avance en somnambule vers sa mort, parce qu'il a des sentiments chevaleresques. Et il ne se les avoue même pas. Les pensées les plus nobles ici sont installées dans l'inconscient, ce qui, somme toute, nous prouve que nous sommes en terre de haute civilisation.

— Cette hésitation entre l'intellectuel et le sensible que nous relevions chez Jacques Laurent, Pierre Boulle l'a évitée dans *Le Bourreau* (Julliard) en optant franchement pour le conte philosophique. L'esprit logicien de Pierre Boulle est implacable et nous l'avons vu déjà se manifester dans ses contes et ses nouvelles dont la qualité et la singularité sont également frappantes. Le bourreau dont il s'agit cette fois est Chinois, mais la Chine ici n'est qu'un décor. Ce bourreau a choisi d'être bourreau parce qu'il est humain. Possesseur d'une belle réserve de poison, un poison infaillible, il tue les condamnés en leur offrant la tasse d'alcool finale, celle qu'on propose dix minutes avant le coup de sabre décollateur. Il réussit ainsi — suprême acte de charité — à éviter aux misérables les minutes d'angoisse finales et à ne placer sur le billot que des cadavres. Un jour vient pourtant où la combinaison est découverte, et l'on fait aussitôt le procès du bourreau.

C'est ici que la logique et l'esprit casuistique de P. Boulle peuvent se donner libre cours. Le bourreau est-il un assassin ? Non, puisqu'il tue des gens qu'il était payé pour tuer. Oui, puisqu'il ne les tue pas dans les formes prescrites. Les plaidoiries et réquisitoires inscrits dans ce carré sont d'une subtilité qui fait rêver. Et l'on appréciera aussi l'intervention des familles de condamnés qui se portent partie civile. Non qu'elles espèrent vraiment qu'on leur paiera une indemnité, mais tout de même on doit tenter sa chance. Ici, la Chine irréelle de Pierre Boulle semble soudain devenir réellement française. Il est vrai que les authentiques Chinois décrits par Pearl Buck ont une psychologie de paysans beaucerons...

MAURICE DRUON. ANDRÉ LESORT

Dans *La Volupté d'Être* (Julliard), Druon conte l'histoire d'une grande demi-mondaine, la Sanziani qui, pendant plusieurs décennies, étonna l'Europe occidentale par l'éclat et l'imprévu de son luxe et de ses amours. Elle a possédé des palais, séduit des rois, des ministres et des poètes illustres. « *Elle faisait l'amour avec la gloire* », écrit Druon, *et son lit était un Panthéon.* » Nous la retrouvons dans un hôtel de Rome, seule, pauvre, vieille, obsédée par ses souvenirs, se croyant encore un astre international, et jeune, et s'imaginant que les présidents du conseil tentent encore de se glisser dans sa chambre. Les discours que lui inspirent ses hallucinations n'ont qu'une seule auditrice : une petite bonne, Carmela. Druon a-t-il raison d'écrire : « *La Sanziani, dès que Carmela pénétrait dans la pièce, se mettait à extérioriser son rêve. Et il y avait pour la jeune fille quelque griserie à mettre en marche presque à volonté et pour elle seule ce grand automate du passé* » ? Ces deux phrases-là, en tout cas, livrent le sujet du roman. Sujet étrange, bien fait pour attirer Druon par ce qu'il recèle de pittoresque social un peu morbide, mais qui convenait peut-être plus, n'étant pas susceptible de rebondissements, à une nouvelle qu'à un roman.

— Avec Paul-André Lesort nous franchissons une barrière et pénétrons dans un autre domaine. P.-André Lesort, dont le roman *Les Reins et les Cœurs* connut un réel succès, publie aujourd'hui : *Le Vent souffle où il veut* (Plon). Yves a une véritable passion pour Françoise, sa femme. Ces deux êtres sont hantés par les grandes questions qui martèlent le cerveau humain : la vie, la mort. Ils ne sont croyants ni l'un ni l'autre. Pourtant Yves songe souvent à sa petite enfance qui fut catholique... L'auteur décrit l'humble trame de ces deux vies longtemps paisibles et matériellement modestes en donnant bonne place aux nobles soucis qui les chargent. Comme je voudrais pouvoir dire que cette marche de deux êtres de qualité au milieu de leurs petits travaux quotidiens et de leurs inquiétudes philosophiques a le rythme convaincant de la vie ! Malheureusement, cette évocation de vie reste parfaitement livres-

que, même, hélas ! en sa conclusion sombre et édifiante : Yves est fait prisonnier en 1940 ; frappé par le typhus il meurt dans un stalag ; mais la lumière s'est faite en lui, il a retrouvé la foi.

DAPHNÉ ROOKE, L.-P. HARTLEY

Voici deux excellents romans anglo-saxons. Pour indiquer dans quel climat se déroule *Mitty*, de Daphné Rooke, on peut citer *Autant en emporte le Vent*. Mais le décor et les hommes sont fournis par l'Afrique du Sud ; l'action située à la fin du dernier siècle. Mitty est une jeune fille fantasque, égoïste et charmante, fille de riches fermiers qui, comme tous les blancs de l'endroit, traitent les noirs plus ou moins en esclaves. Selina, une métisse, est la servante de Mitty qu'elle adore. Mais elle adore aussi le mari de Mitty, Paul, une brute rustique qui a fait d'elle sa maîtresse. Le drame entre ces trois êtres avance à grandes guides dans un monde de brutalités, de fêtes et d'absurdes superstitions. On s'amuse avec l'amour, avec la mort dans un mouvement de galop qui fait songer à *Gösta Berling*. La peinture de mœurs est vigoureuse et les débuts de la guerre boer évoqués avec un très réel talent. L'ouvrage a un grand succès dans les pays anglo-saxons. Il le mérite.

— Tout en nuances, délicat, pastellisé, le roman de L.-P. Hartley, *La Crevette et l'Anémone* (Hachette) nous transporte dans un monde bien différent. C'est une histoire d'enfants (anglais) mais non pas écrite pour les enfants, et sur ce plan, le dessein de l'auteur est celui de Valery Larbaud dans *Enfantines*. Faut-il dire que le petit Eustache éprouve une terreur folle en présence d'une vieille demoiselle dont par taquinerie sa sœur l'oblige à s'occuper ? Que sa terreur graduellement fait place à l'affection et qu'il en est à aimer vraiment miss Fothergill le jour où elle meurt devant lui ? Qu'il hérite de la fortune de cette solitaire, mais que sa famille ne l'en avertit pas, si bien qu'il sent l'atmosphère changée autour de lui, et en déduit que sa mauvaise santé le condamne à une mort prochaine, car il ne peut soupçonner que l'argent confère du prestige, même aux petits garçons ?

Mais le sujet a peu d'importance. Ce qui enchante le lecteur c'est l'intelligence profonde qui apparaît ici de la sensibilité de l'enfance. Les terreurs d'Eustache au cours de danse ou dans la forêt, ses joies sur un toboggan, ses méditations devant les châteaux de sable de la plage, avec de pareils sujets, l'auteur aurait pu chavirer dans la mièvrerie ; en fait il a su pénétrer *vraiment* dans le monde des enfants, évoquer ses émotions puissantes, ses attentes douillettes, ses rêves éveillés, ses désespoirs. A la roulette du roman poétique, Hartley a tiré le numéro gagnant. Son livre, finement traduit par madame E.-R. Blanchet, mérite l'épithète chère à Giraudoux : il est ravissant.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

Le Pavillon français à la Biennale de Venise. — La participation de trente-six pays à la Biennale de Venise, fait de cette manifestation, fondée en 1895, la grande kermesse aux étoiles de la peinture. Nulle part on ne peut mieux qu'ici prendre le pouls artistique de l'ancien continent et du nouveau. Le fait que les grands prix ont été décernés en 1948 à Braque et à Chagall, en 1950 à Matisse et à Zadkine, en 1952 à Dufy, prouve l'admiration qu'on n'a cessé d'accorder unanimement à la France. C'est pourquoi il est si nécessaire que notre pavillon, sur lequel tous les yeux, bienveillants ou non, sont fixés, demeure exemplaire et évite de confondre certaines attitudes d' « avant-garde » avec le véritable esprit inventif.

Faute d'espace, la France ne peut établir ici tous les deux ans le bilan de ses forces. Il lui faut procéder par choix successifs. En 1952, deux peintres de technique et d'inspiration très différentes, n'ayant en commun que leurs origines normandes, Dufy et Léger, occupaient chacun une salle. Cette année, multipliant les invitations, on a rapproché sous le titre de Fauves — ex-Fauves eût été plus juste — quelques toiles par Rouault, Matisse, Derain, Vlaminck, Van Dongen. Le mot *art fantastique* réunit Brauner, Carzou, Coutaud, Goërg, Labisse et Masson, le mot abstrait Bissière, Estève, Hartung, Schneider, Nicolas de Staël et Veira da Silva, aucune appellation commune ne pouvant convenir à Lhote, André Marchand, Singier, Survage, assez étonnés de se trouver côte à côte dans la même salle.

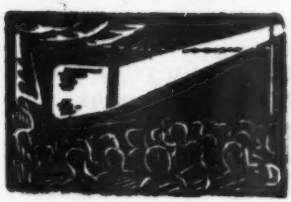
Miro, Max Ernst, le sculpteur Arp ont reçu les trois grands prix. Succès pour l'*École de Paris*. Comment ces trois artistes, d'un goût, d'une ingéniosité incontestables mais qui ne représentent qu'une minuscule

province de l'art, ont-ils remporté une victoire si unilatérale, et à l'unanimité ? Il semble, osons le répéter, qu'un peu partout s'impose un *art officiel* qui ne laisse place à aucune particularité ethnique et dont l'anonymat remplace celui des « Artistes Français ». Les Italiens, décidément plus forts de leurs hérédités quand ils sculptent que lorsqu'ils peignent, les Japonais, les Américains ont trouvé là une nouvelle forme de *fa presto*. L'abstrait, le non-figuratif couvrent aujourd'hui d'immenses surfaces comme la petite plante appelée *ruine de Rome*, et c'est bien de la ruine de Rome, de Rome et de la Grèce qu'il s'agit, et du remplacement de toutes les normes sur lesquelles semblait se fonder l'art occidental. A Venise, pour peu qu'on s'éloigne des Giardini, Carpaccio, Véronèse, Tintoret, Tiépolo, qui ont, eux, toutes les audaces, font paraître bien puérils les jeux auxquels se complaisent avec tant de sérieux des pygmées qui, tant au point de vue technique que spirituel, ont singulièrement simplifié leur tâche.

L'idée était excellente de proposer pour thèmes à toutes les nations le surnaturel dans l'art. On regrette que le mot surréalisme ait prévalu avec tout ce qu'il implique d'abdications, d'à peu près et de trompe-l'œil (chez un Dali en Espagne, chez un Magritte en Belgique, chez un Savinio en Italie, chez un Engonopoulos en Grèce, chez un Labisse en France). Là encore, du haut de leurs plafonds, les dieux de Venise raillent ces explorateurs auxquels nous avions donné pleins pouvoirs et qui, regardant tout à la loupe, nous condamnent au *sous-réel*.

Miracle, c'est l'homme qui prétendait ne peindre que ce qu'il voyait et se refusait à évoquer des anges parce qu'il n'en avait jamais rencontré, c'est *Courbet*, admirablement représenté, qui découvre le merveilleux au cœur des forêts, face à la mer, à l'ombre des rochers, nous rappelant que ni les singularités volontaires, ni les prétentions à l'intelligence ne suppléent au tempérament, à l'inspiration.

CLAUDE ROGER-MARX



La Porte de l'Enfer. — Théodora. — Il ne sert à rien, et nous le savons, de verser un pleur sur le passé. Mais, quand on voit un film comme *La Porte de l'Enfer*, comment ne regretterait-on pas le cinéma muet ? Ce film japonais, qui est d'une grande beauté plastique et qui utilise la couleur avec un art véritable, entraînerait notre adhésion presque totale, s'il était à l'abri du langage. Le langage lui nuit étrangement, et jusqu'au point de le rendre parfois ridicule.

Oh ! ce n'est pas que je sois choqué par le texte japonais. N'y comprenant rien, je ne puis le taxer de verbiage ou de platitude (et, d'ailleurs, les sous-titres ne donnent pas mauvaise impression). Je ne suis pas non plus agacé de ne pas comprendre. Cela m'arrive avec beaucoup d'autres langues. Mais le jeu des acteurs, qui me paraît admirable quand il ne s'agit que de mimique, devient presque risible dès que le discours intervient. Et il faut remarquer qu'ils parlent beaucoup.

Sans doute cela seul est-il amusant. Il est amusant de voir que les Japonais sont beaucoup moins laconiques qu'on ne le croyait, qu'ils parlent autant que des personnages de Pagnol et généralement sur un ton de véhémence extraordinaire. Je ne veux pas les changer, mais je constate que ces façons nuisent à l'émotion et que les déclamateurs sont loin de valoir les mimes.

Pour les mimes japonais, souvenez-vous. Souvenez-vous de Sessue Hayakawa dans *Forfaiture*. C'est lui, sans doute, qui a fixé pour la première fois le style du cinéma muet. Inutile de grimacer, d'indiquer les émotions par de la gymnastique faciale. Un visage immobile pouvait tout dire.

Les acteurs de *La Porte de l'Enfer* ont le même masque secret, la même force dans le regard. Muets, ils ressemblent aux samouraïs des estampes. Mais ils perdent une partie de cette beauté énigmatique dès qu'ils parlent.

Au surplus, je ne suis pas très convaincu par cette histoire qui se passe, nous dit-on, au XIIIe siècle. Un samouraï convoite la femme d'un autre seigneur. Dans la violence de sa passion, il tue la femme au lieu du mari, par erreur. Alors, il offre à celui-ci sa vie désormais inutile. Le veuf, qui n'est pas un violent, tant s'en faut, répond simplement : « A quoi bon te tuer ? Cela ne ressusciterait pas ma femme. » Nous aurions cru moins de résignation à ces Japonais de jadis. Et, quand le coupable tire son sabre comme pour se faire hara-kiri et qu'il se contente de couper son chignon, nous sommes un peu déçus.

Mais il faut rappeler que le film comporte des images admirables.

***

Nous n'en dirons pas autant de *Théodora*, sorte de sous-produit d'une superproduction. Tout y est non seulement stupide et ennuyeux, mais encore laid et minable. C'est franco-italien. Dire que nous nous sommes tant moqués naguère des grandes machines américaines et leur niaiserie ! Sur ce plan, l'Europe peut rivaliser. Les efforts de spectacle consistent à nous donner une course de chars, un lâcher de fauves et quelques supplices. C'est du Cecil B de un pour Mille.

JEAN FAYARD

Un génie méconnu : Janacek. — Est-il vraiment utile de rendre compte des derniers spectacles lyriques d'une saison sans intérêt ? La reprise de *Résurrection* à l'Opéra-Comique nous a rappelé que M. Alfano est un bien mauvais musicien et madame Patricia Neway une bien grande actrice. Nous eussions préféré l'applaudir dans un autre rôle. Son passage à Paris n'était-il pas l'occasion ou jamais de monter ce *Consul* qui a triomphé dans tous les théâtres du monde et qui rendrait quelque attrait aux programmes de la salle Favart ? A l'Opéra, l'idée de faire jouer *Jeanne au Bûcher* par madame Ingrid Bergmann a donné les résultats qu'on pouvait prévoir. N'insistons pas et parlons musique.

Le mois dernier a vu un centenaire qui, négligé chez nous, a été célébré comme il le méritait sur les principales scènes lyriques d'Europe. C'est celui de Leos Janacek, compositeur morave, né le 3 juillet 1854. Presque inconnu en France, où cependant la radio a donné une fois un de ses opéras, si j'ai bonne mémoire, Janacek est un des plus grands musiciens modernes et sa *Jenufa*, que j'ai vue depuis six mois dans quatre théâtres différents en Allemagne, est un des drames lyriques les plus puissants qui aient paru depuis un siècle. La thèse de Nietzsche, prétendant opposer victorieusement *Carmen* à *Tristan* et aux *Maîtres*, resterait un paradoxe, mais moins absurde, si l'Anti-Wagner avait disposé, comme exemple, d'un opéra comme *Jenufa*.

L'intrigue en est simple : un fait divers de la vie rustique : dans un moulin de Moravie, une jeune fille, Jenufa, est aimée de deux garçons, deux frères de lait, Stewa et Laca. Fiancée au premier, elle s'est donnée à lui, sans attendre les noces. Mais Stewa se montre si léger que la mère adoptive de Jenufa, la sacristine du village, ignorante de sa faute, retarde le mariage d'un an. Laca, jaloux et repoussé par Jenufa, tire son couteau et lui déchire la joue.

A l'acte II, Jenufa a accouché d'un petit garçon, mais Stewa l'abandonne et se fiance à une autre. La sacristine raconte alors à Laca une partie de la vérité, mais lui dit que l'enfant est mort. Et voilà que cette idée de mort grandit dans son esprit. Elle prend l'enfant dans son berceau et, à travers une tempête de neige, va le jeter dans la rivière « *pour le rendre à Dieu* ». Puis, elle fait croire à Jenufa qu'elle a eu la fièvre chaude pendant plusieurs jours et que son enfant était mort-né.

Au dernier acte, on va célébrer le mariage de Laca avec Jenufa. C'est le printemps, la glace a fondu dans la rivière du moulin et on découvre le petit cadavre. Tout le village accourt et accuse Jenufa d'infanticide. Alors, la sacristine revendique sa responsabilité et sort, la tête haute, pour se livrer à la justice des hommes. Mais Laca n'abandonnera pas

sa fiancée et, sur des accords de cuivres qui sont, dans ces trois actes, le seul souvenir de Wagner, ils chantent, dans un bref duo, leur foi dans la vie et leur amour épuré par la douleur.

Ce drame paysan, court, ramassé, violent, qui met en scène de frustes villageois et leur fait parler la prose de tous les jours, est écrit dans une langue musicale souple et riche, sans emploi systématique des *leitmotiv*, et sans ces citations de thèmes populaires dont les musiciens slaves abusent généralement. Dans *Jenufa*, le folklore est présent, mais assimilé, et organiquement incorporé dans la pâte musicale. Je connais peu de choses aussi émouvantes que la scène des deux femmes au second acte : « *L'enfant dort, il est calme* » ou, un peu plus loin, la prière de *Jenufa*. Jouée en 1904, l'œuvre est antérieure à la *Salomé* de Strauss : on la croirait, à l'entendre, plus jeune de trente ans !

Quand on songe à la qualité d'une école musicale qui a produit des maîtres du rang de Smetana, Dvorak, Janacek, Martinu, et aux relations politiques qui ont existé pendant vingt ans entre Paris et Prague, on s'explique mal que le public français puisse ignorer à ce point les musiciens de Bohême et de Moravie. De Smetana, on a joué il y a vingt-cinq ans, *la Fiancée vendue* [1], et on donne parfois à la radio son plus célèbre poème symphonique. De Dvorak, on exécute la seule symphonie du *Nouveau Monde* et un concerto. De Janacek, rien. Sans doute l'éloge de la politique de M. Benès par nos journaux suffisait-il aux Tchèques...

Essayons, en quelques lignes, de dire ce que fut le compositeur de *Jenufa*. Leos Janacek naquit donc, il y a cent ans, dans le petit village de Hochwald, en Haute-Moravie (en tchèque Hukvaldy) ; il était le septième enfant de l'instituteur. De bonne heure, il perdit son père, et on le mit à l'école dans un couvent de Brunn. (Le même couvent où le général Gregor Mendel était moine, et découvrit les lois de l'hérédité en observant les couleurs des fleurs de pois dans son jardin.) L'enfant continua ses études musicales à Prague, les acheva à Leipzig et à Vienne et revint à Brunn en 1881. Il devait y passer le reste de sa vie, comme directeur de l'école d'orgue et de la Société Philharmonique.

En 1904 il y fit jouer *Jenufa*, et ce fut un grand succès local... dont le bruit mit dix ans à parvenir jusqu'à Prague ! Le même hasard qui fit découvrir Kafka au critique allemand Max Brod lui fit aussi découvrir Janacek. Il traduisit *Jenufa*, et l'ouvrage, joué à Berlin en 1924, ne devait plus quitter le répertoire en Allemagne.

Mais là ne s'arrête pas le catalogue de l'œuvre du musicien de Brunn. On dirait que le fait de sortir de l'ombre exalte soudain sa faculté créatrice. En 1920, il faisait jouer un opéra humoristique et fantastique en deux soirées : *Les Aventures du Seigneur Broucek* dont je ne connais

1. Le Casino d'Enghien en a donné, en juin, deux bonnes représentations avec des artistes viennois.

que la partition ; l'année suivante, *Katia Kabanova*, histoire d'une Bovary slave, inspirée de *l'Orage*, d'Ostrowsky, puis, *le Malin petit Renard*, qui met en scène, avec un humour charmant, des animaux, ensuite *Sarka*, et *l'Affaire Makropoulos*, dont je ne sais rien. Enfin, en 1927, *la Maison des Morts*, d'après Dostoïewsky, sombre et dur chef-d'œuvre, que je n'ai pas revu depuis vingt ans, et qui m'a laissé une impression ineffaçable. A cette liste il faut ajouter plusieurs œuvres symphoniques (*Tarass Boulba*, les *Danses de Lak*) et de la musique de chambre.

Le 12 août 1928, Janacek mourait d'une congestion pulmonaire à Morawska Ostrowa, près de Brunn. Rien, dans cette modeste vie d'un musicien provincial, ne prête aux faciles effets des biographies romancées, mais l'œuvre est trop solide pour avoir besoin, comme celles de Liszt ou de Chopin, du piment supplémentaire des amours romantiques. Il suffirait, pour qu'elle s'impose, qu'on la joue.

Serait-il donc absurde de former le vœu qu'on n'attende pas 2028 ou 2054, le centenaire de la mort de Janacek ou le 200e anniversaire de sa naissance, pour monter sur une de nos scènes lyriques *Jenufa* ou *la Maison des Morts ?* Qu'on essaie au moins *Jenufa*, il n'y a pas tant d'œuvres dont on puisse affirmer avec certitude qu'elles resteront au répertoire.

JEAN MISTLER

Les Danseurs soviétiques. — C'est à Berlin que nous avons retrouvé les artistes du Ballet soviétique, établis au théâtre du Friedrichstadtpalatz : nous sommes en plein Secteur Est, à deux pas de l'Admiralpalatz où s'est installé l'Opéra après l'incendie et l'effondrement du théâtre d'Unter den Linden ; en face on reconnaît dans ses ruines, l'Ile des Musées.

Avec une suite de fragments et de pas de deux, simples prouesses de technique, le programme comprenait l'acte III de *Roméo et Juliette* de Prokofieff, interprété par madame Oulanova et Juri Jdanov, encadrés par un ensemble d'une vingtaine de danseurs. Ni le décor, ni la mise en scène assez primitive, ni même la chorégraphie de Lavrovski assez sommaire, toute descriptive et très lente, ne retenaient l'attention, qui se concentrait sur l'exécution des protagonistes. Galina Oulanova donne, sans doute, trop de réserve et de gravité au personnage de Juliette qui, ainsi, manque de jeunesse et de charme. Mais par la sûreté et l'ampleur de la danse, par la présence et le relief théâtral de l'interprétation, elle appartient certainement au plus grand style. Elle eût mérité d'être vue dans ses rôles lyriques de *Giselle* et du *Lac des Cygnes*.

Son partenaire Juri Jdanov réussit à nuancer de grâce ses effets de force, notamment les portés-hauts où il élève la danseuse à bras tendus, jonglant avec elle, la faisant voler entre ses bras.

Des fragments et sketches chorégraphiques complétant le programme, on retient surtout le pas de deux de *Don Quichotte*, avec Nathalie Doudinskaia et Constantin Sergueiv, porté aux limites de l'acrobatie, comme le *Hopak* de Farmaniantz le fameux danseur de caractère, et les « souplesses » d'Alla Schelest secondée par Bregwadse qui relèvent moins du ballet que de l'adage acrobatique.

Il faut dire que ce groupe réunit fortuitement des artistes venus les uns de Leningrad et les autres de Moscou. Aussi n'est-ce pas sur cette rencontre qu'il faut juger le Ballet soviétique ; gardons l'espoir de revoir ces artistes dans des ballets complets empruntés à leur plus grand répertoire.

Cependant le Stadtische Oper, qui est l'Opéra des Secteurs Ouest, représente le ballet de Jean Cocteau, *la Dame à la Licorne*, écrit pour le maître de ballet Heinz Rosen. Inventé, décoré et, dans une large mesure dirigé par M. Cocteau, c'est un ballet à la « manière de Paris », où se retrouvent la clarté, la concision, le don des transpositions poétiques. Créé il y a quelques mois à Munich, ce ballet va peut-être faire le tour des théâtres d'Allemagne : il révèle aux artistes allemands la valeur de l'élément décoratif et le sens de l'unité visuelle du spectacle, dont ils ont jusqu'à présent assez peu de souci.

PIERRE MICHAUT

Résurrection du château de Vincennes. — Comme tant d'édifices remarquables utilisés par les militaires au XIXe siècle, le château de Vincennes, transformé en fort, avait été aménagé en casemates et en casernes et défiguré. Certains édifices avaient disparu, d'autres étaient devenus méconnaissables. Pourtant, le donjon et le front nord avaient conservé leur aspect extérieur.

Il fallut une action incessante qui ne dura pas moins de trente ans pour obtenir du Ministère de la Guerre qu'il abandonnât peu à peu les parties historiques du château. S'il y avait renoncé plus tôt, son départ nous aurait épargné les destructions de 1944. Les Allemands, en effet, dynamitèrent les casemates du front sud et incendièrent les Pavillons du Roi et de la Reine dont il ne resta que les murs.

En démolissant les casemates, on a retrouvé l'ordonnance du XVIIe siè-

cle avec, au centre, le portique de Le Vau qui avait utilisé une des anciennes tours de l'enceinte. C'est cette ordonnance que M. Trouvelot, architecte des Monuments historiques, vient de restaurer avec beaucoup de tact en même temps qu'il remettait en état les deux pavillons. L'ensemble, qui sert maintenant de fond à un spectacle de son et lumière est d'une extraordinaire noblesse avec, au second plan, le donjon et la Sainte-Chapelle.

Il n'est pas inutile de rappeler en quelques mots l'historique du château de Vincennes. On sait qu'un rendez-vous de chasse, construit par Louis VII et agrandi par Philippe Auguste, devint une des résidences préférées de saint Louis qui éleva un premier donjon, une salle d'assemblées et une chapelle Saint-Martin dans laquelle son fils Philippe III se maria.

Ces bâtiments disparurent lorsque Philippe VI entreprit de construire le splendide château fort dont nous avons encore l'enceinte aux neuf tours barlongues et le donjon isolé. Il fut achevé par Charles V et constitue l'exemple d'un château de plaine parfaitement étudié pour la défense.

Un corps de logis construit par Louis XI, réparé par François Ier et décoré par le Primatice fut agrandi par Louis XIII. Ce bâtiment fut absorbé par les nouvelles constructions commandées à Le Vau par Mazarin. Le Pavillon Louis XIII, doublé et exhaussé, devint le Pavillon du Roi, tandis qu'on élevait, symétriquement, le Pavillon de la Reine. La porte du parc était transformée en arc de triomphe et le manoir de saint Louis en maisons coloniales.

Mais Versailles fit oublier Vincennes que Napoléon Ier transforma en arsenal. On démolit ce qui restait de l'ancien château de saint Louis et la Sainte-Chapelle entreprise par Charles V et élevée surtout par François Ier et Henri II devint une salle d'armes. Les appartements du roi, après avoir logé une école de cadets, furent aménagés en prison de femmes de mauvaises vies. En 1840, de nouvelles transformations furent encore plus regrettables.

Voici donc, enfin, le château de Vincennes en passe de retrouver des abords dignes de son architecture. Il y a encore beaucoup à faire : des grilles à supprimer, des bâtiments parasites à démolir, des contrescarpes à rétablir.

Le spectacle son et lumière auquel les Parisiens sont conviés contribuera à leur faire apprécier ce château, dont Le Nôtre disait : « Cette merveille se trouve aux portes de Paris ; le dérangement n'est pas assez grand pour aller la voir. »

GEORGES PILLEMENT

Au Musée de l'Homme. — Le Musée de l'Homme a joint à ses salles d'anthropologie quelques vitrines d'exposition présentant au public certaines œuvres importantes de l'art préhistorique. Leur excellent éclairage, complété parfois par d'heureux jeux de miroirs, permet d'apercevoir dans le détail même le geste tantôt hésitant, tantôt merveilleusement évocateur de ces artistes immémoriaux, qui ont créé l'art très longtemps avant l'écriture et les autres formes de civilisation dont nous sommes si fiers.

Le principal mérite de cette exposition revient à M. l'abbé Breuil, qui y présente les originaux de certains de ses premiers relevés de peintures rupestres, à mademoiselle de Saint-Mathurin et miss Garrod, qui y montrent certaines des sculptures, encore trop peu connues, qu'elles ont découvertes à Angles-sur-l'Anglin, et à M. Lvow, fouilleur de la grotte de la Marche, riche en représentations humaines.

Longtemps après les spécialistes, notre temps s'éveille à la connaissance de la préhistoire. Trop souvent l'enseignement manifeste encore, sur ces sujets, une ignorance choquante : nombreux sont les livres scolaires qui attribuent à l'humanité une durée de quelques dizaines de millénaires, alors qu'il faudrait parler d'au moins un demi-million d'années. Sans doute ce terme d' « humanité » est-il très global, et couvre, en fait, des espèces assez diverses. Nous savons désormais que notre ancêtre, l'*Homo Sapiens*, n'est que l'une des branches d'un véritable buisson biologique dont les autres rameaux — tels l'Australopithèque, le Pithécanthrope, le Sinanthrope, l'Homme de Neanderthal — se sont successivement éteints : mais tous avaient participé à la grande aventure humaine, en ce que tous s'étaient créé des outils et des armes. Ils sont donc indistinctement couverts par la formule bergsonienne : *Homo Faber*.

Mais un seul, l'*Homo Sapiens*, est devenu artiste : peut-être aurait-il donc mieux valu lui décerner le nom d'*Homo Artifex*, au lieu de ce brevet de sagesse que nous-mêmes sommes vraisemblablement loin de justifier.

L'Homme Artiste : oui, nous en avons, dans ces quelques vitrines, des témoignages vénérables, mais qui sont certes loin d'en révéler tout ce que nous en connaissons aujourd'hui. En particulier, l'apparition d'un véritable art abstrait de très hautes époques n'y est guère apparente. On ne pouvait, il est vrai, mieux faire en peu de place.

Il faut donc savoir le plus grand gré au Musée de l'Homme d'éveiller dans le public une curiosité qui ne saurait vraiment se satisfaire que dans la très vaste salle aménagée par M. l'abbé Breuil et M. Raymond

Lantier au Musée des Anquités Nationales, au château de Saint-Germain-en-Laye. Cette institution centrale de notre Archéologie nationale possède, en effet, des richesses préhistoriques d'une abondance incomparable, en particulier des pièces provenant des fouilles de Boucher de Perthès, le créateur français de la Préhistoire, ou les collections inestimables d'Édouard Piette et du docteur Henri Martin, y compris les originaux de toute la grande frise du Roc en Charente, qu'un moulage partiel vient heureusement rappeler dans cette exposition.

ANDRÉ VARAGNAC

Finances françaises et aide américaine. — Certains journaux impriment des titres magnifiques annonçant que « le Gouvernement va enfin libérer la France de l'aide financière des États-Unis » ! Nous commencerons par deux observations : les différentes nations sont devenues dans le monde actuel de plus en plus solidaires et les plus puissantes reconnaissent l'impossibilité d'un splendide isolement. Mais cela n'empêche certes pas la nécessité pour chaque nation d'être un partenaire aussi vigoureux que possible, et nous avons dénoncé ici-même avec force les mesures déplorables qui, depuis 1946, ont bouleversé l'économie française et compromis gravement le minimum d'indépendance qu'elle devait conserver. Ceci dit, il importe de voir ce qui sépare un vœu (qui coûte seulement la peine d'être formulé) et une réalité (qui, elle, est indifférente aux sentiments).

Une revue anglaise, la plus objective et la plus sûre, *The Economist*, a publié il y a quelques mois un article faisant le point sur des chiffres que l'opinion française devrait connaître et méditer. Notre balance des paiements y est analysée pour l'année finissant en juin 1953 et pour celle finissant en juin 1954. En ce qui concerne la première, il s'agit de chiffres définitifs, tandis que, pour la seconde, ce sont des prévisions, mais établies dans les meilleures conditions possibles.

Notre déficit commercial a été de 210 millions de dollars pour l'année 1952-53. Les Etats-Unis ont, pendant ce temps, payé directement à la France 230 millions, et les versements qu'ils nous ont faits au titre du Programme de Sécurité Mutuelle (M.S.P.) en ont atteint 460, de sorte que la balance des paiements de la France a bénéficié de 690 millions de dollars, ce qui lui a permis de couvrir trois fois son déficit commercial. Pour 1953-54, les paiements américains à la France doivent atteindre une somme double, soit 1.462 millions de dollars dont 330 millions de dollars pour les dépenses américaines et 1.132 au titre du M.S.P.

La décomposition de ce dernier chiffre mérite d'être connue. Il comprend 202 millions de dollars pour les dépenses off shore prévues par

l'accord de Lisbonne, c'est-à-dire le remboursement en dollars, à la France, de dépenses qu'elle a déjà assumées et payées dans sa monnaie avec ses ressources propres. 121 millions portent sur des commandes off shore supportées directement par les États-Unis et 810 millions représentent la valeur des biens (tels que coton, machines industrielles, etc.), donnés gratuitement au Gouvernement français, celui-ci en utilisant la contrepartie en francs français à des dépenses acceptées dans l'intérêt commun, comme c'est le cas pour le financement de la guerre d'Indochine. (L'Amérique, a déclaré au Palais-Bourbon le rapporteur du budget le 16 mars 1954, assume 78 p. 100 des charges de la guerre d'Indochine, ce qui fait que celle-ci « ne pose plus de problème grave en matière financière ».) A ces versements, s'ajoute la remise gratuite d'armes ou d'équipements militaires : pendant l'année considérée, ces dons ont atteint, pour l'ensemble de l'Europe, 3 milliards de dollars, dont il semble que la France ait reçu au moins le tiers.

Que dire aussi des termes dans lesquels un bulletin connu a fait, il y a quelques jours, l'éloge de l'activité française et des réalisations que l'on peut porter à son actif malgré une politique déplorable. La conclusion était que « les *Français continueront donc, malgré l'absence d'Etat, de produire des Donzère-Mondragon, des ensembles comme USINOR ou la S.O.L.L.A.C., parce qu'ils sont les Français...* ». Les trois exemples choisis, et qui sont certes des entreprises considérables, ont été financés par le Fonds de Modernisation, lequel, pour l'exécution du Plan de quatre ans, a disposé au total de 1.025 milliards de francs, dont 535, c'est-à-dire plus de la moitié, ont été un cadeau pur et simple des Etats-Unis !

Les Français ont peut-être produit Donzère-Mondragon, USINOR et S.O.L.L.A.C., « en l'absence de l'Etat français », mais sûrement pas en l'absence de l'Etat et du contribuable américains. Et les Français affectent d'ignorer des faits d'une pareille importance... Si nous voulons être estimés comme par ailleurs nous méritons de l'être, sachons calquer nos jugements sur la réalité et non pas sur nos désirs ou notre vanité. *Magis Amica Veritas.*

ED. GISCARD D'ESTAING

Politique intérieure. — En se fixant à lui-même un délai de quatre semaines pour tenter d'obtenir un cessez-le-feu en Indochine, M. Mendès-France avait donné l'impression de tenir en poche la solution. Il n'en était rien. Tout était à faire. Encore fallait-il ne rien défaire.

Trois groupes d'observateurs politiques — M.R.P., socialistes, communistes — se sont particulièrement attachés à suivre les gestes, peser les paroles, déceler les intentions de M. Mendès-

France, au regard : 1° des négociations d'armistice ; 2° de la Communauté Européenne de Défense ; 3° des relations entre Paris et Washington, triple aspect d'un même problème.

Première en date, la S.F.I.O. confirmant sa position favorable à la C.E.D., se déclarait « hostile à toute solution de rechange qui aboutirait à la constitution d'une armée allemande autonome, à l'abandon d'une autorité supra-nationale, et à l'absence d'un contrôle démocratiquement organisé ». Elle restait disposée « à appuyer tous les efforts en vue d'aboutir à un arrêt des hostilités au Viet-nam », mais elle s'opposait catégoriquement à l'envoi du contingent en Indochine.

Le Conseil National du M.R.P. exprimait son souci de vigilance à l'égard de la nouvelle politique extérieure contenue en germe dans les interventions de M. Mendès-France avant son ascension à la tête du Gouvernement. Demeurés hors du pouvoir, les républicains populaires s'inquiétaient, au principal, de voir la France exposée, sur l'échiquier international, à un isolement progressif.

Quant aux communistes, c'est dans leur presse qu'ils se manifestaient : la paix, rien que la paix. C'est-à-dire celle de Moscou.

Or, pour M. Mendès-France, la situation se compliquait doublement. D'une part, Soviétiques, Chinois et Viet-minh ne semblaient pas du tout disposés à accorder à bon compte la trêve des armes et, d'autre part, nos alliés redoutant pour eux-mêmes la duperie d'un armistice qui ne serait pas assorti de véritables garanties internationales dans le Sud-Est asiatique, envisageaient d'octroyer à l'Allemagne occidentale toutes les prérogatives d'une nation libre, réarmement inclus.

M. Mendès-France avait encore quinze jours devant lui. Il s'adressa à l'Assemblée, c'était pour confirmer, préciser, renforcer les grandes lignes de son discours d'investiture ; le cessez-le-feu qu'il recherchait ne résulterait que d'un accord négocié, il ne serait pas une capitulation. Peut-être ne se réglerait-il qu'à la dernière heure. Mais sans plus attendre, il convenait de se préparer à faire face à la pire des éventualités, l'échec des négociations. M. Mendès-France avait alors défini les mesures arrêtées pour sauvegarder le corps expéditionnaire (resserrement du dispositif de défense dans le delta du Tonkin), pour assurer la relève (besoins considérables en raison des pertes subies à Dien Bien Phu), enfin, si nécessaire, pour soutenir le combat (participation éventuelle des hommes du contingent actuellement sous les drapeaux).

Sans être appelée à voter sur cette communication du Gouvernement, l'Assemblée en prenait acte. C'était, en quelque sorte, un accord tacite.

M. Mendès-France se retournait alors du côté des dirigeants de Washington qu'il convenait de ramener à Genève. Le secrétaire d'Etat américain, M. Foster Dulles, avait quitté la conférence, déterminé à ne pas s'associer à une négociation qui, à ses yeux, nous l'avons dit, ris-

quait fort d'être un piège dont le ressort serait aux mains de MM. Molotov, Chou En Lai et consorts.

Huit jours plus tard, M. Foster Dulles consentait à venir à Paris. Epaulé par M. Eden, M. Mendès-France parvenait à convaincre l'interlocuteur américain que la présence à la table genevoise d'un représentant qualifié des États-Unis serait précieuse pour appuyer les efforts de la diplomatie française en vue d'obtenir une conclusion honorable au Vietnam.

C'était là, pour M. Mendès-France, un succès très net puisque, du même coup, il dissipait les craintes que faisait peser une tension accrue des relations franco-américaines. Effectivement, la presse communiste laissait percer sa déception. Ainsi, il apparaissait à l'évidence que le parti aux ordres de Moscou, en votant l'investiture, n'avait pas eu seulement pour objectif de tout mettre en œuvre pour obtenir un cessez-le-feu en Indochine. Il s'agissait surtout, pour lui, de soutenir l'homme dont on espérait qu'il séparerait de l'Europe les alliés de la France, l'homme qui disloquerait le Pacte Atlantique, celui qui nous mettrait, tôt ou tard, à la merci des Soviets.

Ainsi, le problème de la future majorité prenait un nouvel aspect. En coupant les mailles du filet qu'avait jeté sur lui le parti communiste, M. Mendès-France pouvait espérer, au centre sinon à droite, de nouveaux concours.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ASIE

par Pierre Gourou *(Hachette)*

M. Pierre Gourou, qui est professeur au Collège de France, vient de publier, dans une collection intitulée « Les Cinq Parties du Monde », le volume consacré à l'Asie (moins les territoires asiatiques de l'U.R.S.S., dont l'étude sera traitée dans un autre volume de la même collection, conjointement à celle de la Russie). Il ne s'agit pas là seulement d'une « géographie », au sens classique du mot, mais d'une description admirablement lucide d'une partie du monde qui, des Philippines au canal de Suez, groupe la moitié du genre humain alors qu'elle ne dispose encore que de 15 p. 100 de la production mondiale. Ainsi, d'une matière en quelque sorte éternelle, M. Pierre Gourou nous fait-il passer aux problèmes les plus angoissants que posent la condition humaine et la vie économique dans le monde de nos jours. Il est impossible de raisonner intelligemment sur l'avenir de l'Asie et sur les chances respectives des régimes politiques qui s'y affrontent sans se référer à cet ouvrage de base.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 175.)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

POUR UN RENOUVEAU DU THÉATRE LYRIQUE

par André Boll *(S.E.F.I.)*

On sait que cette question du théâtre lyrique a toujours passionné André Boll. Il vient de faire paraître une plaquette mettant au point ses idées et ses conseils. Ce petite livre est riche en idées neuves : conditions esthétiques, conditions spectaculaires et conditions économiques. André Boll prétend que le succès d'un ouvrage doit d'abord s'appuyer sur une action dramatique d'un réel intérêt. La musique, grande dame, ne doit pas la traiter en parente pauvre. De plus, il faudrait « *que les paroles parviennent à nos oreilles* », les chanteurs n'articulent pas. Passant à tire d'ailes de Monteverdi à Stravinsky, il aboutit aux contemporains avec Britten, Menotti et Delannoy. Britten et Menotti sont des hommes de théâtre, mais là, peut-être, dit-il, le drame est plus dense que la musique. Il cite Vuillermoz : « *Leur technique musicale met en péril l'art musical tout entier.* » Cette synthèse du théâtre et de la musique il la trouve chez Delannoy. Quelques pages sont consacrées au metteur en scène dont le rôle, dit Boll, est aussi important que celui du chef d'orchestre. Il ne faut pas de duel entre les deux, mais une participation constante.

Au point de vue économique, il faudrait conseiller aux jeunes compositeurs d'écrire pour petit orchestre et une partition de petit format.

HÉLÈNE-J. MORHANGE

LA TURQUIE

par Jean-Paul Roux *(Payot, édit.)*

Comme la Chine, l'Egypte, l'Espagne et le Portugal notamment, la Turquie connut dans les temps anciens des heures fastes. Elle put évoluer dans une partie d'univers qu'elle avait ottomanisée. Partis de Mongolie les Turcs ont irradié dans toute la Méditerranée de façon assez curieuse puisque vaincus par les puissants Arabes d'alors ils en devinrent les mandataires et enfin les supplantèrent depuis à plusieurs reprises. Hélas, la superposition et la multiplicité des fonctions officielles comme la philosophie du plaisir, plaies de toutes les civilisations, firent de cet empire un petit pays que la république essaie courageusement de relever.

J.-P. Roux dans cet inventaire prouve que cette nation moitié moins peuplée que la France a de grandes possibilités économiques.

GEORGES-A.-THOMAS D'ANNEBAULT

ÉTRENNES A UN BIBLIOPHILE

par Jean Marchand *(La Baconnière)*

Nous avons signalé naguère les *Epitres à un Ami bibliophile*, dans lesquelles M. Jean Marchand, bibliothécaire à l'Assemblée Nationale, donnait de judicieux conseils à ceux qui veulent constituer ou entretenir leur bibliothèque.

Dans les *Etrennes* le même auteur présente une galerie des plus célèbres bibliophiles depuis le XVIe siècle jusqu'au début du XXe. On voit comment, selon les époques, se sont constituées et dispersées les collections. Dans l'épître finale l'auteur dégage la leçon que l'on peut tirer des travaux de ces grands érudits.

G. L.

LES MARÉES DE L'ESCAUT

par Franz Hellens *(Albin-Michel)*

Recueil de nouvelles dont les unes, qui ne sont que des faits divers, appartiennent au genre réaliste, dont les autres au contraire relèvent d'un fantastique à la Oscar Wilde (« Un voyant », en particulier, rappelle étrangement « Le portrait de Dorian Gray ») mais qui toutes ont pour héros des gens de la moyenne ou de la petite bourgeoisie. Franz Hellens, d'ailleurs, les met en scène avec beaucoup de vérité et ses dialogues sont dépouillés de toute littérature. S'il est à mon avis supérieur dans la première manière, il applique également aux deux la technique précise et sensible des peintres hollandais.

JACQUES DE RICAUMONT

LE DÉJEUNER SUR L'HERBE

par Thyde Monnier *(Arthème Fayard)*.

L'histoire de cette fille de la campagne que l'infidélité supposée de son mari pousse à quitter la ferme familiale pour venir mener, avec une amie, une vie aventureuse dans un garni de Nice jusqu'au jour où, bien entendu, tout s'arrange, est certes banale, mais Thyde Monnier a le don de peindre et de rendre sensibles les atmosphères On croit marcher dans ces rues chaudes du vieux Nice, faire la sieste dans ce garni qui sent la friture et l'ail, respirer les odeurs violentes et poivrées de la campagne niçoise...

Madame Thyde Monnier écrit sans beaucoup d'art. C'est dommage. Une écriture plus fine servirait mieux son talent.

SOLANGE DE LA BAUME

NOTES INTER-ARTICLES

L'Asie du Sud-Est entre deux Mondes, par Tibor Mende, p. 68. — *D'Arromanches à Berlin*, par Georges Blond, p. 115. — *Le Commencement et la Fin du Monde*, par Sir E. Whittaker, p. 128. — *Histoire de l'Architecture classique de France*, par Louis Hautecœur, p. 134. — *La Création de l'Univers*, par G. Gamow, p. 134. — *Un Temps pour Rien*, par Jacques Howlett, p. 142. — *Comment devenir un Ecrivain*, par Fieschi, p. 142. — *Monde moderne et Sens de Dieu*, par P. Horay, p. 146. — *L'Asie*, par Pierre Gourou, p. 174.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Kro / Grau Sala, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Paul Bret et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS — 3192-7-54.

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

VIENT DE PARAÎTRE DANS LA COLLECTION
L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ
dirigée par Henri Berr

LA CHRÉTIENTÉ ET L'IDÉE DE CROISADE

LES PREMIÈRES CROISADES

cours professé à l'École des Hautes Études par
Paul Alphandéry
texte établi par
Alphonse Dupront
Professeur à l'Université de Montpellier
Un vol. in-16 jésus : 825 fr

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

CLASSIQUES DU XXe SIÈCLE
Collection dirigée par Pierre de BOISDEFFRE

VIENT DE PARAITRE :

13 - PAUL VALÉRY

par Edmée de La ROCHEFOUCAULD

Un volume de 160 pages . . . . . 240 fr.

Je crois que Paul Valéry aurait été content du petit livre intelligent, fervent, utile, mesuré que vient de consacrer à sa mémoire madame la Duchesse de La Rochefoucauld.
Émile Henriot, **Le Monde.**

Ce petit livre destiné à servir de guide pour une initiation à la connaissance valéryenne nous paraît un modèle du genre.
Bulletin critique du Livre Français.

Madame de La Rochefoucauld n'a pas perdu son temps. Et son ouvrage aussi devient un « classique » par sa vigueur, par sa lucidité, par sa précise et implacable érudition.
Charles d'Ydewalle, **La Nation Belge.**

ÉDITIONS UNIVERSITAIRES
72, boulevard Saint-Germain - PARIS (5e)

PLON

ROMANS

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

LA FILLE DU PRISONNIER

Journal d'un aumônier des prisons

495 fr.

•

CLÉMENT RICHER

LE FILS DE TI-COYO

480 fr.

•

ROGER FERLET

VÉRONIQUE ALVERNÈZE

ou la miraculée de Valladolid

450 fr.

•

Coll. FEUX-CROISÉS

EDGAR MITTELHOLZER

LE TEMPS QU'IL FAIT A MIDDENSHOT

570 fr.

•

MARGARET KENNEDY

PRONTO

480 fr.

•

VOYAGES

HENRI DEYDIER

LOKAPÂLA

Génies, totems et sorciers du Nord Laos

690 fr.

•

ÉDUCATION

Docteurs RENÉ BIOT et F. M. DUFOUR

ET TOI... QUE VAS-TU FAIRE?

Métiers - Aptitudes - Vocation

600 fr.

PLON